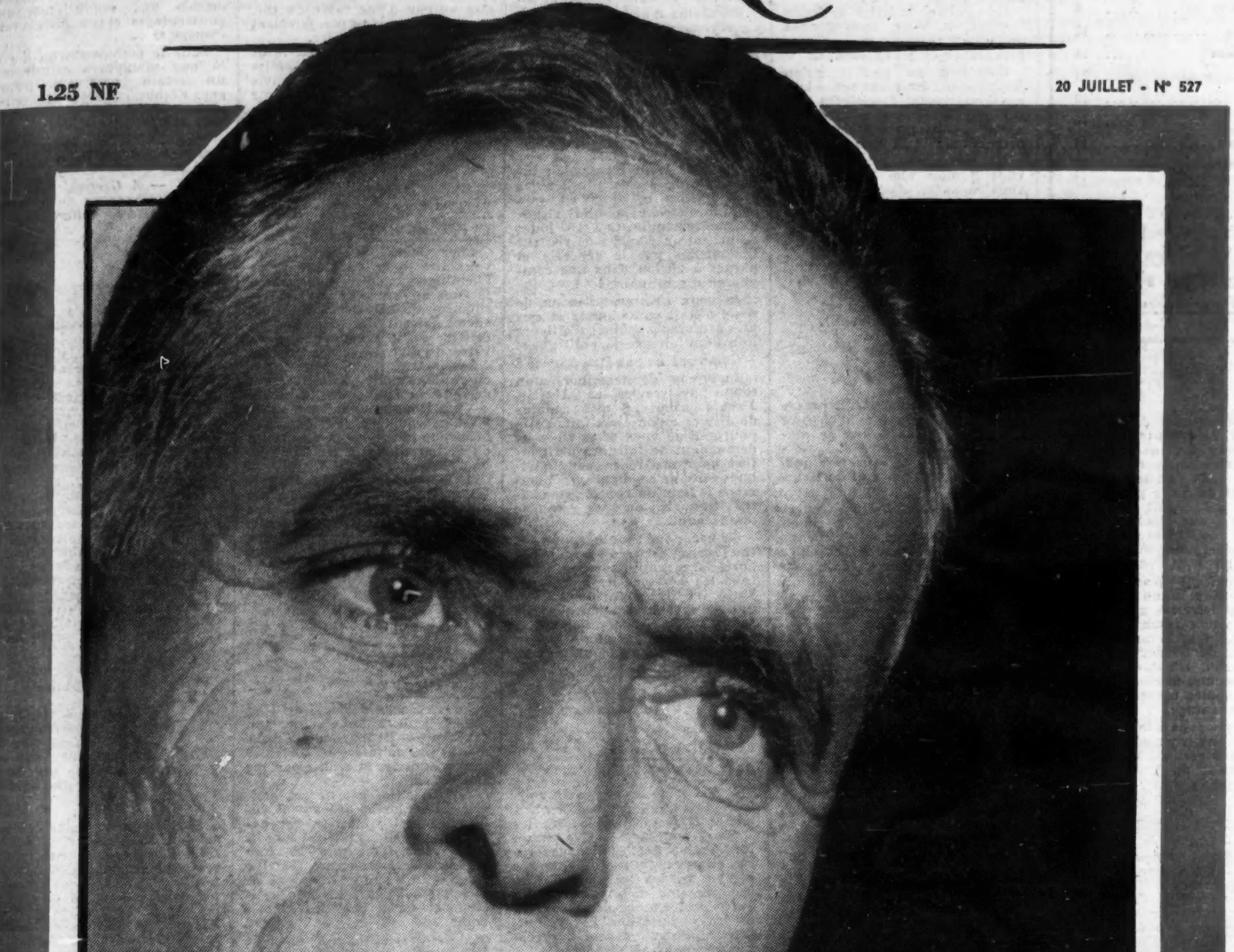
BOURGUIBA EXPLOSE

Le câble de JEAN DANIEL *(pp. 5, 6, 8)*

L'EXPRESS

1.25 NF

20 JUILLET - N° 527



(A.G.I.P.)

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE TUNISIENNE

« Cet homme, assurément, n'aime pas la musique. »

(Molière, « Amphitryon ».)

B -6 ★★★★★

INDEX

Berlin 15
Bizerte 5-6
Cinéma 32
Communisme 14
Danse 35
Effel 7
Expositions 33
Lettres 20
Mme Express 17
Musique 34
Négociation 8
Plastic 12
Sciences 16
Sélection spectacles .. 21
Siné 13
Tim 10
Vatican 11
Vedettes 29

et

UN JOUR REVE POUR LE POISSON-BANANE
par J.-D. Salinger, 26, 27, 28

LE CLUB DES 8 P. CENT,
par Françoise Giroud .. 9

CE GAMIN

En réponse à la lettre de M. Wice, de Paris (« Purge purificatrice ! »)... Nous autres, jeunes Français, avons tous été élevés dans l'admiration de l'histoire de notre pays, et bien peu en ont déduit qu'il fallait adhérer à une idéologie raciste, fasciste ou luthérienne pour sauvegarder notre patrimoine national.

En mettant les choses au mieux, il y a un million de Français fascistes pour 27 millions de non fascistes. Le rapport de 1 pour 27 ne vous laisse que peu de chances de sauver votre peau. D'autant plus que chez les non-électeurs, le rapport doit être encore plus à votre désavantage.

A propos, vos « infâmes feuilles » à vous, vous ont-elles renseigné sur ce qu'il était advenu de Batista, de Trujillo et de leurs complices ?

Mme R...,
Poitiers.

P.-S. — *La lettre de ce gamin inconscient m'a poussée à vous écrire. J'espère que vous aurez de nombreuses lettres de protestation, lettres de ceux qui, par les termes de la lettre publiée, ont été insultés dans leur dignité, non de Français, mais d'êtres humains.*

Et continuez aussi à faire campagne pour le vote des jeunes dès 18 ou 19 ans. Ils sont assez nombreux pour qu'on écoute leur voix (même si leurs opinions diffèrent, par la suite) car sans cela ils ne pourront se créer eux-mêmes leur avenir et devront supporter celui que la vieille vague leur aura réservé.

VOUS AVEZ TORT

Vous ne recevez pas que des lettres de félicitations ou d'amicales critiques ; et vous les publiez, même les lettres de menaces, comme celle intitulée « Purge purificatrice ».

Cela est fort louable et pourtant je vous désapprouve cette fois.

En publiant la lettre du jeune fasciste, M. Wice, vous donnez de l'importance aux propos incohérents de ce jeune homme.

Comment se peut-il qu'un jeune de dix-huit ans se déclare aussi nettement fasciste et soit sûr que le fascisme soit le seul système politique qui convienne actuellement à la France ?

Ce jeune, qui se permet de vous donner une leçon et de vous menacer, d'où tient-il ses idées ?... Les idées qu'il prône, les menaces qu'il profère ne sont pas les siennes. Alors qu'il se taise et qu'il prenne le temps de réfléchir un peu.

Paulette Brun,
Institutrice,
Orgemont
(S.-et-O.).

LA VIE ET LA MORT

Je viens d'ouvrir «L'Express» après une semaine d'absence pour trouver la lettre de menace de mort contre J.-J. Servan-Schreiber. Je vous jure que, depuis, je n'ai pas fini de trembler...

— J'ai un petit bébé d'un an et demi et ne voudrais à aucun prix lui permettre de vivre dans une société où Servan-Schreiber serait massacré et « L'Express » interdit.

Mme Clara Vialas,
Paris.

VIVE DE GAULLE !

Je viens de terminer mon service militaire en Algérie ; j'ai été intimement mêlé au putsch d'avril et à ses prolongements; j'aurais voulu vous écrire pendant les événements ; je n'ai pas pu. Je le fais aujourd'hui surtout pour tenir la parole que j'ai donnée à mes camarades qui sont toujours « là-bas » et qui sont l'objet de sanctions impensables.

Dans la nuit du 22 avril, nous inscrivions sur les murs de l'importante ville d'Algérie où nous étions stationnés : « Vive de Gaulle ! » Ceci au mépris des mitraillettes des jeunes voyous de l'O.A.S.

Le lendemain, nous tenions tête violemment à notre capitaine et notre colonel pour lesquels Challe et consorts devenaient de véritables dieux. Nous vivions ainsi quatre jours d'une extrême tension morale, car nous nous savions condamnés au cas où « les sauveurs de l'Algérie » l'emporteraient.

Et puis, nous avons vu avec une grande joie notre cause être la bonne ; à juste titre, nous étions fiers car nous pensions avoir fait preuve de civisme.

Nous allions vite déchanter ; nos chefs nous regardaient d'un mauvais œil... nous étions inscrits sur la liste noire des meneurs ; il m'était interdit, à moi sous-officier, de pénétrer dans la chambre de troupe...

Et puis ce fut « l'estocade »...

On profita d'une petite entorse au règlement (querelle avec des camarades) pour nous avoir ; en temps normal, tout serait passé inaperçu, mais c'était nous les meneurs... qui continuions à semer le trouble, la perturbation, qui n'étions pas capables d'assumer nos responsabilités (et eux ! les avaient-ils assumées le 22 avril ?)...

On nous le fit bien voir : interrogatoires serrés, fouilles des portefeuilles et des valises (communistes, bien sûr !) et punitions exemplaires : 10 jours de prison ou d'arrêts de rigueur (augmentés par le général) et purgés à 20 km dans une compagnie disciplinaire !

Je peux assurer qu'aucun de nous n'était communiste et que mes camarades étaient d'ailleurs loin de « faire de la politique ».

Comment ne pas être écœuré ?

Je viens de terminer mon temps de service en Algérie. J'avais promis à mes copains de dire ce qu'on nous fait. Voilà pourquoi je vous écris en vous demandant de faire un petit effort pour mettre en page quelques-unes de ces lignes, en hommage à ceux du contingent contre lesquels on se retourne maintenant.

Sachez, pour terminer, que votre journal est très lu, qu'il apporte beaucoup de réconfort à tous les hommes de bonne volonté (et ils sont nombreux) qui ne savent pas pourquoi ils sont en Algérie. Merci pour les encouragements que vous m'avez donnés pendant mes 28 mois de service.

R. S.
Sous-officier
du contingent.

LES PETITS BLANCS DE LA-BAS

Il était nécessaire que vous luttiez pour que cessent les brimades et les injures contre les Arabes, pour que soit reconnu le principe de l'égalité des races. Envers et contre tout, ce combat est en train de s'achever par une victoire, mais un autre problème se dessine, celui de la cohabitation. Les colonisateurs d'hier risquent de devenir les opprimés de demain !

Tout autant que les Arabes, les petits Blancs, chrétiens et juifs d'Algérie, ont droit à la liberté. L'exemple de ce qui s'est passé dans les pays voisins montre qu'ils ont besoin de garanties solides et ne peuvent se fier à de vagues promesses.

Or ce problème crucial, vous vous en souciez bien rarement. L'on en vient à se demander si l'affaire algérienne a vraiment été pour vous l'occasion d'un combat pour la liberté ou simplement la gigantesque exploitation d'un drame à des fins politiques.

Dr M. Tubiana,
Paris.

MOI AUSSI J'AI ENVIE

Votre dernier article, Jean Cau (sur votre village, les paysans, la jeunesse) m'a vraiment touché.

Vous avez très bien compris que la jeunesse française est sans amarres — mais à qui la faute ?

Après tout, ces jeunes qui hurlent ne font pas tant de mal que ça. Autrefois, les jeunes criaient peut-être moins, mais, dans chaque village, une partie d'entre eux se soûlaient la gueule tous les dimanches. Ça ne valait pas mieux du tout.

Et puis cette belle jeunesse d'autrefois, si sage et si bien élevée, qu'a-t-elle fait de beau ? Elle a accepté, après les massacres de 1914-18, que se renouvelle une guerre atroce, et encore elle l'a perdue ! ! Elle a accepté la guerre d'Indochine et envoie allégrement ses enfants se faire descendre en Algérie.

Et à quoi s'occupèrent les chefs d'Etat, et de Gaulle en particulier, à bâtir des écoles ? à éduquer les jeunes ? à essayer de les accrocher à quelque chose ?

Non ! ! On amasse les bombes, on se menace, on construit des rampes de lancement. On s'entretue pour du pétrole. Et vous croyez qu'il n'y a pas de quoi hurler ?

Je ne crois pas, voyez-vous, que les blousons noirs soient des détraqués : ils s'expriment comme ils peuvent. Après tout, les Noirs crient, se tordent, entrent en transes lorsqu'ils chantent ou dansent. Ce n'est pas pour cela qu'ils sont détraqués.

Non, les vrais fous sont ces adultes bien élevés et mondains, qui discutent de guerre atomique autour d'une tasse de thé, ou qui, d'une signature, envoient des jeunes au massacre.

Que de fois ai-je eu envie de crier moi aussi devant la bêtise humaine ! Et comme j'ai envie de tout casser quand j'écoute les informations de la R.T.F. !

André Soleil,
Instituteur,
Saint-Victoret
(B.-du-R.).

TAZIEFF ET HEMINGWAY

Cher Jean Cau, laissez-moi vous dire — en vieil écœuré de l'hemingwaymanie — combien je vous approuve dans votre virulence déchaînée contre cet adroit faiseur d'entourloupettes écrites. Et je trouve que, dans votre dernier papier, vous avez été bien trop tendre pour le récit qui m'avait définitivement dégoûté du bonhomme, celui du « Vieil Homme et la mer » : ce n'est que du truc, fabriqué avec beaucoup de dons et beaucoup de métier, dans le seul but de bien se vendre...

Je me suis longtemps cru plutôt seul à vomir le bonhomme : aussi ma joie fut grande à lire votre attaque d'il y a un mois. Que son suicide ne vous ait pas désarmé m'enchante, et je vous félicite de ne pas taire une opinion pour raisons de morale (ou d'hypocrisie) bourgeoise.

Haroun Tazieff,
Paris.

« PAPA » EN SYMBOLE ?

La virulence de M. Jean Cau au sujet de « Papa », de son Amérique et de leur mort a commencé par m'intéresser, ensuite par m'amuser, et a fini par me faire réagir.

L'idée ingénieuse de cet article, délibérément agaçant et volontairement simpliste, est basée sur une mauvaise foi inouïe.

Je veux bien que M. Cau écrive avec raison une diatribe foudroyante sur le complexe de fils à papa sur les plans politique et social chez les Américains.

Mais qu'il attende la mort de Hemingway et qu'il se permette des appuis grossiers sur la littérature et le cinéma, là alors il fait vraiment fausse route !

Tout d'abord, sur le plan socio-politique, Hemingway n'a eu vraiment aucune influence et ne représente guère rien en tant que « symbole », puisque ce terme semble si cher à M. Cau. Son importance a toujours été toute littéraire et stylistique. Le social ne l'intéresse pas.

Hemingway est beaucoup moins important quant à la morale que vous ne croyez. Il est vrai que, comme symbole agrandi de toute la morale et de toute la politique d'un pays, il ferait figure assez burlesque. Et c'est ce que vous en avez fait, sur une très mauvaise base. Il fut un excellent écrivain, un auteur secondaire d'une importance certaine, mais jamais symbole d'ordre social.

John K. Simon,
Yale University,
New Haven
(U.S.A.).

PLUS DE PLACES !

« L'Express » pourrait-il faire entendre la voix des parents au sujet du bac 1961 ? Soyez d'abord assuré que ma protestation est sans sous-entendus désagréables, puisque j'appartiens moi-même à l'enseignement (primaire).

Au lycée Champollion, les résultats ont été très maigres, des classes de 25 redoublants se préparent pour la rentrée. Le professeur consulté m'apprend que c'est une mesure voulue pour écarter de la faculté les sujets trop nombreux. Il ne faut que des élèves très brillants, alors « on » a été sévère.

Comment les professeurs qui connaissent et aiment les enfants peuvent-ils se prêter à cette manœuvre du gouvernement ? Ces jeunes, nés à la fin de la guerre, élevés péniblement pendant leur première enfance, bourrés dans des classes de 40 depuis leur entrée au cours préparatoire, les voilà arrivés au bac, et on leur dit : « *Plus de place ! le bac au compte-gouttes et attention, pas trop de temps perdu car l'armée vous attend !* » La carence du gouvernement au point de vue scolaire est éclatante.

La session de septembre, dont j'approuve en principe la suppression, aurait tout de même permis une appréciation des pourcentages et un juste « rattrapage ».

Pour le gouvernement, il y a là une manœuvre astucieuse ; un certain nombre de jeunes gens découragés iront étoffer les classes creuses en Algérie et le tour est joué !

Mme ...,
Grenoble.

P.-S. — *A Grenoble, les candidats malheureux n'ont encore pas reçu leurs « collantes » à ce jour.*

LE PRINCE SIHANOUK

Je suis navré de lire dans « L'Express », que j'estime et lis régulièrement, une erreur que d'autres, je l'espère, vous signaleront : dans votre numéro du 13 juillet, page 12, en présentant un excellent reportage de Han Suyin sur trois personnages de la Conférence de Genève sur le Laos : Chen Yi, Mac Donald et Norodom Sihanouk, vous qualifiez ce dernier, à deux reprises, de « laotien ».

Qu'un de vos rédacteurs soit assez ignorant pour retirer sa nationalité au prince du Cambodge, voilà qui me confond et chagrinera les nombreux jeunes intellectuels cambodgiens, mes amis, qui attendent chaque semaine avec impatience votre journal pour y trouver une documentation de qualité et des commentaires non partisans.

Jean Barré,
Pnom-Penh
(Cambodge).

[Nous nous excusons auprès de nos lecteurs, et spécialement ceux du Cambodge, de cette erreur évidente que l'article rectifiait d'ailleurs de lui-même.]

● L'Union Africaine de Presse, dont le directeur est M. Philippe Bernier, fait connaître que ses publications, récemment interdites par le gouvernement, ne s'apparentent ni de près ni de loin à des « lettres confidentielles », et qu'elles se soumettaient à toutes les obligations légales auxquelles sont astreints les journaux.

Mots croisés N° 301

301	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4				■				
5							■	
6						■		
7					■			
8			■					
9								
10								

Horizontalement. — 1. Travaille de façon fort déplaisante, dans le sens de la vertu. — 2. Cette ville fut grecque, puis romaine, byzantine, latine des Croisés, enfin turque. — 3. Début d'une expulsion quelque peu théâtrale. A peu près le contraire du précédent. — 4. Un valet fier l'opposa curieusement au vêtement. Son engagement ne permet plus l'ouverture. — 5. Colonne sans chapiteau. — 6. Le plus silencieux des trois (ou des quatre). La seconde est plus dure que la première. — 7. Leurs coureurs n'ont jamais été appréciés aux Jeux Olympiques. Ses doigt surtout sont appréciés. — 8. Sigle d'un groupe de chefs d'entreprise qui doivent être loin de la caducité. Passer de l'hétérogène à l'homogène. — 9. Périlleuse, en montagne. — 10. N'était pourtant pas si lourde, pour Caïn.

Verticalement. — I. Fort loin de l'intouchable. — II. Ne cherchez pas son étymologie dans quelque langue ancienne. — III. Séparé de Nimègue par 60 kilomètres ou 35 ans d'histoire. En épelant, n'imitèrent pas la flèche. — IV. Du même côté que nous. Se consacre le matin. — V. En épelant, condition assez défavorable pour une opération. On peut l'appeler l'ennemi du mieux. N'est pas sous la houlette de Kennedy. — VI. Approche. Auquel il n'y a pas lieu de toucher. — VII. Dans le verre d'Alfred et de ses compatriotes. N'ont pas besoin d'être crochetées. — VIII. Ne lui confiez pas trop de somnifère.

300	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	I	L	L	A	R	D
2	A	N	T	I	O	C	H	E
3	R	E	■	B	I	T	■	S
4	C	E	R	E	S	■	V	E
5	H	■	E	R	I	G	E	R
6	E	N	T	E	R	E	N	T
7	P	O	I	S	■	N	E	E
8	I	N	E	■	P	A	R	U
9	E	N	N	E	M	I	E	S
10	D	E	T	R	E	S	S	E

Solution du n° 300.

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada ..	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

(Autres tarifs sur demande.)

L'EXPRESS
S. A. Presse Union

Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-4.

ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89

Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.

Composition de Typo-Elysées 91, avan. des Champs-Elysées.

QUEL QUE SOIT VOTRE PROBLÈME

« QUE peut-on louer actuellement en France ? » « Tout, sauf un appartement. »

La formule est simple mais presque vraie. Si les calicots blancs imprimés de noir et de rouge ont disparu des façades, ils pourraient en revanche figurer sur un nombre important d'articles ou de services.

Aujourd'hui on loue pour une journée un bureau d'homme d'affaires, ou une équipe de secrétariat, aussi facilement qu'une automobile ou une télévision.

En fait, la formule « location » est toujours préférable :

- **Si l'objet ou le matériel considéré représente à l'achat, un investissement trop important ;**
- **Si la personne ou l'entreprise qui l'utilise n'en a besoin que d'une manière exceptionnelle.**

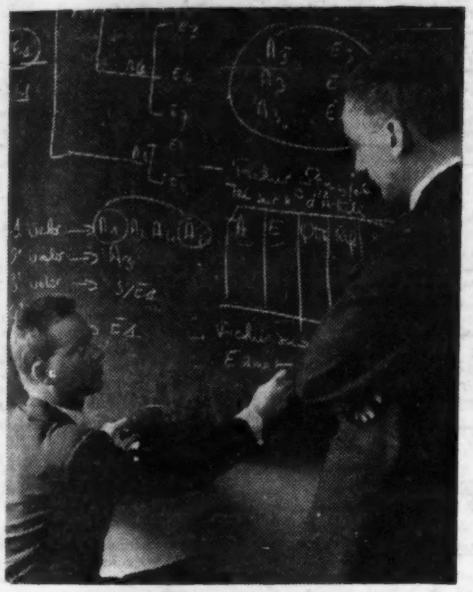
En « extra »

Il existe donc un domaine où le système « location » se justifie plus que dans tout autre : celui du calcul électronique.

— Les machines ne sont pas bon marché (un ordinateur vaut plusieurs millions de NF).

— Toutes les entreprises n'en ont pas besoin d'une façon continue.

Les cas d'utilisation exceptionnelle sont même assez courants. Il s'agit généralement de mettre au point :



EN FACE DE L'ANALYSTE.
Parler le langage de tous les jours...

- soit un procédé de fabrication (les calculs destinés à la construction du Mirage IV par exemple ont été effectués sur ordinateur).
- soit un système administratif, économique ou financier. (La S.N.C.F. utilise un ordinateur IBM pour calculer ses « distances économiques » au moment de la création d'un nouveau réseau d'exploitation.)

Pour d'autres entreprises, il ne s'agit pas d'utilisations aussi exceptionnelles. Mais l'ordination sert un peu d' « extra » et vient, à intervalles réguliers, compléter l'installation mécanographique de tous les jours.

En fait il n'existe actuellement aucune entreprise à laquelle les calculateurs électroniques ne puissent apporter, un jour ou l'autre, une aide appréciable.

Un succès international

Il y a une quinzaine d'années la situation était bien différente : les machines à cartes perforées n'étaient utilisées que pour effectuer des travaux administratifs (établissement de factures, de feuilles de paie, etc.).

C'est en 1949 que la Cie IBM France mettait, pour la première fois en Europe, ces machines au service des ingénieurs, des mathématiciens, des économistes en créant le « **Laboratoire de Calcul Scientifique** ».

Ce Laboratoire français, d'abord composé d'une équipe restreinte (un ingénieur, un opérateur) et d'un seul calculateur électronique se développa rapidement et connut bientôt un succès international. Les Chemins de Fer Suédois, puis les Postes Finlandaises, lui confièrent d'importants travaux. Six ans plus tard, en 1955, il devenait l'INSTITUT EUROPEEN DE CALCUL SCIENTIFIQUE. Peu à peu, équipe et matériel se sont complétés. Aujourd'hui, l'I.E.C.S. ne compte pas moins de 75 personnes. Un nouvel ordinateur, le 7090, aussi bien adapté aux traitements rapides des problèmes de gestion qu'à la résolution des problèmes mathématiques les plus complexes vient d'être mis en service, avec deux ordinateurs moins puissants : le 1401 et le 1620.

Le système est donc parfaitement rodé. Il permet à toutes les entreprises d'utiliser, pour leur propre compte, pendant le temps qui leur est nécessaire, des hommes spécialement qualifiés et les machines les plus perfectionnées d'Europe.

Mais si l'Institut Européen de Calcul scientifique s'est développé et perfectionné, l'expérience de ses clients a suivi la même progression. Certains d'entre eux ont voulu « apprendre à conduire » les ordinateurs. Aussi IBM a adopté deux formules. Comme une simple entreprise d'automobiles elle loue ses calculateurs électroniques « avec » ou « sans » chauffeur...

● AVEC CHAUFFEUR.

Cette première formule est la plus courante. Elle s'adresse à Monsieur TOUT-LE-MONDE, quels que soient sa formation, ses aptitudes mathématiques et... son problème.

Voici ce qui l'attend place Vendôme, de l'autre côté de la barrière (transparente) qui, sous forme de porte de verre, sépare la rue du monde de l'électronique.

Le client qui pousse cette porte, avec dans sa serviette un problème à résoudre, est immédiatement dirigé sur le service de Programmation et reçu par un des 10 analystes de l'Institut. Il lui expose son problème comme il l'entend, dans son langage de tous les jours. Il a en face de lui un spécialiste qui va l'aider à en cerner parfaitement les données. Après cet entretien, le client peut ressortir et aller admirer les vitrines du faubourg Saint-Honoré : sa tâche est finie. Celle de l'équipe IBM commence.

Question de langage

Et, comme tout ici est question de « langage », l'analyste va commencer par transformer les données pratiques, exposées par le client, en données mathématiques extrêmement précises. Il peut même, le cas échéant, faire appel, pour mieux y parvenir, aux « consultants » (1) de l'Institut.

Le problème ainsi défini, il est alors possible à l'analyste de déterminer quelle méthode et quel ordinateur seront utilisés. Il peut donc dire au client : « L'opération durera tant de jours et elle vous coûtera telle somme. »

Si le client donne son accord, la deuxième phase des travaux commence :

L'analyste qui a « traduit » l'énoncé en langage mathématique va maintenant charger un ou plusieurs « programmeurs » de le traduire en langage machine. Il devient alors « programme ». Ce programme avant d'être utilisé est confronté avec... la réalité. Il est indispensable, en effet, de vérifier si les différentes « traductions » subies par l'énoncé ne l'ont pas « trahi », si elles ont été fidèles. Enfin, tout prêt à être assimilé par la machine, ce programme est transmis à la section exploitation.

Là des perforeuses, des préparateurs et des opérateurs assurent la réalisation effective des calculs sur l'ordinateur. La solution, fournie par la machine en langage « clair » peut être immédiatement transmise au client.

UN EXEMPLE : M. D..., ingénieur dans une maison de produits pétroliers, doit installer à la sortie d'une raffinerie un centre de chargement. Il désire approvisionner le maximum de camions-citernes avec le minimum de postes de distribution et le minimum de temps d'attente.

M. D... vient donc demander aux Ingénieurs de l'Institut de simuler, sur leur ordinateur, la rotation de ses camions-citernes au cours d'une journée et pendant plusieurs semaines. Son problème une fois exposé, M. D... est reparti.

L'analyste a immédiatement mis ce problème en équation, l'a intégré dans un modèle mathématique, puis l'a étudié en fonction de l'ordinateur qui sera choisi.

Quarante-huit heures plus tard, M. D... est revenu à l'Institut, on lui a soumis le devis de préparation et d'exploitation de son programme. Il a rapporté l'accord de sa maison. L'équipe de l'Institut n'a plus eu alors qu'à se mettre au travail ; un travail qui aurait demandé plusieurs années d'essais et de calculs à la raffinerie même. L'ordinateur 7090 l'exécutera en quelques heures et M. D... saura immédiatement comment disposer ses postes de distribution.

Le programme établi demeure la propriété exclusive du client et reste à sa disposition. Mais, de ce même programme, on peut tirer également (après travaux d'adaptation) un **programme général** qui ira rejoindre, à la bibliothèque de l'Institut, les quelques milliers de programmes généraux qui y figurent déjà.

Depuis onze ans, **IBM FRANCE** échange avec le monde entier des programmes-types administratifs, économiques, statistiques et scientifiques.

Cette bibliothèque de programmation permet, dans bien des cas, de sauter les étapes. En effet si, au cours de l'entretien avec un client, l'analyste s'aperçoit que le problème posé peut être résolu par l'emploi d'un programme général existant en bibliothèque, on passe directement à l'exploitation sur machine et le prix de l'opération est réduit de 30 % environ.

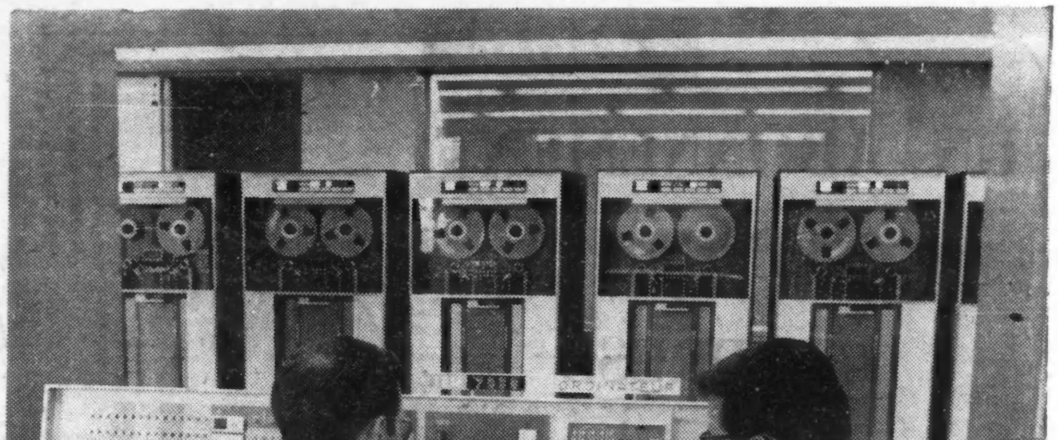
● SANS CHAUFFEUR.

Cette phase programmation peut aussi être supprimée dans un autre cas : celui où le client apporte son problème « tout traduit », c'est-à-dire programmé.

En effet, pour aider ceux dont le cerveau est « scientifiquement organisé », IBM a mis à leur disposition (grâce à des cours prévus par la section méthode) le langage qui permet de s'adresser directement à la machine. Ce langage s'appelle **code Fortran**. Un homme de bonne formation scientifique l'apprend en quelques jours, et peut ensuite établir lui-même sa programmation. Il ne vient donc à l'I.E.C.S. que pour faire traiter son programme par la machine qui est mise à sa disposition. Un opérateur en assure le fonctionnement mais le client dirige les opérations : il a loué son ordinateur mais « sans chauffeur ».

Les habitués

Beaucoup d'habitués retiennent maintenant par téléphone leur ordinateur pour un quart d'heure ou une heure.



(Roustan.)

A COTE DE L'OPERATEUR
... ou s'adresser directement à la machine.

Les problèmes qu'ils ont à résoudre sont quelquefois aussi spectaculaires que la mise au point de la trajectoire d'une fusée interplanétaire. Quelquefois plus terre à terre. Un ingénieur qui dirige une fabrique de produits alimentaires pour volailles est venu lui-même calculer sur l'ordinateur 704 (prédécesseur du 7090) la meilleure composition de sa « bouillie pour poulets ». Il a su, en quelques minutes, quels composants utiliser et dans quelles proportions pour obtenir une puissance énergétique maximum avec un prix de revient minimum.

Bien d'autres exemples encore, pris dans tous les domaines de la vie commerciale, scientifique, financière ou administrative prouveraient que, **quel que soit votre problème il y a, place Vendôme, des hommes et un ordinateur pour le résoudre.**

(1) Le consultant est un spécialiste des questions mathématiques et numériques. Il intervient lorsqu'il est particulièrement délicat de statuer sur la méthode de résolution à employer.

Une page spéciale
PUBLI-EX

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

Bonnes adresses

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE

Place Malesherbes

Le plus important organisme pour la production, la vente et l'installation des moquettes et des carpettes, présente en ses magasins PL. MALESHERBES. 150 coloris et qualités de moquettes. 1.000 carpettes laine. La plus belle gamme de tapis d'art français et tapis d'Orient d'origine. Prix de gros (moins remise amicale lecteurs «Express» 5 %). Paiements très échelonnés (18 mois). Choix, prix, règlement « dans le temps » justifient l'immense succès des « M.C.F. ». Votre visite s'avérera utile. PL. MALESHERBES Ouvert lundi, samedi compris MAC. 21-67

TEINTURE SUR CUIR

Sacs, chaussures, vêtements

NETTOYAGE DAIM

Germ. Lesèche. ANJ.12-38 11 bis, rue de Surène

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF

OFFRES D'EMPLOIS : La ligne 7 NF

CAPITAUX, SITUATIONS : La ligne 15 NF

AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF

TAXES : 8,52% en sus

Offres d'emploi

CADRES

Important Groupe Industriel recherche en vue développement services qualité PARIS

1° 3 CHEFS DE GROUPE

INGENIEURS CONFIRMES Age optimum 35-40 ans

2° 2 INGENIEURS

intéressés par traitement statist. de problèmes techniques

3° 2 INGENIEURS ELECTROMECANICIENS

ayant expér. essais plateforme

4° 2 INGENIEURS ELECTRONICIENS

un confirmé
un débutant

Formation prévue

Ecrire av. curr. vitae et prét. à Pté J. LAURANCE, n° 5366 14, rue de Berri, PARIS (8e)

Discrétion assurée

Importante Sté Industrielle rech. pr Serv. Formation

ANIMATEUR TWI

Faire offre manusc. dét., photo et prét. n° 5.939 CONTESSE Publ. 20, av. Opéra, Paris, q. tr.

REPRESENTATION

CIE DIMENSION EUROPEENNE

spécialisée dans MATERIEL INDUSTRIEL grande diffusion rech. pour ses SERV. COMMERCIAUX départ. de la SEINE

REPRESENTANTS

25 à 35 ans

UNE INSTRUCT. PRIMAIRE est suffisante mais nécess. d'être travailleur et intelligent. Un stage de formation débute le 4 septembre. Engagement définitif après période probatoire de 4 mois

Ecr. avec photo et C. V. n° 5.434 CONTESSE Publ. 20, av. Opéra, Paris q. tr

TRADUCTEURS

Important Organisme de Traductions recherche plusieurs

TRADUCTEURS TECHNIQUES

ayant effectué leurs études dans une de ces langues ITALIEN, PORTUGAIS ANGLAIS, RUSSE spécialisés dans l'une des techniques suivantes MECANIQUE GENERALE AVIATION, ELECTRONIQUE pour exécuter des travaux d'appoint

A DOMICILE

ne seront retenues que des personnes capables qui sont assurées d'obtenir une excellente rémunération Adressez C. V. détaillé sous n° 6.682 à B.C.S. 18, rue de Provence (9e)

DIVERS

ETUDIANT sénégalais cherche à partir du 31 juillet étudiants(es) non rémunérés(ées) accordant quelques heures par jour ou par semaine pour participer dépouillement enquête sociologique.
Téléphoner dès maintenant à RIC. 05-34 le matin 10-12 h. ou écrire à Jean-Pierre N'Diaye 1, av. Foch à St-Mandé (Seine)

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE

15, rue de Paradis, PARIS-10e

PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

SECRETAIRES STENO-DACTYLOS DACTYLOS DACTYLOS FACTURIERES MECANOGRAPHES

TR. HAUTE REMUNERATION USSIC. 8, r. de Montyon - 9e

STENO-DACTYLOS MECANOGRAPHES

SUR NATIONAL
PERSONNEL EXPERIM.
HAUTS SALAIRES
+ PRIME.

DACTYL HAUSSMANN

6, rue d'Antin, PARIS (2e)

Demandes d'emploi

CADRES

30 a., act. rel. pub. ang. allem. cour. sci. pol. ch. p. resp. ind. comm.1600 NF p.m.Ec.88187 Jl

Il vous faut :

Un publicitaire,
Un promoteur de vente,
Un organisateur commercial,
Un moniteur stage de vente,
Un responsable relat. publiques

en un homme énergique sachant créer un esprit d'équipe inspirateur de dynamisme

ROUGIER, 33, r. Plaisance-14e Dir. Promotion Ventes 32 ans

INGENIEUR autodidacte 36 a. 15 a. référ. dir. techn. et usine fabrication tubulaires, découpe, emboutissage, soudure, esthétique industr. Libre de suite. Paris ou banl. Ecr. COSMOS Pté. 8, r. Richepanse, Paris-1er

A **35 ANS** J'OFFRE :

Instruct. supér., format. techn., comptable et commerc. Langue angl., notions allem., sens des contacts humains et problèmes sociaux, référ. 1er ordre. Dernier poste directeur de comptabilité société connue.

JE DESIRE DEVENIR **L'ADJOINT** D'UN CHEF D'ENTREPRISE. Ecr. n° G 7538 au Journal.

DIVERS

Jn Angl. parl. fr. allem. bonnes réf., libre 19 août après colon. vac. cherche poste instituteur ou précepteur, logé si possible. Ecrire Journal n° 88.339

Locaux commerciaux

RECHerche LOCAL 300 m2 min.

Très clair
Plain-pied
près métro Sentier
Ecrire Journal n° G 7.379

DIVERS

OPERA. - Cédons bail mixte, 90 m2, 5 bureaux ou bureaux et appartement ou local et appartement. Très clair, 3e étage sans ascenseur. Standing moyen, loyer bas. Téléph. GOB. 21-82 ou écrire SERVICE PUBLICITE 112, rue Régnault, Paris-13e

Constructions

NEUVES

PARIS-5e

à 150 mètres Jardins du

LUXEMBOURG

25, RUE HENRI-BARBUSSE Studios et Appts 2 et 3 pces gd stand., 6e ét. en cours livraison hiver 61

CREDIT POSSIBLE

60 %

Rens.G.E.C., 31, r. Bassano (8e) **BAL.99.19**

Appartements

VENTES

Près gare **SEVRES** Rive droite vds STUDIO confort. Imm. neuf Parc résidentiel - TRI. 01-86

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art. LES BELLES EPOQUES 58, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

Vd tr. beau mant., neuf, agneau des Indes, col vison, 4 peaux Faire offre Jal n° T 24.455 q.b.

Vacances

VILLEGIATURES

Vacances rep., château XVe Anjou près Saumur. Vie fam., tr. soign. Px mod. Ecr. Jl 766.265

NOS PETITES ANNONCES

sont reçues

aux guichets RÉGIE-PRESSE

85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Par téléphone :

GUTenberg 50-94, 99-30 et 56-20

TOUS LES JOURS 9 à 12 h. - 14 à 18 h. sauf samedis après-midi dimanches et fêtes

Par correspondance :

Service des Petites Annonces

REGIE-PRESSE L'EXPRESS

85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim 2 lignes) Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

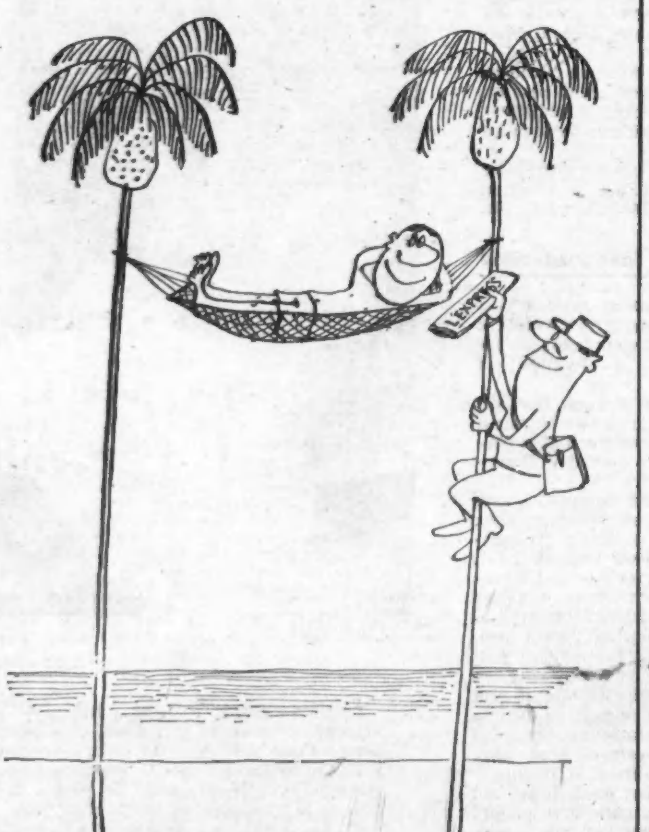
(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.



M ....
....
....
....

Adresse de vacances :
....
....
....
....
....

désire souscrire un abonnement vacances de :

1 mois à 5 NF
2 mois à 9 NF
3 mois à 13 NF

et vous règle la somme
— par chèque
de .... NF
par virement à votre CCP 73-78-19 Paris

20 JUILLET 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE - N° 527

(Dalmas.)

L'ARMÉE TUNISIENNE PRENANT POSITION FACE A BIZERTE.
La voix au vestiaire ?

BIZERTE

Bourguiba explose

● ***Jean Daniel était avec le Président Bourguiba au moment où ce dernier a reçu trois feuillets dactylographiés : la note française. L'épreuve de force commençait.***

MARDI matin, vers midi trente, le Président Bourguiba, après avoir pris connaissance d'une note de trois pages dactylographiées, a ôté ses lunettes et, se tournant vers moi, a déclaré avec calme : « *Eh bien ! c'est l'épreuve de force* ».

Notre profession n'offre pas souvent des occasions aussi privilégiées. C'est en effet tandis qu'il me recevait que le chef de l'Etat était informé de la réponse du gouvernement français à sa lettre adressée le 6 juillet dernier au général de Gaulle. Cette lettre réclamait l'ouverture de négociations pour fixer les modalités et le calendrier de l'évacuation complète de la base de Bizerte par les troupes françaises ainsi que la rectification de la frontière sud-saharienne sur une longueur de 45 kilomètres. La réponse, après s'être fait bien trop attendre aux yeux des Tunisiens, n'est parvenue que sous la forme de ce qu'on appelle une « note verbale » qui n'a pas la valeur ou la signification d'un message, le général de Gaulle n'acceptant de répondre qu'à la condition que cessent les manifestations et les menaces.

Qu'est-ce qui a mis le feu aux poudres ? C'est l'allusion du Président Bourguiba, lundi matin dans son discours devant l'Assemblée nationale tunisienne, à une reprise de la bataille de Sakkiet en 1958, c'est-à-dire à un blocus de la base aéro-navale de Bizerte. C'est aussi l'intention exprimée de faire parvenir une patrouille dans le périmètre saharien revendiqué. Sur ces deux points le gouvernement français est formel. Il y aura engagement militaire et la responsabilité en incombera aux Tunisiens.

Mais je laisse la parole à M. Bourguiba. C'est certainement l'un des hommes politiques que j'ai interviewés le plus souvent et je croyais bien posséder mon homme. Or, malgré un vent de sable qui souffle en ce moment à Tunis et qui met les nerfs de chacun à rude épreuve, j'ai vu un Bourguiba serein, pondéré, conscient de toutes ses limites et de toutes ses possibilités. Ce qu'il va dire ici précède immédiatement la note française. Visiblement, il ne s'y attend pas.

● Bourguiba à Jean Daniel : « Je ne suis pas la béquille du général de Gaulle »

Cette histoire de mur

« Je ne sais pas encore si le général de Gaulle va finir par comprendre le sérieux des revendications tunisiennes et leur importance non pas seulement pour le peuple tunisien et pour moi, mais pour la France et toute l'Afrique du Nord. A Rambouillet, il paraissait l'avoir compris, c'est certain. Or, il ne s'engageait pas, vous savez comme il est, vous savez aussi comme je suis. J'ai beaucoup parlé, je parlais tout le temps, lui, m'écoutait avec beaucoup d'attention et, de temps à autre, il prononçait une phrase toujours vague et souvent obscure.

« Mais je voyais bien qu'il comprenait parfaitement. Je ne peux pas dire, évidemment, que des engagements ont été trahis puisque le général de Gaulle n'en a pris aucun, mais je peux dire que l'état d'esprit qu'impliquait l'invitation qui m'a été adressée de me rendre à Rambouillet a été, lui, trahi. Voulez-vous un exemple ? Nous étions convenus de procéder dans les délais les plus rapides à un échange d'ambassadeurs. On avait envisagé la désignation de M. Masmoudi à Paris et de M. du Chayla à Tunis. Il y avait un obstacle, en vérité dérisoire, à surmonter. C'est cette histoire du mur de l'ambassade de France à La Marsa qu'une municipalité ne trouvait pas conforme à ses plans d'urbanisme.

« Devant l'importance de nos préoccupations communes, j'ai offert que cette lamentable histoire soit considérée comme un malentendu, qu'une indemnisation soit versée par le gouvernement tunisien, que les travaux de réfection soient entrepris par nous. J'étais même gêné d'avoir à parler de tout cela. Mais enfin, nous nous étions mis d'accord et nous avions cru l'affaire réglée.

« Mais non. On nous a demandé de reconnaître par écrit que nous avions porté atteinte au principe de l'inviolabilité des bâtiments consulaires. Nous avons très courtoisement refusé en faisant remarquer qu'il ne fallait pas trop nous demander, qu'on ne pouvait pas exiger de nous que nous fassions par écrit notre propre procès. Cela a duré des semaines et des semaines... pendant lesquelles des problèmes beaucoup plus graves et autrement sérieux pour la France et la Tunisie se posaient.

Une explication suffisante

« Un jour, j'en ai eu assez et j'ai demandé à l'un de nos fonctionnaires des Affaires étrangères de trouver l'une de ces formules de compromis dont les diplomates ont le secret et qui ménagent la susceptiblité de chacun. Mais enfin, c'est moi qui ai pris l'initiative de m'élever au-dessus de ces mesquineries parce que je prévoyais que des crises s'annonçaient pour lesquelles des ambassadeurs seraient loin d'être inutiles.

« Et puis à quoi cela correspondait-il que les négociations franco-algériennes s'ouvrent alors que nous, qui avons combattu pour ces négociations et pour le rapprochement des deux parties, ne serions même pas représentés à Paris par un ambassadeur ? C'est là ce que je n'arrive pas à comprendre dans l'attitude du général de Gaulle. Il parle tout le temps de décolonisation, et Dieu sait combien j'en suis heureux, mais il doit avoir l'impression que ses paroles sont des actes et que lorsqu'il dit qu'il va décoloniser, la décolonisation a lieu en même temps. Non, je ne comprends pas cet homme.

« Remarquez, depuis dimanche il y a un petit progrès. D'après le chargé d'affaires, M. Raoul Duval, la France n'exige plus la cessation des manifestations tunisiennes. C'était trop drôle ! Avec les Algériens on commence par exiger qu'ils déposent le couteau au vestiaire et puis on négocie en plein terrorisme. Nous, ce n'est pas le couteau que l'on voudrait que nous posions au vestiaire, c'est la voix. On aurait eu la prétention d'empêcher les Tunisiens de manifester dans leur pays même, chez eux, et pour réclamer quoi ? Que l'indépendance qui leur a été reconnue il y a cinq ans soit enfin complète.

→

NOTES

FRONT EUROPEEN EN ALGERIE

Les « feuilles vertes » que le Service de synthèse transmet quotidiennement à l'Elysée sont de plus en plus pessimistes sur la situation en Algérie. Selon les derniers rapports, les récentes manifestations musulmanes qui ne semblent pas toujours contrôlées par le F.L.N. ont contribué à rapprocher des ultras certains éléments « loyaux » tels que la gendarmerie qui, sous le commandement du colonel Desbrosses, s'était opposée aux putschs le 24 janvier 1960 et le 25 avril 1961. Un « Front européen » vient ainsi de se constituer pour prévenir une « situation congolaise ». Les mêmes sources signalent parallèlement un développement inquiétant de l'influence de l'O.A.S. au sein de l'Armée.

LES PREPARATIFS DU REGROUPEMENT

Les dossiers pour le regroupement des Européens et des Musulmans désireux d'être protégés, en cas d'échec des négociations, sont d'ores et déjà constitués. De même sont accélérés les plans de rapatriement qui prévoient notamment un contingent de priorité spéciale pour les rapatriés d'Algérie dans les constructions H.L.M. C'est pour cette raison que M. Sudreau a pu obtenir une importante augmentation des crédits H.L.M.

M. SUDREAU LANCE DES « PROMOTEURS TEMOINS »

M. Sudreau veut accentuer l'intervention de l'Etat dans l'industrie du bâtiment. Avec l'appui de la Caisse des Dépôts et Consignations et des sociétés nationales, il va lancer des « Promoteurs témoins » qui feront concurrence aux constructeurs privés. Il va aussi demander une taxe frappant les Sociétés immobilières ayant réalisé des bénéfices anormaux sur les terrains aménagés par l'Etat.

DEBRE CONTRE-ATTAQUE

Confirmé dans ses fonctions par le dernier discours du général de Gaulle, M. Michel Debré passe à la contre-attaque. On lui prête l'intention de court-circuiter « l'opération Dauphin », en sacrifiant sur l'autel de « la hargne, de la grogne et de la rogne » trois de ses actuels ministres : MM. Baumgartner (Finances), Rochereau (Agriculture) et Michelet (Justice).

TREVE F.L.N. EN FRANCE

Selon « L'Union Africaine de Presse » — agence d'information que dirige M. Philippe Bernier — la Fédération de France du F.L.N. a invité les membres de l'O.S. (Organisation Spéciale) à restituer au commandement des wilayas les armes individuelles. Des réunions de chefs de kasma ont lieu tous les deux jours pour permettre une rapide exécution des consignes ; les contrôleurs fédéraux ont mis au point un plan pour faire échec aux provocations du M.N.A., responsable des principaux attentats commis depuis le 15 juin, simultanément aux mesures prises dans le même sens par la Préfecture et la D.S.T.

LES C.R.S. A L'ECOLE

Au Congrès National de la Ligue de l'Enseignement, le secrétaire général, M. Dader, a dit textuellement ceci :

« Dans l'état actuel du démantèlement du ministère de l'Education Nationale, il ne faut pas s'étonner que les sénateurs aient pu entendre sans protester et sans rire, M. Motte, rapporteur de la Commisison des Finances, suggérer « afin de diminuer les frais des municipalités, de faire appel pour l'éducation physico-morale des jeunes, à des moniteurs militaires, à des C.R.S. ou à des pompiers ».

(Kahia.)

BOURGUIBA DANS SON BUREAU A TUNIS. *« Ni les Russes, ni d'autres. »*

→

« M. Raoul Duval a reconnu que ces manifestations étaient disciplinées et dignes et que, jusqu'à maintenant, elles n'avaient mis en péril de manière directe ou indirecte, ni la sécurité des personnes ni celle des biens des Français. C'est bien bon de la part de la France.

« Tout cela, voyez-vous, tout cela montre que l'on n'a jamais pris au sérieux nos revendications sur Bizerte, et la preuve c'est que, lorsque nous revendiquons, alors on va chercher toutes les explications possibles. Bourguiba est isolé, Bourguiba est attaqué dans la presse égyptienne, il a des difficultés avec les Marocains, les Algériens ou je ne sais qui. Nous reviendrons là-dessus. Et si Bourguiba était tout simplement attaché à la réalisation de l'indépendance de son pays ? S'il en avait assez de voir une portion du territoire de sa patrie occupée militairement par l'ancien oppresseur ? Si, vis-à-vis de son peuple, vis-à-vis de lui-même, pour sa propre conscience d'homme politique et de chef d'Etat, il trouvait humiliant de voir les Français évacuer le Maroc et le Mali et procéder à Bizerte à des aménagements qui révèlent une intention de rester ? Est-ce que cela n'est pas suffisant comme explication ? Est-ce que cela ne peut pas être compris ? En tout cas, on va comprendre, cette fois-ci, que nos revendications sont sérieuses. Nous irons jusqu'au bout. D'ailleurs, il n'est plus possible de faire autrement.

Le mauvais exemple

« On est venu me dire : « Attention, vous donnez le mauvais exemple en pleine négociation de la France avec les Algériens. Si vous forcez de Gaulle à évacuer Bizerte, les Algériens ne voudront pas céder sur Mers-el-Kébir», etc., etc. Ces raisonnements m'exaspèrent davantage que tous les autres parce qu'alors je comprends que la négociation sur l'Algérie ne pourra jamais réussir. Si l'on croit encore que, quoi que je fasse, les Algériens accepteraient de céder une portion de leur territoire, si l'on croit encore que je pourrais donner un « bon exemple » en compromettant la souveraineté de ma patrie, alors c'est qu'on n'a rien compris et qu'on n'est même pas prêt de comprendre quoi que ce soit. Et puis, dites-moi, si je pensais aussi un peu aux Tunisiens et à la Tunisie ?

« J'ai ajourné les revendications après le 13 mai 1958, après le 24 janvier 1960 et les barricades, après le putsch d'avril, je ne suis pas la béquille du général de Gaulle. C'est très simple, chaque fois que je choisis un moment, on dit qu'il est mal choisi. Pardi, il sera toujours mal choisi parce que de Gaulle ne paraît pas vouloir évacuer Bizerte.

Dans le calme

« Ah ! il m'en a pourtant dit de belles phrases sur l'impossibilité pour un Etat de voir un autre Etat contrôler une portion même infime de son territoire et même si cet Etat est le plus amical qui soit. Mais, si je comprends bien, il veut négocier dans le calme. Dans le calme, c'est un fait, rien n'est arrivé pour la Tunisie. Si vous trouvez que je choisis mal mes moments, vous n'avez qu'à les choisir vous-mêmes. Mais non, on se dit : Bourguiba fait de l'agitation et la preuve, c'est que le peuple qui était calme la veille devient agité le lendemain. Vous devriez plutôt vous féliciter de ce que mon peuple me suive et m'écoute.

« Et puis, ces derniers jours, nous avons eu l'occasion de vérifier un fait précis. Nous avons envoyé à Bizerte des jeunes gens qui n'y avaient jamais mis les pieds et qui vivaient dans leur pays indépendant avec l'illusion que certains spectacles étaient devenus inconcevables depuis cinq ans. Lorsqu'ils ont vu le drapeau français sur des installations militaires, les travaux d'aménagement des pistes des aérodromes, les allées et venues des soldats, marins et aviateurs en uniforme, etc., alors, ils ont eu le sentim[ent] qu'on leur avait en somme cach[é] quelque chose et leur indignation [a] dépassé de beaucoup mes discours.

« Parce que ce peuple est disc[i]pliné, on croit qu'il est passif. Parc[e] qu'il est pacifique et qu'il n'est pa[s] rancunier, on croit qu'on peut l[ui] faire tout accepter, c'est le même rai[]sonnement que sous le protectora[t]. Moi-même je ne peux demander à mo[n] peuple que ce qui correspond à s[es] aspirations profondes et parfois s[e]crètes dont il n'a peut-être pas tou[]jours conscience et que je devi[ne] parce que je suis fait pour ça, qu[e] c'est mon métier.

« Où est le problème ? Nous diso[ns] que sur Bizerte nous accepterons u[ne] coopération technique extrêmeme[nt] étendue avec la France et que le c[a]lendrier de l'évacuation doit êt[re] immédiatement fixé parce que la s[i]tuation intérieure et internationale [de] la Tunisie exige une réalisation u[r]gente et complète de l'indépendanc[e]. Nous ne pourrons jamais serv[ir] d'exemple aux pays encore colonis[és] si nous ne sommes pas intransigean[ts] sur ce point. Après la France, le gén[é]ral de Gaulle sait bien qu'il n'y au[ra] pas les Russes à Bizerte, ni les Russ[es] ni d'autres. Alors ? Si la guerre d'A[l]gérie était terminée, notre attitude [ne] serait pas différente. Nous voulo[ns] être souverains chez nous, un poi[nt] c'est tout.

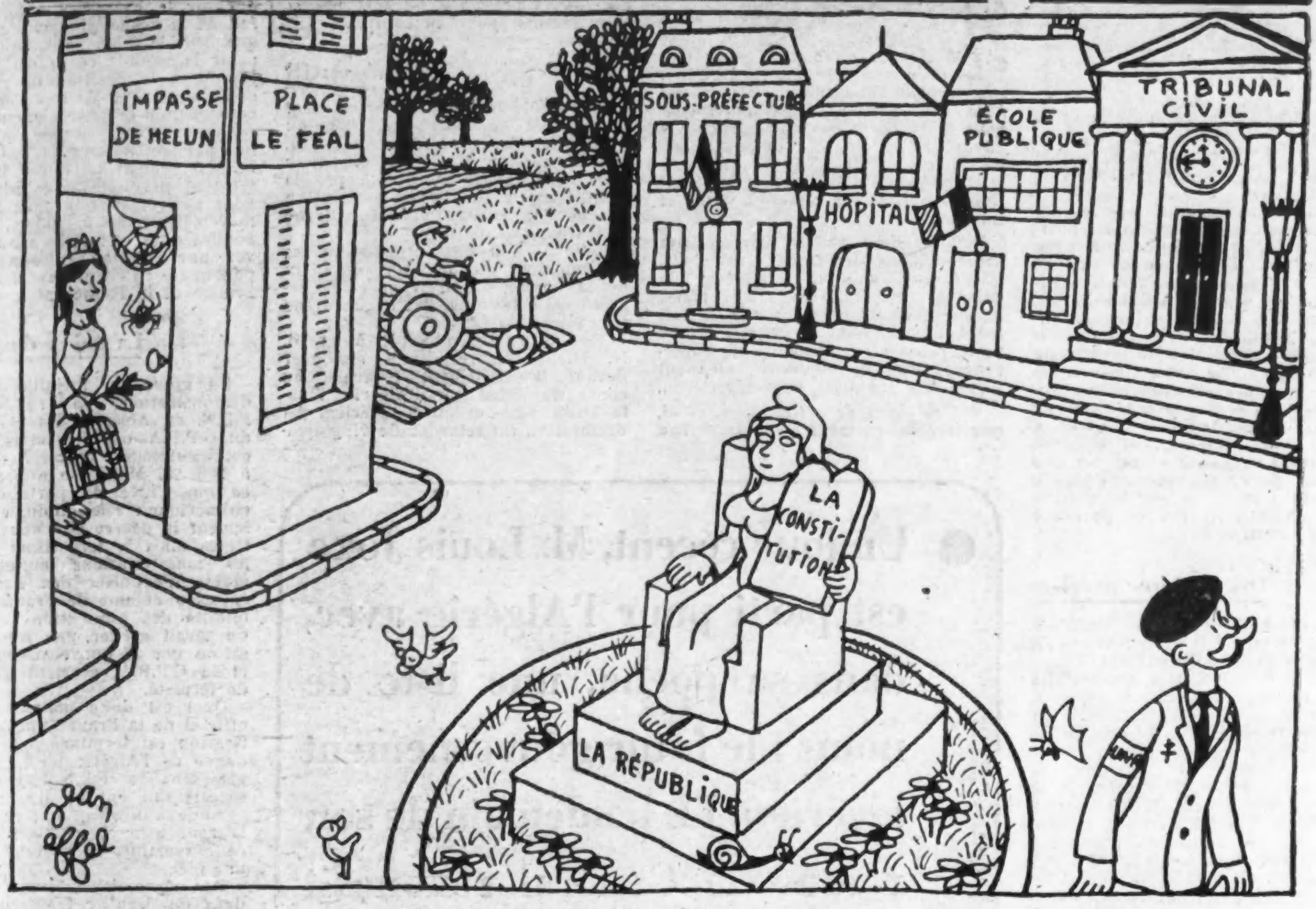
La bande d'Edje[...]

« Pour le Sahara, c'est vrai que no[us] avons eu certaines difficultés de m[é]thode avec les Algériens. Il ne s'a[git] que des méthodes, bien entendu, c[ar] ce ne sont pas les 45 km que nous [re]clamons qui posent des problèmes [au] G.P.R.A. D'autres revendications [—] concevables — seront plus diffic[iles] à satisfaire. Mais autant nous somm[es] d'accord pour discuter de la rect[ifi]cation de la frontière tuniso-al[gé]rienne avec le futur gouvernement [...]

(Suite en page 8.)

Le jeu des 11 retouches

DESSIN ORIGINAL



Avant de partir en vacances, Jean Effel, sournoisement, nous a rafistolé le vieux dessin non publié (ci-dessus), dont « L'Express » a retrouvé le cliché... Sans regarder la solution, au bas de la page, sauriez-vous, dans la nouvelle version (ci-dessous), découvrir les onze retouches du paresseux dessinateur ?

DESSIN RETOUCHÉ

***SOLUTION :** 1. L'horloge marque le dernier quart d'heure suivant. 2. L'impasse de Melun est devenue l'impasse du Léman. 3. La paix est toujours devant la porte, mais on y voit, en outre, du plastic. 4. « Le Féal » s'est transformé en « Félon ». 5. Le Tribunal civil est, maintenant, Militaire. 6. Le tracteur n'est plus aux champs, mais à la sous-préfecture. 7. L'école publique n'a plus de toit. 8. L'hôpital, non plus. 9. L' « Article 16 » a remplacé « La Constitution ». 10. « La République » a complètement disparu. 11. Le gaulliste, enfin, a vraiment bonne mine.*

(Suite de la page 6.)

l'Algérie indépendante, autant pour le périmètre en question qui constitue un litige particulier entre la France et nous, la Tunisie en réclame la restitution immédiate par les Français. Ce litige fait partie du contentieux franco-tunisien. Il est l'un des objectifs anciens de toutes nos batailles pour notre indépendance. Je suis persuadé que les Algériens finiront par le comprendre et qu'ils le comprennent d'ailleurs déjà.

« Reste la France. Voudra-t-elle s'appuyer sur son interprétation des positions du F.L.N. pour s'opposer à notre revendication ? Ce serait plutôt énorme. Parce qu'il ne s'agit pas, encore une fois, d'un problème saharien entre le G.P.R.A. et nous, pour le moment. La bande de territoire saharien comprenant Edjelé et que la Tunisie revendique comme son espace saharien sera l'objet de négociations futures avec le seul gouvernement de l'Algérie indépendante. Il s'agit de la défense d'intérêts purement tunisiens et que seule la France a lésés. En voulant tour à tour s'appuyer sur l'Algérie contre la Tunisie ou sur la Tunisie contre l'Algérie, la France perdra à tous les coups. »

Des craintes précises

Le président Bourguiba s'enfonce dans son fauteuil. Il parle maintenant des négociations qui s'ouvrent, à nouveau, avec le F.L.N. Il a des craintes précises. Il a peur aussi que la guerre, en persistant, n'arrive à congoliser l'Algérie. Il reparle de Bizerte en rêvant tout haut à ce que pourra être la partie à jouer si l'épreuve de force était décidée. Bourguiba est un patriote joueur mais un leader prudent. Toute sa vie, il s'est engagé dans des paris minutieusement préparés. Aujourd'hui, il estime être sûr, une fois encore, de gagner son pari, mais cela paraît l'exciter beaucoup moins qu'avant.

« Ce serait une épreuve inutile », dit-il. Puis on lui apporte la note française et c'est alors qu'il commente : « *C'est donc l'épreuve de force !* » Tandis que l'on me reconduit, j'entends dans le couloir une voix : « *S'il y a épreuve de force, ce ne sera pas seulement la fin de la coopération, ce sera la fin de toute présence française ici* ».

JEAN DANIEL.

LA NÉGOCIATION

Après Melun et Evian...

« L*A France offre à l'Algérie une indépendance sans restrictions, elle rappelle des troupes, elle propose à la fois la paix et son aide. Que vous faut-il de plus pour parvenir à un accord ?* » En face de moi, dans le salon du Bois d'Avault, à quelques kilomètres de Genève, M. Saad Dahleb repose sa tasse de café et sourit.

Dehors, derrière les barbelés ou enterrés dans des trous individuels, les soldats suisses, doigt sur la détente, veillent. Par les baies, hermétiquement fermées car il fait froid aujourd'hui, on aperçoit une vaste pelouse où, les jours de conférence, les hélicoptères viennent « cueillir » les diplomates algériens...

« *C'est bien de cette façon*, dit-il, *que le gouvernement français entend poser le problème devant l'opinion publique. Mais ce n'est pas sérieux.* »

M. Dahleb continue à sourire. « Révélation » des conversations d'Evian, au dire des négociateurs français, et homme de confiance de M. Belkacem Krim, il est resté en « antenne » pendant la période d'interruption afin de maintenir le contact avec le représentant de M. Joxe, M. de Leusse.

« *Voyez-vous, il faut voir de quelle indépendance il s'agit, et de l'indépendance de quoi. La France dessine une Algérie amputée des 4/5 de son territoire, rognée au nord par des enclaves, des « présides » comme Mers-el-Kébir. Elle entend imposer une organisation politique de la minorité européenne, c'est-à-dire institutionnaliser une ingérence permanente dans les affaires intérieures algériennes. Quel Algérien peut accepter un accord sérieux et durable sur de telles bases ?* »

Le « temps de réflexion » demandé par la France a rendu le G.P.R.A. encore plus résolu à ne pas transiger sur un certain nombre de « principes de la révolution ».

● Un jour récent, M. Louis Joxe est parti pour l'Algérie avec, dans sa poche, une liste de noms : le futur gouvernement algérien. Le lendemain de son retour, le Général renonçait à ce projet et donnait son accord pour la rencontre du château de Lugrin.

« Faites-nous confiance ! »

Le drame d'Evian fut qu'il n'y eut pas vraiment de discussion. Je demande à Saad Dahleb pourquoi à son avis.

« *La première raison vient de ce que la France nous a dit : « Vous ne représentez pas l'Algérie ». Bon. De toute façon c'est au peuple algérien de dire si nous le représentons et on a vu ce qu'il pensait le 5 juillet. Mais immédiatement après avoir posé que nous n'étions pas l'Algérie, la France enchaîne : « Ecrivons le premier paragraphe de la Constitution de l'Algérie de demain. » Ce n'est pas raisonnable. Une fois là, que fait-on ? On nous soumet un contrat d'adhésion en nous disant : « voilà, c'est ça, faites-nous confiance et tout ira bien. » Eh bien, non ! Le résultat c'est que nous n'avons jamais réellement parlé de l'association, par exemple. La France ne sait pas si nous sommes pour ou contre !* »

A un fil

Et du côté français, où en est-on ? Le général de Gaulle espérait, au début de la conférence d'Evian, contraindre le F.L.N. à s'intégrer dans une Algérie construite par la France sur la base d'une association conçue alors comme « l'indépendance moins quelque chose ».

Cette idée a disparu pendant les six semaines qui ont séparé la fin de la conférence d'Evian et la reprise, cette semaine, des négociations au château de Lugrin.

Tout a tenu, semble-t-il, à un fil. M. Michel Debré devait annoncer devant le Parlement français, au cours du débat sur l'Algérie, l'installation d'un exécutif algérien. Sa déclaration fut retardée de vingt-quatre heures pour suivre, et non précéder, le Conseil des ministres du mercredi 28 juin. Elle n'apporta aucun élément nouveau. Pourquoi ? Entre temps, M. Joxe avait effectué un voyage de sondages en Algérie.

Parti avec la liste des membres de l'exécutif prévu, M. Joxe était rentré à Paris avec la certitude que la France allait à un échec. Le général de Gaulle abandonna alors l'espoir de mettre sur pied une « troisième force » et fit adopter par le Conseil des ministres la reprise des négociations.

La fameuse « garden-party »

Le même jour, mercredi 28 juin, à 19 heures, M. Saad Dahleb rencontrait M. Bruno de Leusse grâce à l'entremise du haut fonctionnaire suisse M. Olivier Long. Au même moment, le général de Gaulle annonçait, pendant la fameuse « garden-party » de l'Elysée, le rappel d'une division d'Algérie.

Le tournant était pris. La politique préconisée, il y a trois semaines encore, par le Premier ministre, était abandonnée. M. Debré peut persister à trouver absurde de s'enfoncer dans le dilemme « entente avec le F.L.N. ou partage », et à vouloir garder en réserve la politique de troisième force.

Pour sa part, le Chef de l'Etat constate avec son ministre, M. Joxe, que la guerre d'Algérie, sans issue militaire, n'offre aucune possibilité politique autre que la négociation.

La politique du général de Gaulle est donc entrée dans une troisième phase. La première était celle de « l'intégration-francisation », sur la base du « citoyen à part entière ». La seconde fut celle de « l'association ou la guerre ». Il ne reste plus que le tête-à-tête France-F.L.N. pour la négociation.

C'est pour cette raison que les chances de réussite de M. Joxe se sont accrues depuis Evian, même si officieusement un certain pessimisme est de rigueur. Jusqu'à présent, ce qui paralysait le F.L.N. c'était la crainte de voir la France « exploiter » le fait de la négociation tant en Algérie que sur le plan international sans avoir la volonté réelle d'aboutir. Aujourd'hui, la position de repli française n'est plus, de toute manière, la construction de l'Algérie, mais le « regroupement », la menace de « chaos », de « congolisation ». C'est-à-dire un bouleversement où toutes les parties seraient perdantes. Les négociateurs vont s'affronter non plus le dos au mur mais le dos à l'abîme. Cela peut conduire les uns et les autres à trouver une solution raisonnable, pour peu que le « chantage » à l'échec ne braque ni la France ni le G.P.R.A.

La grève du 5 juillet

La grève du 5 juillet a fait la démonstration de l'audience du F.L.N. en Algérie : les mots d'ordre du G.P.R.A. ont été suivis, selon les commentateurs officiels eux-mêmes, à 100 %. Mais elle a prouvé aussi ce que l'idée du partage avait de chimérique : elle implique non seulement la guerre aux nouvelles frontières mais le terrorisme interne et les manifestations musulmanes, à moins d'expulser des « zones françaises » comme de France la quasi-totalité des populations algériennes. Ce serait sceller une internationalisation que le gouvernement français et le G.P.R.A. écartent avec autant de fermeté.

Quel est donc maintenant le but officiel de la France puisque la pacification est terminée, que l'indépendance de l'Algérie n'est plus envisagée sans le F.L.N. ? Les contacts secrets qui ont eu lieu pendant la période d'interruption, en préface à la rencontre du château de Lugrin cette semaine, permettent d'en avoir une idée.

Les négociateurs français ont tenté dans un premier temps de parvenir à un accord de fond, la reprise de Lugrin devant être le résultat de cet accord. Les représentants algériens firent valoir qu'ils ne sauraient suivre leurs interlocuteurs sur ce terrain et qu'il appartenait justement aux négociations officielles d'y parvenir. Leur mandat, comme celui des négociateurs français, était en effet très limité.

Une suspension bilatérale

Cela écarté, les négociateurs français proposèrent plusieurs modifications de méthode touchant le déroulement des travaux. Ils proposèrent que l'on entre dans des discussions concrètes en réunissant immédiatement autour de « petites tables » des commissions d'experts. MM. Saad Dahleb et Boulahrouf répondirent que certaines propositions touchaient le fond du problème. Comment, par exemple, discuter valablement à la « commission de l'apaisement » si de grandes lignes d'accord ne s'étaient auparavant dégagées en séance plénière ? Mais ils ajoutèrent qu'ils n'étaient hostiles à aucune des suggestions françaises, sauf une touchant à la publicité des travaux, c'est-à-dire aux conférences de presse que la France voulait supprimer, mais qu'il convenait d'en discuter à la reprise.

Officiellement, la conférence franco-algérienne reprend exactement là où Evian a été interrompu et dans les mêmes conditions. Mais officieusement il semble que l'examen de certains problèmes ait tout de même avancé. Ainsi la France envisagerait un règlement saharien sur la base d'une autodétermination distincte pour le cas où le G.P.R.A. accepterait une convention économique générale.

D'autre part, le G.P.R.A. a plusieurs contre-propositions à faire touchant en particulier le statut de la minorité européenne, c'est-à-dire l'élaboration en commun de garanties judiciaires et économiques. Enfin, il n'est pas exclu qu'une suspension bilatérale des opérations tant terroristes que militaires intervienne. Comme à la veille de chaque rencontre, et malgré tant de déceptions, il y a de nouveau quelques raisons d'espérer.

CLAUDE KRIEF.

Exceptionnellement, nos petites annonces se trouvent en page 4.

LE CLUB DES HUIT POUR CENT

par FRANÇOISE GIROUD

« Mr. SMITH, vous êtes aujourd'hui à la tête de l'une des plus vastes entreprises de notre pays. Voulez-vous nous dire comment vous avez accompli cette magnifique réussite ?

— Volontiers, mon ami. Et tous les jeunes gens pourront puiser dans mon exemple de précieux enseignements. A 22 ans, quand je suis arrivé à New York, je possédais 10 cents. J'ai acheté une pomme, ma femme l'a vigoureusement astiquée, j'ai revendu cette pomme 20 cents. Avec les 20 cents, j'ai acheté deux pommes, ma femme les a vigoureusement astiquées, je les ai revendues 40 cents. Avec ces 40 cents, j'ai acheté quatre pommes, ma femme les a vigoureusement astiquées, je les ai revendues 80 cents. Et ainsi de suite jusqu'au jour où j'ai reçu un télégramme de Pittsburgh m'annonçant que ma tante Jessica était décédée et qu'elle me laissait 500.000 dollars. »

Cette histoire, inventée par les Américains pour remettre à sa juste place la légende du « self made man », on pourrait aussi la raconter ici. Et pas seulement au sujet des hommes d'affaires.

Une enquête, menée par un groupe d'experts de l'Institut National d'Etudes Démographiques, vient de tracer, en quelques chiffres narquois, le tableau des chances comparées que la société française contemporaine accorde à ses fils. Un tableau noir.

Pour l'établir, les enquêteurs ont interrogé 2.350 personnes figurant, à des titres divers, dans le Dictionnaire Biographique des Contemporains. Ils ont complété leur travail en fouillant également les origines, les études, la carrière de 3.000 personnes que le Petit Larousse honore d'un paragraphe, et de 4.238 anciens élèves des grandes écoles.

Ce qu'ils ont découvert ? C'est très simple. Pour avoir une chance d'arriver, il faut partir. Et pour avoir une chance de partir, il faut venir au monde avec une cuiller d'argent dans la bouche.

Où êtes-vous né ? dans quelle ville ? dans quelle famille ? dans quel milieu ? quels sont les revenus annuels de M. votre père ? sa profession ?... Autant d'éléments sur lesquels la volonté, le courage, le caractère, l'intelligence, les qualités de cœur et d'esprit n'ont aucune prise et qui déterminent par avance la première sélection à laquelle les Français sont soumis.

DEUX PETITS FRANÇAIS SUR LA LIGNE DE DÉPART.
Et cœterik, et cœterik... (Eve.)

LIBERTE, égalité, fraternité, elle laisse sur le carreau, dès l'instant de leur naissance, 92 % des enfants, c'est-à-dire tous ceux qui sont issus de la classe ouvrière, du monde rural, du prolétariat en col blanc. Si certains parviennent parfois à rejoindre au cours d'escalade le peloton de départ, par les voies obliques de la politique, du sport, des carrières artistiques, c'est dans une proportion dérisoire. Les chiffres sont là, irréductibles : 95 % des Français qui ont atteint la notoriété dans leur domaine sont fils d'industriels, de banquiers, de gros commerçants, de membres des professions libérales, de cadres supérieurs, lesquels représentent ensemble 8 % de la population.

Qu'importe la notoriété ? Il se trouve qu'elle sanctionne la réussite sociale.

Qu'importe la réussite sociale ? Il se trouve qu'elle ratifie, en règle générale, la compétence professionnelle. Et puis quoi, même dans le clergé, les hommes préfèrent la pourpre cardinalice à la soutane du curé de paroisse.

Cette réussite-là ne fait pas le bonheur ? Il ne manquerait plus que ça !

Elle ne fait pas le malheur non plus.

Simplement, vue de l'extérieur, c'est une maison. Vue de l'intérieur, ce n'est qu'une façade derrière laquelle tout reste éternellement à construire.

Pourquoi la sélection initiale qui accorde aux uns et qui retire aux autres le simple droit de la poursuivre, est-elle aussi féroce alors qu'elle n'a plus d'existence légale ?

Parce que la réussite sociale est fondée, en premier lieu, sur l'instruction. 85 % des Français notoires ont fait des études supérieures. 10 % ont terminé leurs études secondaires. 5 % seulement n'ont pas été au-delà du primaire.

IL y a deux façons d'envisager ces chiffres. Sous l'angle moral, et sous l'angle pratique.

Que l'instruction demeure un privilège de fait, sinon de droit, c'est odieux. Laissons la réussite. Il y a aussi, il y a d'abord la joie d'apprendre, de comprendre, de se décrasser l'esprit, puis de le meubler, d'appréhender enfin le monde dans sa multiple splendeur.

Mais que chaque année, au terme des évaluations les plus modestes, 35.000 adolescents aptes à entrer avec succès dans le cycle secondaire, s'arrêtent au niveau du certificat d'études pour être mis par leurs parents en apprentissage, c'est pire qu'injuste. C'est bête. Les voilà figés, verrouillés, stérilisés pour toujours.

Voyez la société soviétique, comment elle exploite son capital intellectuel... L'enseignement n'y est pas conçu de façon à faire briller quelques étoiles superbes, mais à éclairer la masse par le dessous, par le dedans, et à cultiver ainsi méthodiquement chaque centimètre carré de terre humaine.

Le résultat ? Lunik, Spoutnik, Venusik, et coeterik, et coeterik.

Et que deviendront-ils, année après année, ces adolescents français, qui, par dizaines de milliers, se retrouveront parqués derrière le mur infranchissable de l'ignorance ? Mon propos n'est pas d'attendrir. Mettons les choses au mieux. Ils auront la télévision, une machine à laver, une voiture, pourquoi pas ? Et pourtant, ils revendiqueront, ils se mettront en grève, ils barreront les routes avec leurs tracteurs, ils s'éprouveront malheureux, amers, frustrés, indifférents aux indices de production, aux plans, aux balances commerciales, aux matelas de devises parce que rien de tout cela ne se traduira, pour eux, en message d'espoir.

LA réussite sociale ? Une affaire qui ne les concerne pas. Que 8 % des Français jouent entre eux à savoir lequel, du fils du banquier ou du fils de l'avocat, soufflera la place à l'autre au concours d'entrée à l'X, qui cela pourrait-il bien intéresser ?

Depuis 1794, la proportion de fils d'ouvriers admis à l'Ecole Polytechnique n'a pas varié : 0,9 %. A Centrale ? A Normale Sup ? A l'Institut agronomique ? 2,3 %.

Le pire n'est pas de ne pouvoir s'élever soi-même ailleurs que dans l'échelle des salaires, de n'être reconnu digne de se battre que pour 10 francs, pour 20 francs, pour 50 francs.

Le pire est d'avoir un enfant, et de savoir que devant lui aussi l'avenir sera muré.

C'est cela qui rend méchant ou, dans la meilleure hypothèse, indifférent, sceptique, goguenard.

Pour leur propre sauvegarde, les 8 % devraient se hâter d'y songer.

« Nous avons engagé un gigantesque effort d'instruction et en même temps réformé profondément l'enseignement national... La jeune France est à l'école pour devenir, en fait de culture, de science et de technique, un guide de son époque », a déclaré, dans sa dernière allocution, le chef de l'Etat.

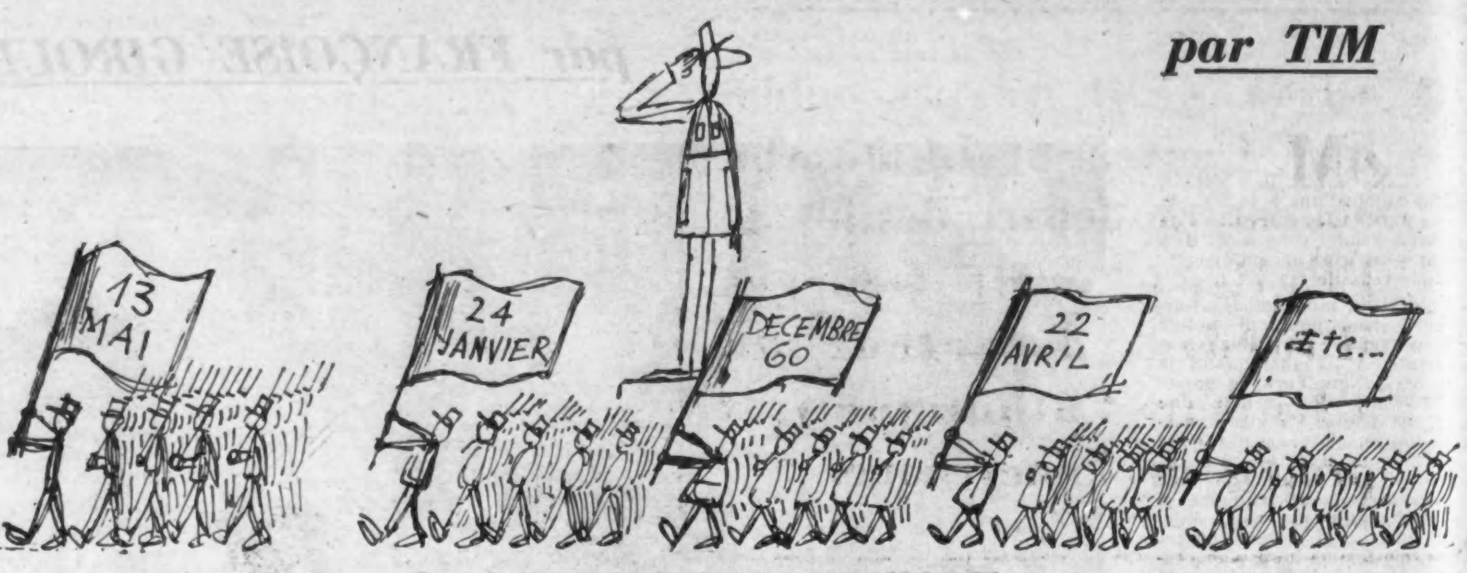
Sans rire ?

La vieille France serait-elle dans la lune ?

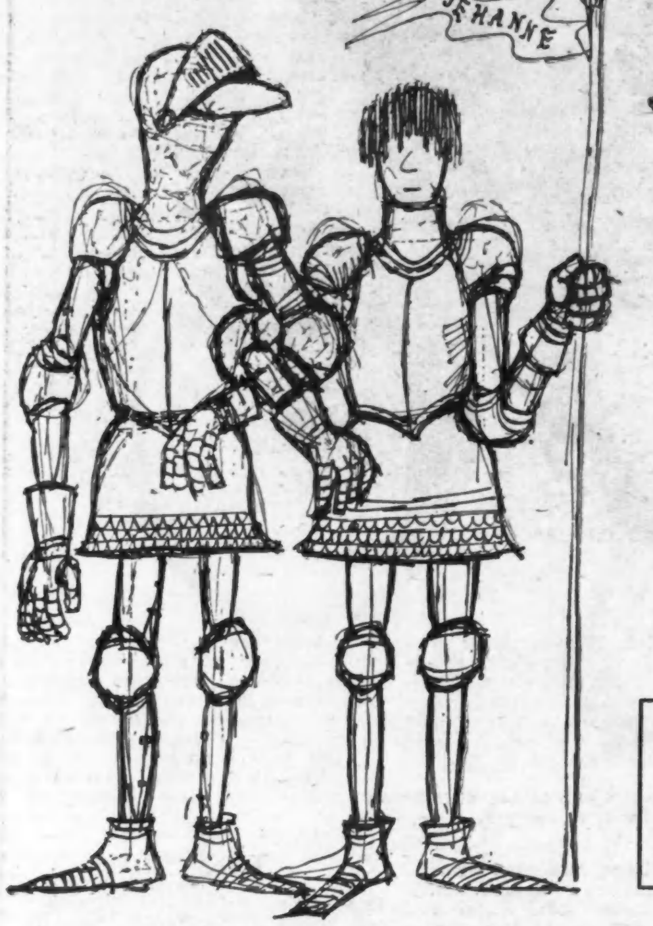
F. G.

LE GÉNÉRAL A DIT...

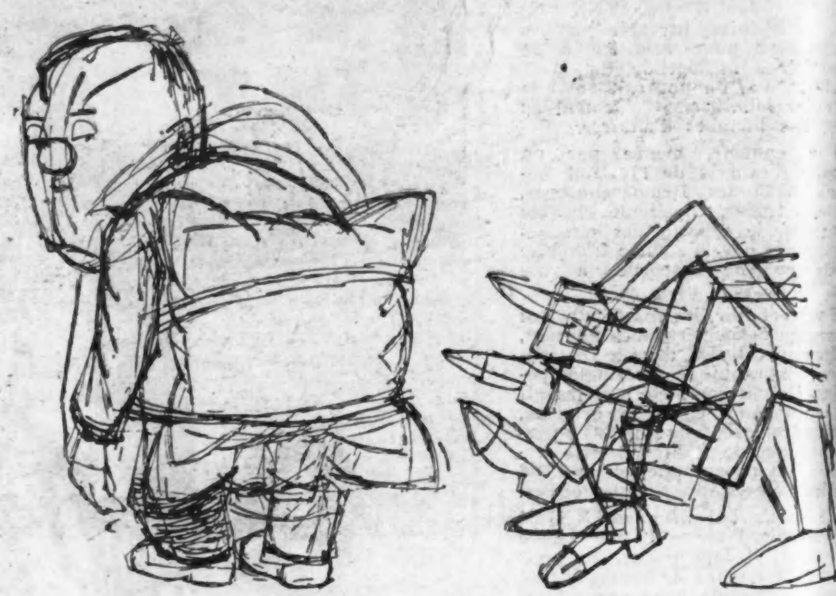
par TIM



Le vaste mouvement que nous avons déclenché...



La France a épousé son époque...



Pour les ministres, et d'abord pour le Premier, la tâche est rude...

... Hargneugneu, grogneugneu, rogneugneu !

Ceux qui ont la charge des affaires de la Nation n'ont qu'à suivre tout droit leur route...

Il faut remodeler la structure et la figure de la France...

● « Jean XXIII n'a pas oublié que Castro et Lumumba étaient, au départ, des fils de l'Eglise », écrit Georges Hourdin, directeur de « La Vie Catholique », à propos de l'Encyclique.

(Holmès)

LE PAPE JEAN XXIII.
Pour bien franchir cette fin de siècle.

VATICAN

« Mater et Magistra »

LA Lettre-Encyclique « *Mater et Magistra* », que S.S. Jean XXIII ...nt d'adresser à tous les évêques de ...glise catholique, a attendu deux ...s avant d'être traduite dans toutes ... langues du monde et d'être livrée ... presse. Ce délai a beaucoup sur... car les fonctionnaires des bu...x romains nous ont habitués à ... plus grande célérité. Je sais bien ... cette Encyclique contient des néo...smes, les Latins de l'époque de ...r n'ayant pas prévu de termes ...r exprimer la force nucléaire ou ... organisations de la Sécurité So...e. Cette explication ne vaut pas. ...st aussi facile, en effet, pour les ...inuttenti » des congrégations ro...nes de traduire en anglais ou en ...ugais les expressions nouvelles ... contient le texte que de les inven... Quelle est la raison de ce mysté...x retard qui livre à la publicité, ...ement le 14 juillet, une Encyclique ... était entièrement rédigée, d'après ... déclarations mêmes du Pape, le ...mai ?

...s cardinaux consultés sur son ...enu auraient-ils demandé des amé...ments dans le sens d'un durcisse... quand ils étaient français ; dans ...ns d'un amenuisement quand ils ...nt hispano-américains ? A-t-il été ...ssaire d'ajouter des passages sur ...ocialisation, d'en supprimer sur ...écessaire réforme agraire ? Ce ... pas certain. Il y a une autre ...cation plus simple. Les services ...administration vaticane, plus sou... que de coutume des nécessités ...s méthodes de l'information mo...e, n'ont pas voulu que ce texte ... pages soit livré au public à des ...ents différents. Ils ont voulu, ...le-t-il, après l'avoir traduit, le ... secrètement acheminer jusqu'aux ...mités du globe, dans les 2.000 ...ses où résident sur les cinq conti... les 2.000 évêques successeurs des apôtres afin qu'il éclatât d'un coup le vendredi 14 juillet comme l'annonce d'une bonne nouvelle, comme les conseils que donne sur les problèmes sociaux à ses 450 millions de fidèles baptisés, vivant à une époque de grande transformation sociale, l'Eglise mère et éducatrice des peuples.

Peu importe d'ailleurs ! Ce texte, nous le tenons entre nos mains, nous l'avons sous les yeux, nous le déchiffrons avec une attente anxieuse. L'Eglise fête, en effet, en le publiant, un grand anniversaire : celui de l'année au cours de laquelle un Pape moderne, Léon XIII, conciliateur, audacieux et intelligent, parla pour la première fois, au nom de l'Eglise, de la condition des ouvriers et de ces choses nouvelles qui bouleversaient la Société du XIXe siècle, se dressant à la fois avec violence contre le capitalisme et le socialisme. Ce fut alors un beau scandale. Et de cette ancienne Lettre-Encyclique: «*Rerum Novarum*», publiée il y a 70 ans, en 1891, qui brisait avec le libéralisme économique, beaucoup de mouvements sont nés qui ont permis aux catholiques de garder une place dans la vie publique. Les circonstances ne sont pas pour l'Eglise visible moins lourdes qu'elles ne l'étaient alors, et c'est pourquoi une nouvelle Encyclique sur les problèmes sociaux du temps présent ne peut pas ne pas être attendue avec impatience.

La douceur pastorale

Le XXe siècle approche, lui aussi, de sa fin. La révolution industrielle des temps modernes s'est déroulée inexorablement depuis un siècle. Son rythme s'accélère chaque année. Elle a pris des aspects imprévus. Elle voit fleurir à sa tige trois fleurs inégalement épanouies. Le développement mondial et monstrueux du capitalisme libéral s'est trouvé contrarié depuis 1917 par la naissance et le développement du communisme athée. Un monde de l'Est dans lequel l'Eglise était réduite au silence, prenait ainsi naissance en face du monde libéral de l'Ouest où les églises commençaient, elles aussi, d'être abandonnées volontairement par des fidèles que la civilisation du confort, de l'Etat Providence et des loisirs poussait à l'indifférence. Et voici maintenant qu'un troisième monde : celui des pays du soleil et des peuples affamés se libère à son tour sous nos yeux, en dix ans, secouant de ses révoltes ou de ses transformations économiques un milliard d'êtres humains dont beaucoup ont été élevés dans la foi au Christ. Un Fidel Castro et un Lumumba sont, au départ, il ne faut pas l'oublier, des fils de l'Eglise et des élèves des prêtres. Leur formation n'a rien à voir avec celle d'un Lénine ou d'un Trotsky et pourtant, après quelques mois ou quelques années de pouvoir, ils les rejoignent dans le refus des disciplines ecclésiales. De quel côté le tiers monde va-t-il verser ? Va-t-il, lui aussi, quitter la maison de Dieu ? Cette vision spirituelle du temps présent donne tout son poids à l'Encyclique « *Mater et Magistra* » publiée à un an de la réunion du Concile, écrite à un moment tragique où l'Eglise catholique est prise entre la vieille et lente déchristianisation, à l'Ouest, des pays laïcisés, la persécution des pays communistes et les hésitations révoltées des pays de mission. Le sentiment aigu que certains catholiques français ont de ce tournant historique qui s'ouvre à l'Eglise universelle explique l'importance attachée par eux à cette Encyclique. Encore une fois, peu importe le retard

→

La MÉTHODE FIDÈS
est aussi appliquée intégralement
à
l'INSTITUT DE CHAILLOT
GEORGES-VILLE
(à deux pas de l'Etoile)
52, avenue Victor-Hugo - PAS. 08-87
93, rue Lauriston - KLE. 46-24, 24-04
Métro ETOILE - VICTOR HUGO - Autobus 52 - 82
PARIS (XVIe)
COURS de VACANCES
(28 août - 16 septembre)
Année scolaire 61-62
DE LA 6e A LA PHILOSOPHIE

de deux mois dans la publication puisque le texte est là et que nous pouvons en prendre connaissance.

Une première lecture étonne. Chaque Pontificat a sa manière d'écrire. Celle de Jean XXIII est la douceur pastorale. On ne trouvera pas dans ce texte, considérable par la dimension et le contenu, ces formules à l'emporte-pièce, ces fulminations contre telle ou telle doctrine que pratiquaient les prédécesseurs du Pontife actuel et qui venaient donner du relief à une prose alors inévitablement grise. A bien y réfléchir, cela est une excellente nouveauté. Ce Pape qui prêche « la collaboration loyale avec les incroyants en des matières qui sont en soi bonnes », c'est-à-dire, je pense, dans les matières de la production économique et des rapports sociaux, donne lui-même l'exemple d'un esprit pacifique. Il traite à un moment donné, et c'était inévitable, des persécutions dont l'Eglise est l'objet dans une partie du monde, mais il le fait discrètement, comme à regret, avec un chagrin respectable, sans nommer personne, et en signalant avec un brin d'humour que les doctrines erronées vieillissent et s'émoussent.

Un légitime entêtement

Une deuxième lecture permet de découvrir des nouveautés plus importantes au-delà des inévitables redites en faveur de la propriété privée, de sa diffusion dans toutes les classes sociales, de l'importance de l'initiative privée, de la nécessité de payer correctement les ouvriers, de leur participation à la propriété de l'entreprise, du caractère sacré de leur travail et de leur détresse. Avant d'en faire le recensement, examinons l'insistance que met l'Eglise, par la plume de ses Pontifes, à défendre chaque personne humaine. A la réflexion, l'étonnement provoqué par ces redites fait place à l'admiration devant un tel et si légitime entêtement. Il est bon, après tout, qu'il y ait quelque part une institution inébranlable qui rappelle à tous, au moment où le développement des techniques et les méthodes de dictature aboutissent à l'écrasement de l'individu, que chaque enfant affamé dans une rue de Bombay, chaque travailleur vieillissant de Stalingrad, chaque paysan qui coupe des cannes à sucre dans un pays de l'Amérique latine, chaque femme qui vit cloîtrée dans une medina d'Afrique du Nord, a autant d'importance que tous les riches de la terre et qu'ils sont tous, individuellement, sacrés et respectables. L'Eglise n'oublie jamais personne. Lorsqu'elle est obligée de choisir, c'est du côté des pauvres qu'elle va :

« *Notre âme est saisie de profonde amertume*, écrit Jean XXIII, *devant un spectacle infiniment triste : une foule de travailleurs, en de nombreux pays et sur des continents entiers, reçoivent un salaire qui les oblige, eux et leurs familles, à des conditions de vie sous-humaines. Cela est dû sans doute aussi à ce que dans ces pays et continents le processus d'industrialisation en est encore à ses débuts, ou en période insuffisamment avancée.*

Luxe et privations

Pourtant, en certains de ces pays, criant et outrageant est le contraste entre l'extrême misère des multitudes et l'abondance, le luxe effréné de quelques privilégiés. En d'autres pays, la génération actuelle est contrainte à subir des privations inhumaines, en vue d'accroître l'efficacité de l'économie nationale suivant un rythme d'accélération disproportionné avec les exigences de la justice et de l'humanité. En d'autres, une part considérable du revenu est employée à mettre en valeur ou entretenir un prestige national mal compris, des sommes immenses sont dépensées en armements. »

L'idée de socialisation

On accepte d'autant mieux ce rappel que le texte de l'Encyclique contient de lentes audaces en sens contraire. Après avoir rappelé avec insistance que l'individu a priorité sur la Société, Jean XXIII accepte l'idée de la socialisation dans la vie moderne. Il en analyse le développement. Il en montre l'origine, non pas déterminée par la puissance des techniques, mais voulue par les hommes, auxquels il revient toujours. Il en accepte les avantages. Cette Lettre-Encyclique est donc nouvelle en ce que, ne condamnant pas nettement le socialisme, elle accepte l'idée que la socialisation puisse être bonne. De même, après avoir rappelé l'importance de la propriété privée, le Pape accepte l'idée que l'Etat possède la propriété des moyens de production lorsque ceux-ci « *en viennent à conférer une telle puissance économique qu'elle ne peut pas, sans danger pour le bien public, être laissée entre les mains de personnes privées* ». C'est fort bien, mais cette formule, reprise de Pie XI, peut mener loin, ce à quoi, d'ailleurs, nous ne voyons pas personnellement d'inconvénients.

Les nouveautés de l'Encyclique, présentées et voulues comme telles, sont les points qui traitent de l'agriculture et les passages consacrés au tiers monde. Il est évident que la situation de l'économie rurale et des travailleurs agricoles hante l'auteur de ce texte dont l'origine est paysanne, et qui sait ce dont il parle. Il veut à tout prix supprimer les déséquilibres qui existent entre les secteurs ruraux de la production et les secteurs industriels. Il y tient tellement qu'il abandonne, quand il en parle, la prudence avec laquelle il se tient légitimement, d'habitude, plutôt dans la zone des principes, pour conseiller avec minutie des solutions qui sont naturellement raisonnables. Elles n'excluent absolument pas la réforme agraire lorsque celle-ci est nécessaire. Elle la postule même implicitement puisqu'il est affirmé que la meilleure forme d'exploitation agricole est celle qui est aux dimensions d'une famille. Les possesseurs des latifundia peuvent méditer ce passage.

Le sens de la fraternité

Quant aux pays du tiers monde, ils ont droit, eux aussi, à toute la sollicitude du Pape. Les chrétiens qui vivent en pays économiquement développés sont invités à venir en aide aux régions économiquement faibles, à leur envoyer des experts, à leur permettre de rattraper leur retard, à respecter leur susceptibilité nationale, à éviter les erreurs de la colonisation économique. Si la partie de l'Encyclique consacrée à l'agriculture en est la partie la plus tendre, là est sans doute la partie la plus forte de ce texte, celle qui permet aux chrétiens de tenter de maintenir la présence de la foi au Christ parmi les peuples de couleur naturellement croyants, mais déjà enivrés par leur jeune indépendance politique.

Une Lettre-Encyclique sur les problèmes économiques et sociaux de ce temps ne constitue jamais qu'un rappel de principes, qu'une série de conseils, qu'une suite d'éclairages sur une situation historique déterminée. Elle laisse liberté aux fidèles, et le texte le précise lui-même, pour les applications pratiques. Cette Lettre-Encyclique présente donc d'incontestables bienfaits. Elle est positive. Elle ne refuse pas les réalités et les avantages techniques du monde moderne. Elle en exige même l'extension au monde rural pour lequel elle demande justice. Elle prend nettement position en faveur des peuples du tiers monde. Malgré sa technicité, elle est écrite dans une langue simple et un souffle fréquemment la traverse et l'anime : celui du sens de la fraternité entre les hommes. C'est beaucoup si l'on songe que l'auteur du texte ne lie à aucun moment son enseignement à une politique quelle qu'elle soit. Seul, d'ailleurs, le rappel nécessaire de la très ancienne distinction entre le spirituel et le temporel permettra à l'Eglise de bien s'orienter, si elle veut franchir sans trop de dommages temporels cette fin de siècle, si elle veut surtout retrouver et garder intacte sa jeunesse apostolique.

GEORGES HOURDIN

PLASTIC

Le Comité des Six

● ***Directement visés par le « plastic », plusieurs membres importants de l'U.N.R. ont fait une enquête, établi un rapport au gouvernement, et s'organisent en autodéfense.***

UNE douzaine de mairies U.N.R., une vingtaine de domiciles ou de bureaux de parlementaires U.N.R. ont été ces dernières semaines l'objet d'attentats au plastic, dans 25 départements différents. « *Que comptez-vous faire contre les activistes et leurs complices ?*, ont demandé les victimes à M. Debré. Un de ces parlementaires a même remis au Premier ministre, mercredi dernier, le tract qu'il avait trouvé ce jour-là dans sa boîte aux lettres :

« *La République des Compagnons, plus pourrie que la République des Camarades, est morte... Le Tribunal civil et militaire fera exécuter les sentences prononcées contre les valets du régime...* »

Et ce parlementaire a ajouté :

« *Vous voyez, monsieur le Premier ministre, nous sommes les premiers visés !* »

Sur les 220 députés U.N.R., une soixantaine ayant pour tête de file M. Vidal, député du Tarn, et l'abbé Viale, député de la Lozère, se préparent à organiser un groupe autonome si les pouvoirs publics n'ont pas entrepris une action sérieuse d'ici au mois de septembre. Cette minorité U.N.R. s'est rapprochée des « gaullistes de gauche » devant le danger actuel. Des contacts se sont établis et des groupes de travail ont été constitués avec de hauts fonctionnaires sympathisants.

Entre le 10 et le 20 août

Un de ces groupes, le plus important, a été chargé du problème de l'épuration et des mutations à prévoir dans l'administration si l'on veut éviter un nouveau drame. Il a pris le nom de « Comité des Six ».

Ce Comité s'est mis au travail il y a plusieurs semaines. Il a consulté des gaullistes et des libéraux occupant des postes responsables dans l'Administration, la Police et l'Armée, ainsi que ceux, nombreux, qui ont été écartés.

Certaines personnalités en rapport avec des partisans de l'Algérie française ont également été contactées.

Le Comité des Six vient d'en tirer une première série de conclusions dont M. Roger Frey, ministre de l'Intérieur, a eu la primeur.

Parlant des activistes partisans d'un putsch, le Comité des Six fait état d'un rapport secret selon lequel une nouvelle tentative insurrectionnelle doit avoir lieu entre le 10 et le 20 août, au moment où la période des vacances atteint son point culminant.

Il s'agirait tout d'abord, selon ce plan, d'atteindre à Colombey le général de Gaulle, soit à son domicile dans la nuit, soit le matin à la messe. Cela fait, les 12.000 civils qui constituent actuellement les effectifs de l'Armée secrète investiraient les ministères et la Préfecture de police avec l'aide de certains bataillons parachutistes et des blindés. Au même moment, des équipes spécialisées tenteraient d'assassiner ou de se saisir de personnalités gênantes, membres du gouvernement, hommes politiques, journalistes. Le maréchal Juin et M. Soustelle seraient sollicités pour coiffer le mouvement.

Le Comité des Six estime que la lettre que ce dernier vient d'adresser à ses amis du « Regroupement national » rend cette hypothèse plausible :

« *L'action politique d'opposition loyale*, écrit-il, *n'a plus d'objet... Chacun doit maintenant en conscience décider de sa future activité... L'essentiel, présentement, est de ne pas accepter...* »

Le Comité juge significatif, également, que le maréchal Juin se soit rendu en grand uniforme à Fresnes auprès de son ancien chef d'état-major et qu'il soit allé saluer, dans la prison, les officiers incarcérés à la suite du putsch du 22 avril.

En province

En province, les points d'implantation activiste les plus notables sont le Nord, où MM. Philippe de Massey et Delbecque comptent de nombreux amis ; la région de Lyon, fief de Jacques Soustelle ; le Sud-Ouest, où les rapatriés d'Afrique du Nord sont particulièrement nombreux et armés ; enfin Grenoble, où Jeune Nation paraît disposer d'un appareil sérieux.

Le Comité des Six a, d'autre part, dressé une liste d'une dizaine de membres des cabinets ministériels qui informent régulièrement l'O.A.S. et tiennent les activistes au courant de ce que prépare le gouvernement. Sur cette liste, se trouverait le nom d'un important responsable de l'O.A.S., qui aurait transmis à Alger l'ordre d'assassiner l'avocat Pierre Popie.

Le Comité des Six s'est également penché sur le problème de l'Armée. Il déplore que rien de sérieux ne soit fait pour combattre le noyautage intensif dont sont actuellement l'objet les troupes stationnées dans la région parisienne (501ᵉ de Chars à Rambouillet, 3ᵉ de Marche du Tchad à Rueil, Groupe Blindé 2 à Saint-Germain-en-Laye, etc.). Il s'étonne que les «paras» rapatriés d'Algérie n'aient pas été envoyés en Allemagne.

Le Comité des Six a exposé encore que certains officiers supérieurs connus pour leurs sympathies activistes sont toujours investis de responsabilités importantes, comme c'est le cas pour les généraux Gribius et Lecoq, ce dernier commandant la région de Metz où stationne la IIᵉ D.L.I. ramenée d'Algérie.

Grâce aux « fromages »

Le Comité des Six met le gouvernement en garde contre l'activité des « Anciens des Services Spéciaux », qui continuent à constituer des dossiers et des fiches, grâce aux « fromages », c'est-à-dire aux bandes magnétiques qui enregistrent les écoutes téléphoniques. Dans ces dossiers, les fonctionnaires sont classés en trois catégories : les opportunistes, les convaincus et les communistes...

La dernière partie des conclusions du Comité des Six concerne le noyautage à la Radio et à la Télévision. Le Comité remarque que des personnalités connues pour leur activisme sont encore en fonctions ou investies de responsabilités accrues, que l'on continue aussi à tolérer l'émission de M. Jean Nocher. A Alger, les activistes ralliés à Challe sont encore en poste à la radio. En revanche, un gaulliste passé à tabac par les paras, M. Lucien Bitterlin, a été, lui, écarté de la Radio...

Ainsi, pour la première fois, des gaullistes U.N.R. viennent à leur tour de constater la carence du gouvernement et de sonner l'alarme. Pris entre ses amis « plastiqués » et ses anciens amis « plastiqueurs », que va faire le Premier ministre ?

BRIGITTE GROS

CESSEZ DE FUMER SANS EFFORT DE VOLONTÉ

Avec raison on accuse le tabac d'être la cause du cancer du poumon et de détruire les vitamines C, mais la nocivité du tabac ne s'arrête pas là : le tabac fatigue, excite les nerfs, irrite la gorge, engendre l'infarctus, coupe l'appétit, abîme la vue, stimule le goût de l'alcool, détériore la mémoire, mine la volonté. En outre, le tabac se révèle coûteux (faites vos comptes loyalement : 1.000 NF par an environ) et cependant, c'est si facile de ne plus fumer sans avoir à déployer le moindre effort de volonté. C'est si facile de dormir paisiblement, d'avoir des réveils agréables, de voir « la vie en rose » sans être soumis à cette tyrannie fastidieuse qui n'apporte en fin de compte que des satisfactions dérisoires.

Votre salut de fumeur invétéré dépend de la lecture d'un petit livre, scientifique mais attrayant, qui vous est envoyé gratuitement sur simple demande par l'organisme de prévention : le Centre de Propagande Anti-Tabac (pavillon 86 G 1) 18, Chaussée-d'Antin, Paris.

Lorenzo

SOLDES EXCEPTIONNELS

Disparition de la collection Eté au prix coûtant les 20-21-22

43, rue de Rennes - LIT. 84-20

Plus besoin de personne pour

VOS PIQURES

LE SENSATIONNEL AUTO-PIQUEUR

INIEMATIC STAR

Léger, portatif, élégant, sûr et d'un maniement simple les fera pour vous

SANS DOULEUR

Véritable petit robot, pique, injecte et se retire rien qu'en appuyant sur un bouton

FINIE LA HANTISE DE LA PIQURE !

Documentation gratuite à

INIEMATIC STAR (Service E.)
8, RUE DE RICHELIEU - PARIS (1ᵉʳ) - RIC. 73-

UN PROBLÈME DÉLICAT

par SINÉ

la liberté raconte : « j'étais un espion. »

Le général épingle la médaille dans la chair de l'adjudant

LILLE. — 15 juillet : Le général Le Corbeiller, commandant la Région militaire de Lille, a trop consciencieusement épinglé hier la médaille militaire sur la poitrine de l'adjudant André Bugnot.

L'agrafe de la décoration, transperçant les vêtements du sous-officier, s'était solidement plantée dans la chair. Il a fallu appeler une ambulance pour emmener l'adjudant qui défaillait.

VOIR EN DERNIÈRE PAGE

COMMUNISME

Pékin contre Moscou ?

● ***Le « document Deutscher », attribué à Krouchtchev, est-il authentique ? Non. Est-ce un faux ? Non plus. Il vient de France. Voici comment et pourquoi.***

Y a-t-il risque de rupture entre l'U.R.S.S. et la Chine populaire ? La série d'articles que vient de publier dans le « Sunday Times » — repris par « France-soir » — l'historien Isaac Deutscher, spécialiste des affaires soviétiques, le laisse croire.

Ses révélations sont fondées pour l'essentiel sur un document que Krouchtchev aurait adressé récemment aux directions de plusieurs partis communistes étrangers.

En fait, il s'agit d'une brochure anonyme intitulée : *« Pour l'unité idéologique du mouvement communiste mondial »* qui circulait sous le manteau depuis le mois de mai parmi certains cadres et militants du P.C. français et que « La Voix Communiste » — organe d'opposition communiste — a reproduit intégralement dans son dernier numéro. Outre l'invraisemblance qu'il y a à attribuer l'origine de ce document au Premier soviétique, sa rédaction montre qu'il est essentiellement destiné à l'usage interne du P.C.F. Il paraît être l'œuvre de militants occupant ou ayant occupé des postes de responsabilité dans ce parti et disposant, à ce titre, de liaisons internationales.

Des compromis valables

Sans avoir la portée qu'Isaac Deutscher a voulu lui donner, la brochure : *« Pour l'unité idéologique du mouvement communiste mondial »* n'apparaît pas non plus comme un faux plus ou moins policier sorti de quelque officine anti-communiste. La thèse de XXX du « Figaro », qui l'attribue au P.C. yougoslave, ne résiste pas davantage à l'examen (1).

En bref, ce document présente le double intérêt :

1° de se référer à des divergences réelles, profondes et durables ;

2° d'en montrer les répercussions sur le comportement du P.C. français, et, par conséquent, sur la vie politique en France.

Le principal désaccord entre Pékin et Moscou porte non pas sur le principe mais sur la conception de la coexistence pacifique. Pour les Soviétiques, les possibilités de coexistence pacifique résultent de la nature des changements intervenus dans *« l'impérialisme mondial »*. Ces changements permettent d'affirmer que *« la guerre n'est plus fatale »* et qu'il est possible d'arriver au socialisme dans certains pays *« par des voies pacifiques et parlementaires »*. La coexistence pacifique ainsi conçue suppose un certain nombre de compromis, valables pendant une période assez longue, entre le camp socialiste et le monde capitaliste. Au bout de cette période, l'U.R.S.S. et les démocraties populaires d'Europe pourraient acquérir une supériorité économique incontestée non seulement sur le plan de la production mais même sur celui de la consommation par habitant. Cette victoire dans la compétition économique avec le capitalisme devrait ensuite permettre à de nouveaux pays, convaincus par la force de l'exemple, de rallier le camp socialiste en employant des voies pacifiques.

Une force d'appoint

Dans cette optique, les escarmouches de la guerre froide ne sont pas exclues, pour autant qu'elles affaiblissent le camp adverse, y sèment le désarroi et la désunion, sapent son potentiel, etc. Mais elles ne doivent pas aller jusqu'au risque de conflagration générale.

Ainsi les mouvements révolutionnaires des pays coloniaux et sous-développés représentent-ils un allié d'une importante force *d'appoint ;* mais sur la ligne politique du P.C. soviétique, il n'est pas nécessaire de favoriser le développement rapide de ces mouvements en direction du socialisme. Des gouvernements carrément anti-communistes (Nehru, Nasser, l'Emir d'Afghanistan, Hassan II) reçoivent de l'U.R.S.S. une aide matérielle importante qui leur permet dans une certaine mesure de se consolider. Les Soviétiques s'intéressent plus à Cuba comme à une épine sur le flanc des Etats-Unis que comme à une expérience socialiste originale. Qu'il s'agisse de l'affaire congolaise ou de l'affaire algérienne, le soutien proclamé à Lumumba ou au G.P.R.A. est assorti de certaines précautions qui en limitent la portée pratique et les risques, tout en permettant une exploitation de propagande.

Une autre préoccupation, sans être déterminante, est présente à l'esprit des dirigeants soviétiques : une certaine inquiétude à l'idée que de nouveaux pays économiquement sous-développés, donc dépourvus de ressources, pourraient, en venant grossir dès à présent le camp socialiste, imposer des charges supplémentaires au peuple soviétique et retarder ainsi l'essor économique de l'U.R.S.S.

A l'intérieur

Pour les Chinois, en revanche, tout devrait être subordonné à l'avance de la révolution mondiale sur le front principal où elle est aujourd'hui possible, c'est-à-dire en Asie, en Afrique et en Amérique latine. La coexistence pacifique n'est qu'une forme de lutte pour imposer à l'impérialisme, dont la nature n'a pas changé, le respect de ces révolutions. L'aide apportée à des gouvernements réactionnaires, là où existent déjà des mouvements révolutionnaires ou communistes puissants, ne fait que retarder la révolution dans ces pays. La conception « statique » de la coexistence pacifique tend à démobiliser les forces socialistes dans le monde entier, à se transformer en « collaboration de classes » *à l'intérieur* de chaque pays.

C'est donc à tort que l'on se laisse prendre au piège du vocabulaire quand on qualifie les communistes chinois de « staliniens ». Bien au contraire, c'est la politique extérieure de Krouchtchev qui reste, en gros, fidèle à la politique stalinienne avant tout soucieuse d'assurer la sécurité de l'U.R.S.S. S'il faut rattacher idéologiquement la ligne chinoise à une tradition, c'est à celle du trotskysme, à la théorie de la révolution permanente propagée à l'échelle mondiale.

Ce qui obscurcit les choses, c'est que, dans son différend avec le parti soviétique, le P.C. chinois a été conduit à s'appuyer, à l'intérieur du mouvement communiste international, sur les éléments les plus dogmatiques, prêts à épouser toute querelle contre le responsable du « Grand Tournant » de la déstalinisation. D'où, par exemple, la constitution d'une sorte de front sino-albanais dans l'hostilité au « révisionnisme » yougoslave, cible commode de la polémique chinoise dirigée en réalité contre Krouchtchev.

Mais si profondes que soient les divergences, il serait illusoire d'imaginer qu'elles puissent conduire à une rupture entre les deux pôles du communisme mondial.

Des « trotskystes »

Les avantages de ce que Tibor Mende appelle « l'inévitable alliance » sont trop évidents pour que l'une des parties ose courir le risque d'une action inconsidérée et mette en avant un antagonisme qui reste secondaire par rapport au conflit Est-Ouest.

Depuis le pacte du 4 février 1950, 836 accords de troc portant sur environ 3.250 millions de dollars ont été conclus, aux termes desquels la Chine paie à l'U.R.S.S. en marchandises une assistance considérable en équipements et en services pour l'édification de complexes industriels.

Si l'U.R.S.S. ne participe que pour 13 % à l'effort financier de la Chine, elle lui a fait cadeau de près de 2.500 licences, brevets et plans, fourni 10.800 spécialistes et assuré la formation de 20.000 étudiants et techniciens. En échange, les importations chinoises lui ont permis de réduire la production de certains articles de consommation.

Enfin, la synchronisation des plans économiques des deux grandes puissances en fonction des potentiels industriel de l'une et humain de l'autre leur épargne les aléas des marchés capitalistes et leur permet d'assurer un développement harmonieux de leurs forces productives.

D'autre part, ni les Soviétiques ni les Chinois n'ont les moyens *d'imposer* leur point de vue à l'autre partenaire. Ils se trouvent donc condamnés aux compromis (à Moscou en 1957, à Bucarest en juin 1960, à Moscou de nouveau en novembre 1960).

Cependant, ces compromis, qui organisent un *modus vivendi* pratique, tiennent plus difficilement sur le plan idéologique. La situation ainsi créée dans le mouvement communiste mondial a servi jusqu'ici la politique du P.C. français, par exemple, dont les dirigeants avaient interprété dans un sens restrictif la « correction des erreurs » de Staline entreprise au XX^e congrès du P.C. russe. La tragédie hongroise les confirma dans leur position.

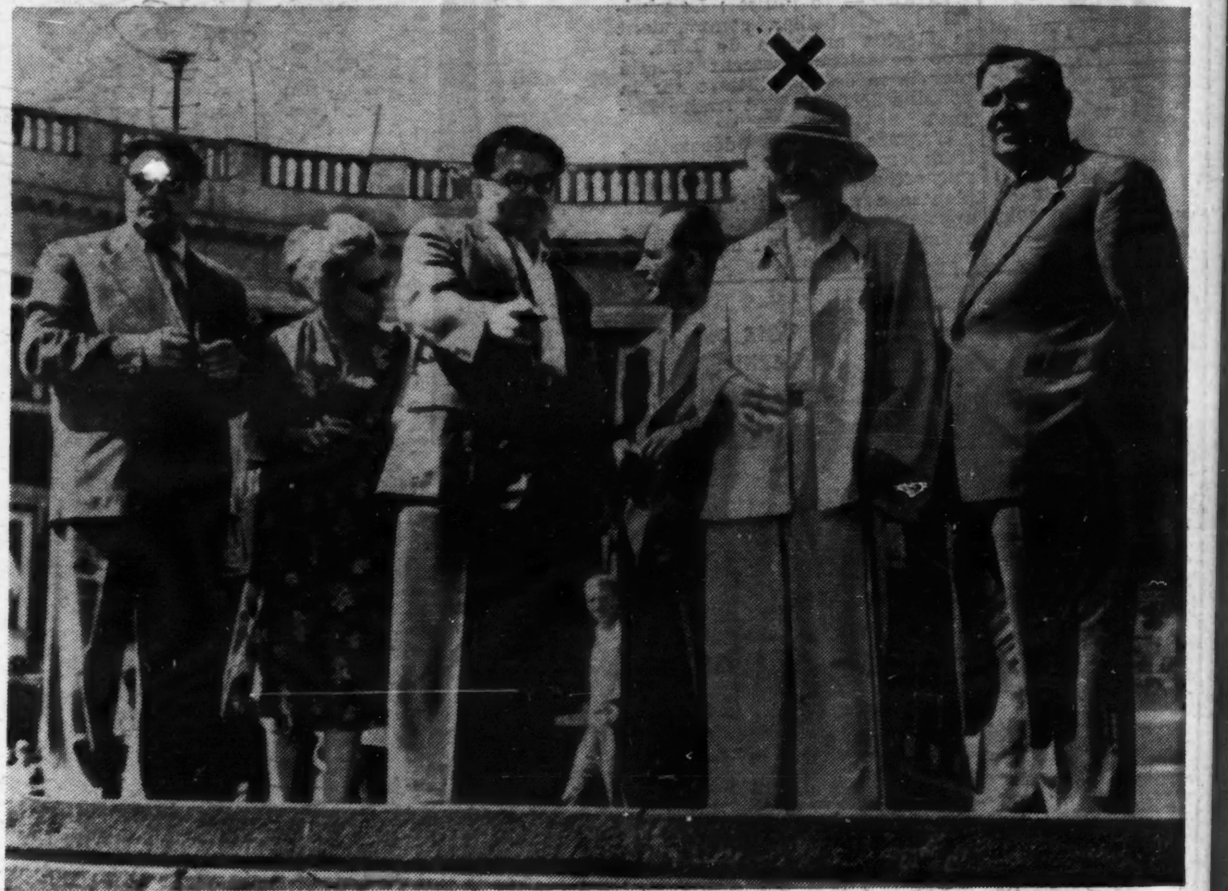
Une nouvelle épuration ?

M. Maurice Thorez, d'autre part, a pu montrer que nul ne pouvait se permettre de lui opposer la carte Krouchtchev pour critiquer sa direction. A la réunion de 81 partis communistes à Moscou, en novembre 1960, il a, en l'absence de M. Palmiro Togliatti, apporté un soutien décisif à M. Krouchtchev contre les thèses chinoises sur la coexistence pacifique. A cette réunion, d'ailleurs, les représentants du P.C. chinois ne se sont pas privés de reprocher au P.C.F., en termes parfois très vifs — que plusieurs membres du bureau politique ont rapportés avec indignation devant les cadres fédéraux de la région parisienne — sa politique « opportuniste » et « timorée » dans l'affaire algérienne. Sur ce terrain où, en effet, une orientation « chinoise » aurait pu se traduire par une lutte concrète contre la guerre d'Algérie, les chefs communistes français ont, au contraire, fait le choix de la plus extrême prudence.

Il est donc faux de les présenter comme des tenants de la « ligne chinoise ». Si l'élimination de la tendance Casanova-Servin marque un durcissement « de gauche », le rapprochement avec la « ligne chinoise » reste purement circonstantiel. Et une nouvelle épuration serait maintenant en cours, qui tendrait à écarter M. François Billoux, considéré comme le porte-parole de la « faction chinoise », de la direction du parti.

Le comportement du P.C. français consiste, tout simplement, à conserver en bon état de marche un appareil prêt à fonctionner. Si le P.C. est réticent à engager des épreuves de force contre le régime gaulliste c'est qu'il en attend la chute naturelle, à terme. Pour le moment il navigue habilement entre la ligne dite « chinoise » et la ligne soviétique, qui ne sont plus, ni l'une ni l'autre, staliniennes.

★ ★ ★



(A.F.P.)

M. MAURICE THOREZ EN VACANCES EN U.R.S.S.
En attendant la chute naturelle.

(1) Il suffit, pour apprécier la valeur du commentaire de XXX, de signaler que celui-ci attribue également au P.C. yougoslave l'édition de la brochure : « Vive le léninisme », imprimée à Pékin et que l'on peut se procurer en écrivant à l'ambassade de la République Populaire de Chine à Berne.

claude Laurens
Solde sa Collection d'Eté
Hommes et Dames
52, Av. de La Motte-Picquet
PARIS-XV° - SUF. 51-62

BERLIN

La pilule

● *« Soyons réalistes : les satellites sont solidement alignés derrière M. Krouchtchev, lorsqu'il s'agit de l'Allemagne », écrit Lord Boothby revenant d'une tournée dans les pays de l'Est.*

« LES *satellites de l'U.R.S.S.*, écrivait récemment Salvador de Madariaga, *sont toujours aussi rétifs et lui apporteraient sans doute plus d'ennuis que d'aide, si une crise européenne éclatait.* » Avec tout le respect que j'ai pour M. de Madariaga, je dois dire que je suis d'un avis absolument différent. L'Allemagne de l'Est mise à part, qui est la plus pauvre et dont l'expérience a été la moins heureuse, les satellites sont solidement alignés derrière M. Krouchtchev dans sa politique actuelle à l'égard de l'Allemagne.

Pour parler net, les Polonais, les Tchèques et les Hongrois craignent et haïssent les Allemands à un point que nous, Britanniques, avons du mal à imaginer. Et les Roumains, qui ont moins souffert — mais seulement de façon relative — des mains des Allemands, ne sont pas loin derrière.

Sur l'ordre de Hitler

Je parle, ici, non des membres du Parti Communiste, non des ministres, mais du peuple. Les gens sont horrifiés à la perspective de voir l'Allemagne posséder des armes atomiques ; et ils n'ont aucun désir de voir l'Allemagnemagne réunifiée. Cela donne à l'Union Soviétique un soutien psychologique massif à travers toute l'Europe centrale et orientale, et nous ne saurions le sous-estimer qu'à nos dépens.

La raison en devient claire quand vous voyez et entendez parler de cela sur place. Varsovie et Budapest ont été détruits sur l'ordre de Hitler. Prague a été l'objet de l'attention personnelle de Heydrich. Et dans les quatre pays que nous avons visités, les Allemands ont tué, tué, et tué, pendant cinq interminables années. L'extermination n'a pas été limitée aux Juifs ; et elle n'est pas oubliée.

En Pologne, par exemple, les ministres posent les problèmes qu'ils doivent actuellement affronter, dans l'ordre suivant : la menace allemande ; le niveau de vie, qui est généralement trop bas ; et les relations entre l'Eglise et l'Etat.

Pour les Polonais, la menace allemande passe avant tout. Pour la défense de la ligne Oder-Neisse, ils sont prêts à se battre à tout moment — de préférence à cheval. Chaque fois que M. Willy Brandt, qui est tenu pour plus important que n'importe quel autre dirigeant politique de l'Allemagne de l'Ouest, parle d'une « rectification » de la ligne Oder-Neisse, ou déclare qu'il n'est tout simplement pas possible pour le peuple allemand de reconnaître une division imposée de leur pays, le paysan polonais va chercher son harnais et son fusil.

Le moment de vérité est venu quand nous avons interrogé M. Fierlinger, président de l'Assemblée Nationale, à Prague. Je suis heureux de rapporter ce qu'il m'a dit avec l'accord des ministères des Affaires étrangères des quatre pays que nous avons visités : de cette affaire ; et que, si les forces classiques de l'O.T.A.N. étaient utilisées pour une invasion du territoire de l'Allemagne de l'Est, elles seraient immédiatement défaites.

« A une étape ultérieure, nous aimerions voir apparaître un accord pour une forme quelconque de désengagement militaire, suivant les lignes suggérées dans le Plan Rapacki. Si la Pologne et nous-mêmes, Tchécoslovaques, sommes prêts à renoncer aux armes nucléaires, et à nous soumettre à une inspection réciproque de la part de l'Est et de l'Ouest, pourquoi donc les Allemands, qui ont perdu la guerre, n'en feraient-ils pas autant ? »

Si Berlin-Ouest est maintenant isolé en territoire communiste, c'est nous-mêmes qu'il nous faut blâmer plutôt que les Russes, lesquels, de façon toute naturelle, exploitent au maximum les erreurs des Alliés en 1945.

« Avant la fin de l'année, M. Krouchtchev reconnaîtra le gouvernement de l'Allemagne de l'Est. C'est à ce dernier, alors, que sera transféré le contrôle de l'accès à Berlin. Mais (M. Krouchtchev) est prêt à négocier les conditions qui garantiront aux puissances occidentales un accès approprié à Berlin-Ouest.

« Nous le soutiendrons tous. Nous pensons que l'Ouest ne lâchera pas de bombes atomiques sur nous à propos Que nous ayons de criantes obligations envers les habitants de Berlin-Ouest ne peut être nié. Mais nous ne pourrons les sauver par une politique fondée sur l'illusion ; ni, en vérité, avec des bombes atomiques.

Il y a dix ans, Walter Lippmann me disait : « Je me demande parfois si nous pourrons réparer la faute énorme que nous avons commise en cherchant à réarmer les Allemands avant d'établir avec eux un règlement politique. » C'était Dean Acheson qui avait fait cela. Et c'est Dean Acheson qui, dit-on, presse maintenant le président Kennedy de mobiliser pour une guerre complète à Berlin.

Dans cette voie, il n'y a pas d'issue. La seule issue, c'est une âpre négociation fondée sur la reconnaissance des réalités politiques de l'actuelle situation, et sur la nécessité de les transformer à l'aide de concessions réciproques.

La réalité fondamentale, qui frappe avec une force inattendue de l'autre côté du rideau de fer, c'est que tout le monde craint le réarmement allemand ; et que ces pays sont prêts à risquer une guerre atomique mondiale pour empêcher la réunification de l'Allemagne dans le cadre de l'O.T.A.N.

Il y a seulement vingt ans, les pays satellites étaient sous la botte nazie, et les Russes avaient les Allemands à la gorge. Ils n'ont pas envie de se retrouver à nouveau dans cette situation, ou sous cette menace ; et Krouchtchev ne bluffait pas quand il disait à Lippmann qu'il était pressé, parce qu'il voulait que les frontières de l'Allemagne, le statut de Berlin et la ligne de démarcation entre les deux Etats allemands soient fixés « avant que les généraux de Hitler en Allemagne Occidentale aient la bombe atomique. »

(Keystone.)

LORD BOOTHBY EN TENUE D'APPARAT (*).
De préférence à cheval.

Pendant seize ans

Pendant seize années, la politique de l'Ouest s'est fondée sur la fiction suivant laquelle, d'une manière ou d'une autre, après de « libres élections », l'Allemagne pourrait être réunifiée. Ces dix dernières années, personne n'y a vraiment cru. Le moment est maintenant venu où il faut abattre les cartes.

Nous pouvons, je crois, négocier un règlement provisoire qui garantira à l'Ouest l'accès de Berlin en échange de l'abandon de la politique de « libération » de Dulles, de la reconnaissance *de facto* du gouvernement de l'Allemagne de l'Est et de l'acceptation catégorique de la frontière Oder-Neisse. C'est une pilule que les deux parties n'avaleront pas sans effort, mais l'autre éventualité, à savoir la guerre atomique, ne laisse guère le choix.

Pareil règlement pourrait apporter une certaine détente dans la tension mondiale actuelle, et diminuer le danger de destruction nucléaire. Il ne mettrait pas fin à la lutte pour la maîtrise du monde ; mais il pourrait l'orienter sur des voies différentes — et moins funestes.

Le choix

Pour autant que ce sont les Allemands de l'Ouest qui sont concernés, le choix ultime ne peut être fait que par eux-mêmes. S'ils croient, avec M. Strauss, que leur avenir est d'être avec l'Ouest, dans le cadre d'une politique allemande qui soit un élément de la politique atlantique, la division de l'Allemagne doit être acceptée comme permanente. S'ils considèrent sa réunification comme leur principal objectif, ils devront négocier un traité de paix qui leur imposera, sous quelque forme que ce soit, une « neutralisation ».

Dans tous les cas, la politique de désengagement militaire, proposée à l'origine par M. Rapacki, et maintenant défendue par le maréchal Lord Montgomery, jouera un rôle déterminant.

Ce sont là des problèmes à longue échéance, dont on ne peut décider encore. Mon propos immédiat est d'attirer l'attention sur ce fait indiscutable que, sur le problème allemand, les pays satellites de l'Europe centrale et orientale se rangent solidement derrière M. Krouchtchev ; et qu'il serait dangereux de s'illusionner là-dessus, car cela pourrait signifier notre fin à tous.

Je ne vois pas d'argument en faveur d'une politique de faiblesse et d'« apaisement » de la part de l'Ouest ; et, au contraire, toutes les raisons de négocier âprement, à partir d'une position de force militaire. Les réalités de la situation actuelle sont dures. Mais, à la longue, le réalisme est, en politique étrangère, un meilleur fondement que l'illusion — et moins dangereux.

LORD BOOTHBY.

(Copyright « Sunday Times » and Opera Mundi.)

(*) Ancien secrétaire de Churchill, député conservateur de 1924 à 1958, recteur de l'Université de Saint Andrews.

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE EAGLE
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
81, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +

LES SOLDES
MEN SPORT
valent un détour
MEN SPORT
hommes et dames
16 rue de Sèvres LIT 20-21
Parking gratuit : garage de l'Abbaye 30 bd Raspail

SCIENCE

Les derniers hiéroglyphes

● ***Le travail effectué par Champollion sur le texte trilingue de la pierre de Rosette n'est qu'un jeu d'enfant auprès de certains travaux récents de décryptement.***

PARMI les succès récents dans le déchiffrement des écritures anciennes, le décryptement des inscriptions maya par une équipe de chercheurs sibériens marque une étape particulièrement importante.

D'une part, c'était là un des mystères les plus irritants pour les spécialistes, étant donné l'intérêt de cette civilisation si brillante, si particulière et si proche de nous historiquement ; d'autre part, ce déchiffrement fut rendu possible grâce à des méthodes assez inattendues.

Le mystère des inscriptions anciennes a un attrait étrange, relevant à la fois du roman d'espionnage et de la fascination que son passé exerce sur l'homme. A mérite égal, Champollion est un des savants les plus connus. Depuis ses travaux, d'autres écritures ont subi l'assaut des chercheurs, et sur les quelque quatre cents échantillons différents parvenus jusqu'à nous, à peine une demi-douzaine continuent à défier les savants. La tâche est d'ailleurs de plus en plus difficile et le travail patient qu'effectua Champollion sur le texte trilingue gravé sur la pierre de Rosette n'est qu'un jeu d'enfant auprès de certains travaux plus récents.

Le dictionnaire de Motul

Les documents bilingues sont encore à la base du déchiffrement de nouvelles écritures. Mais de telles inscriptions sont rares et souvent brèves. Ainsi, pour le déchiffrement de l'écriture des Hittites (ce peuple mystérieux des « enfants de Heth », comme les désigne la Bible, a, du haut des plateaux anatoliens, disputé l'hégémonie du monde aux empires égyptien et mésopotamien), A.H. Sayce disposait d'un sceau royal en argent, dit sceau de Tarkumawa. L'inscription en caractères cunéiformes, connus depuis longtemps, ne portait que ces mots : « Tarriktimme, roi du pays d'Erme », et les hiéroglyphes hittites correspondants étaient donc peu nombreux. Néanmoins, à partir de ces bases restreintes, une pléiade de savants réussit un déchiffrement très poussé. Celui-ci fut complété récemment, après que de nouveaux et abondants textes bilingues eurent été découverts par Bossert et Bahadir Alkim à Karatépé.

Pour les textes maya, la méthode fut entièrement différente : les savants ne disposaient en effet d'aucun texte bilingue. Mais la langue elle-même est parfaitement connue, grâce à de nombreux textes transcrits en lettres latines pendant l'époque espagnole (par exemple un dictionnaire, dit « dictionnaire de Motul », rédigé au XVIe siècle), et aussi par les nombreux dialectes dérivés du maya encore parlés en Amérique centrale.

Les échantillons de l'écriture hiéroglyphique, d'autre part, ne sont pas rares. Le plus souvent, ce sont des inscriptions gravées sur les murs des temples (ces hiéroglyphes sont gravés en relief, contrairement aux inscriptions égyptiennes). Les inscriptions jouent ici un rôle ornemental certain, et les soucis d'ordre esthétique ont fait souvent déformer ou déplacer certains signes, ce qui rend l'interprétation encore moins facile.

Les textes écrits sur une espèce de papier sont bien moins nombreux, car les missionnaires, y humant le démon, en ont brûlé la plupart en de nombreux autodafés. Trois échantillons sont connus aujourd'hui, conservés respectivement à Madrid, à Paris et à Dresde.

Les travaux préalables ont permis de distinguer 372 signes différents dans ces inscriptions. Ce n'est donc pas une écriture alphabétique, comme la nôtre, où chaque signe représente une lettre. Dans ce cas, il suffirait d'une trentaine de caractères différents. Ce n'est pas, non plus, une écriture syllabique, où chaque signe correspond à une syllabe. L'alphabet se composerait dans ce cas d'une centaine de caractères.

L'écriture maya est, elle, hiéroglyphique ; chaque signe représente une idée précise, un mot ou un groupe de mots. De plus, pour transcrire un mot n'ayant pas de signe propre, on utilise le procédé phonétique, en écrivant à la suite plusieurs signes dont la prononciation reproduit le mot cherché. Un même signe peut donc, selon le contexte, être diversement interprété. Ainsi, si le dessin d'un ver de terre représente effectivement un ver, ce même signe peut également servir pour désigner un homonyme : un verre, un vers ou la couleur verte. Cette dernière peut d'ailleurs être représentée par le symbole d'un arbre... Et si le symbole « vers » est suivi du dessin d'un nid, on peut interpréter l'ensemble comme signifiant « nid de vers », ou « vernis ». On imagine la complexité du déchiffrement.

De longues études préalables, menées partout dans le monde depuis l'abbé Brasseur de Bourbourg jusqu'à nos jours, ont permis d'attribuer un sens plus ou moins certain à un certain nombre de glyphes. Cependant, deux cents environ d'entre eux échappaient totalement à l'interprétation.

Le coup de génie des Russes a été d'utiliser, pour résoudre ce problème, une calculatrice électronique. D'autres cas de déchiffrements aidés par des méthodes mathématiques sont connus, comme l'identification de l'écriture crétoise. Mais, pour la première fois, la machine à calculer a été mise en œuvre pour choisir rapidement parmi un très grand nombre d'hypothèses.

300 chiffres

Cette démarche est tout à fait caractéristique de notre époque. La civilisation technique moderne reçoit une telle avalanche de renseignements divers que ceux-ci deviendraient cause d'encombrement et n'auraient jamais pu être dépouillés et utilisés sans le secours des cerveaux électroniques capables d'effectuer très rapidement un grand nombre d'opérations simples. La grande souplesse de ces machines et leur incroyable rapidité (qui progresse d'ailleurs constamment : un cerveau électronique de 1960 est mille fois plus rapide que son homologue de 1957, et un million de fois plus rapide que celui de 1950) étendent sans cesse leur domaine d'application.

Le problème se posait de la façon suivante : on dispose d'un dictionnaire de la langue maya. Il reste 200 signes à identifier. Il suffit donc d'essayer toutes les combinaisons possibles pour trouver la bonne. Mais les ordinateurs électroniques eux-mêmes reculent. Toutes les permutations possibles de 200 signes ? Il y en a tant que leur nombre s'écrit avec 300 chiffres ! C'est une tâche encore en dehors de nos possibilités.

Un milliard d'opérations

Cependant, ce nombre put être réduit dans de larges proportions par les hypothèses préliminaires mises au point par l'équipe du philologue Y. Knorozov. La fréquence de certains signes permit de les classer comme pronoms possessifs ou prépositions. D'autres étaient probablement des noms propres. Des dessins illustrant d'une façon minutieuse les textes rituels conduisirent à des hypothèses plausibles.

Puis, au prix d'un long travail préliminaire, tous les mots du dictionnaire maya furent traduits en langage de la machine, à l'aide de cartes perforées. Les deux cents hiéroglyphes inconnus reçurent également leur désignation dans ce code électronique. Quand tout fut prêt, on mit la calculatrice en route.

On l'arrêta moins de deux jours plus tard. L'appareil effectua en tout environ un milliard d'opérations élémentaires. Avec un opérateur humain entraîné, cela représenterait environ cinq mille ans de travail sans interruption. Une équipe de deux cents personnes, calculant douze heures par jour, n'aurait pas fini avant cinquante ans. A la suite de quoi, 40 % du texte des deux documents conservés à Dresde et à Madrid fut déchiffré, ce qui représente un total de 600 phrases environ. Il est certain que ce résultat n'aurait pas pu être obtenu « manuellement ».

En plus, un code

Les trois savants sibériens E. Yevreinov, Y. Kosarev et V. Ustinov qui ont entrepris ce travail, sous la direction de l'académicien S. Sobolev, directeur de l'Institut mathématique de Novossibirsk, sont satisfaits des résultats. Ils estiment toutefois que leur travail est loin d'être fini. Il reste à terminer la traduction des textes de Dresde et de Madrid et d'autres inscriptions gravées dans la pierre.

Mais avant d'aller plus loin, un nouveau travail préparatoire est nécessaire. Certains passages sont si obscurs, qu'on est en droit de supposer que les prêtres ont caché leur pensée en utilisant une sorte de code, impénétrable aux simples mortels, même connaissant l'écriture maya. Il faut ainsi faire sur ces passages un double décodage, ce qui nécessite une longue étude des textes déjà déchiffrés. D'autre part, il est indispensable de compléter le lexique qui sert de base au travail de la calculatrice.

Quand ces renseignements complémentaires auront été transcrits en langage électronique de l'ordinateur, une deuxième campagne commencera pour celui-ci. Si tout va bien, l'appareil travaillera pendant 200 heures d'affilée, vérifiant successivement toutes les hypothèses possibles quant à la signification de chaque signe encore mystérieux. Ce travail nécessitera onze milliards de calculs simples. Quand ce rouleau compresseur aura passé sur les textes rebelles, le mystère des inscriptions maya sera définitivement aplani — c'est du moins ce qu'espèrent les savants.

JACQUES BURMAND.

(Viollet.)

TEXTE MAYA SUR UNE PIERRE TOMBALE.
Ver, vers, vert, verre, nid de vers et vernis.

MADAME EXPRESS

(Peter Isaac.)

ENFANTS : première lettre d'Angleterre.

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***appris*** que les élèves des cours privés du premier degré ayant passé avec l'Etat un contrat d'association, peuvent entrer en 6ᵉ sans subir d'examen. Leurs dossiers sont examinés par la commission départementale qui s'occupe également des enfants venant des écoles communales. En revanche, les élèves des établissements privés sous contrat simple restent soumis à l'examen.

● ***loué*** pendant une journée, un « décolleur de papier peint ». Cet appareil fonctionne au gaz butane, et diffuse, au bout d'un long tuyau, un jet de vapeur d'eau réparti sur une surface de 25 cm2, qui détache le papier du mur très vite et sans efforts.

(10 NF par jour. 200 NF de caution. Service Unic, 6, rue de Fourcroi.)

● ***examiné*** à la loupe (ou presque) un fragment de la moquette qui a supporté, pendant un mois, les allées et venues du Salon des Artistes décorateurs. D'aspect aussi agréable que la moquette de laine, ce revêtement de rhovyl a parfaitement supporté l'épreuve : il n'est absolument pas abîmé, et à peine sali. C'est, disent les spécialistes, parce que le rhovyl ne « prend » ni la poussière ni les taches. En revanche, il « prend » bien les cendres de cigarettes, qui y font des trous irrémédiables. Mais on est, paraît-il, en train de mettre au point un système de rustine. Le seul véritable inconvénient de cette moquette miracle demeurera donc son prix, relativement élevé (50 NF le mètre), même pour un revêtement qui se colle directement sur le sol, sans thibaude intermédiaire.

● ***noté*** pour ceux qui n'ont encore rien décidé pour leurs vacances et veulent y joindre une activité culturelle, l'existence d'un centre de vacances où l'on peut pratiquer toutes les formes d'artisanat d'art (modelage, vannerie, reliure, etc.), faire du sport, des excursions, des visites culturelles, etc. Ce centre est international. Il est ouvert à tous (à partir de dix ans), pendant tout le mois de septembre. (Pension complète : 19 NF par jour, minimum du séjour : deux semaines. Cercles Européens de Culture Populaire, château du Pradon, Nantua, Ain).

● ***trouvé*** sur la porte d'un restaurant qu'elle fréquente habituellement, une petite pancarte lui suggérant de revenir... après la fermeture annuelle. Si elle avait pris la précaution de téléphoner avant d'y donner rendez-vous à des amis, cela lui aurait évité de les attendre debout sur le trottoir, et d'avoir, ensuite, à chercher un autre restaurant.

● ***oublié*** sur le feu une casserole d'eau salée destinée à la cuisson d'une demi-livre de riz.

Une demi-heure plus tard, attirée dans la cuisine par une odeur bizarre, Mme Express a découvert sa casserole complètement vidée, bien entendu, mais aussi étrangement propre. L'eau salée, en s'évaporant, avait parfaitement détartré le récipient d'aluminium. Ce procédé de nettoyage n'est peut-être pas scientifique, mais il est efficace.

● ***relu*** le « Savoir voyager » de Gisèle d'Assailly ; elle y a trouvé des conseils pratiques sur l'art de faire ses bagages, le trousseau à emporter selon le pays où l'on se rend, le savoir-vivre à bord d'un avion, d'un bateau, d'une voiture, ou à dos d'âne, plusieurs itinéraires intéressants, et, bien entendu, quelques anecdotes en passant. (Mame, 15,30 NF.)

● ***coupé*** les cheveux de son mari, de ses enfants et rafraîchi sa frange avec un rasoir démontable en plastique à 4 grilles (grosse coupe, coupe moyenne, coupe très fine, rasoir). Ce petit outil familial à usages multiples s'est révélé parfaitement maniable et économique puisqu'il peut, surtout pendant les vacances, éviter une séance chez le coiffeur. 9,95 NF (Marque Sava. Au Printemps.)

ENFANTS

Home, sweet home

● *Leur première lettre d'Angleterre est souvent affolante. Martine Fell est allée voir s'il fallait y croire.*

« CHERE maman, j'ai fait bon voyage. La famille où je suis est très gentille, il y a un garçon de mon âge, mais il est en classe toute la journée. Je m'ennuie à mourir... »

« Cher papa, Chère maman, pourriez-vous m'envoyer un ou deux colis ? On a mangé quelque chose de tremblotant que les Anglais appellent jelly. C'est un dessert et c'est affreux. Et puis, il n'y a pas de dîner le soir... »

« ... Je voudrais rentrer. Je ne comprends pas un mot à ce qu'on me dit. Hier, j'avais mal à la tête et je n'ai pas pu expliquer à Mrs Jones que je ne voulais pas me baigner. »

Ces trois lettres, je ne les ai pas inventées. Elles ont été écrites par trois jeunes Français, Pierre, 13 ans, Jean-Yves, 12 ans et Véronique, 14 ans, le lendemain de leur arrivée en Angleterre.

Si votre enfant est parti (ou doit partir) cette année pour la première fois de l'autre côté de la Manche, vous avez 90 chances sur 100 de recevoir vous aussi le même appel au secours.

Un choc brutal

Mais avant d'envisager de rapatrier votre exilé, attendez sa prochaine lettre. Je suis allée en Angleterre, j'y ai vu un grand nombre de ces jeunes Français qui vont chaque été pendant un mois partager la vie d'une famille anglaise, et j'ai compris leur angoisse... sans la partager.

Prenons un cas précis. Il y a trois mois, les parents de Véronique l'ont inscrite pour un séjour en Angleterre auprès de l'une des meilleures organisations françaises, « Home and Travel ». Deux semaines avant son départ, ils ont reçu le nom de la famille choisie pour Véronique, une correspondance a été échangée. En principe, Véronique savait où elle allait, ce qui l'attendait. Et pourtant, comme tous les autres, elle a éprouvé un choc brutal, dès l'arrivée. En entrant dans Londres d'abord, par le South East End, l'un des quartiers les plus misérables ; en dévorant des yeux les vitrines où s'étalaient les inscriptions incompréhensibles pour elle ; en retrouvant sa famille d'accueil. Sagement assises autour des correspondants de l'organisation, elles sont là, les 35 familles qui attendent les 35 premiers arrivants. Les Buck, les Smith, les Goodman... Sympathiques, mais, bien sûr, Mr Buck ne ressemble pas au Duc d'Edimbourg, et Mrs Goodman ne s'habille pas comme la princesse Margaret. Ce sont des « Anglais moyens » qui ont un ou plusieurs enfants, aussi souvent que possible de l'âge du Français pour qui ils sont prêts à mettre les petits plats dans les grands, à louer des places à Wimbledon, à organiser des week-ends au bord de la mer dans la caravane familiale.

Pour Véronique, Française moyenne, le dépaysement est total, la déception inévitable ; Mrs Buck, en l'accueillant, s'est lancée dans une phrase interminable où la petite Française n'a saisi qu'un ou deux mots : « home », « tea ». Cela ne l'avance pas beaucoup. Une fois dans la voiture, elle comprendra tout de même que l'on va à la maison et qu'on lui offrira une tasse de thé. Seulement, Véronique n'aime pas beaucoup le thé, et la maison, comment sera-t-elle ?

PREMIER CONTACT AVEC LA CUISINE ANGLAISE.
« Pourriez-vous m'envoyer un ou deux colis ? »

Une semaine de suspense

Jolie, mais terriblement isolée, au milieu des vertes prairies du Hampshire, à 30 km de Londres. Confortable. Comme 90 % des ménagères anglaises, Mrs Buck dispose d'un équipement ménager à faire rêver bien des Françaises. Mais à l'âge de Véronique, le confort compte moins que la compagnie.

En moyenne, il faut compter 1 % de cas où l'incompatibilité d'humeur est totale et le demeure. Dans un pavillon de banlieue, j'ai rencontré une Françoise perdue de cafard, demandant à cor et à cri à changer de famille. Pour les autres, tout finit par s'arranger. Mais il faut compter en général une semaine de suspense. C'est pendant cette semaine que les parents français risquent de croire au drame. Et il faut qu'ils sachent que leurs enfants se plaindront à peu près obligatoirement :

● <u>DE LA NOURRITURE</u> : si les jeunes Français s'adaptent en général assez bien au breakfast, ils ont du mal à comprendre que le lunch est léger, que le dîner est presque toujours remplacé par un « high tea », grand thé comprenant un plat, des gâteaux, des toasts, et naturellement du thé. On ne mange pas moins en Angleterre qu'en France (la preuve : on y grossit toujours), mais le rythme des repas est différent, comme la saveur des mets. Il est souvent difficile de s'y accoutumer.

● <u>DE LA DIFFICULTÉ A COMMUNIQUER</u> : il est probable que l'enfant ne comprendra pas grand-chose les premiers jours, mais les mots usuels sont très rapidement enregistrés. Les familles font d'ailleurs un effort considérable.

Ce qui compte, c'est la compagnie.

En une seule matinée, j'ai constaté que Véronique avait déjà appris quatre mots en allant au marché avec Mrs Buck.

● <u>DE LA CIRCULATION A GAUCHE</u> : les familles anglaises expliquent à l'enfant, dès son arrivée, comment il doit traverser les rues ou rouler à bicyclette, mais là aussi quelques jours d'entraînement sont nécessaires.

● <u>DES DATES DE LA SCOLARITÉ ANGLAISE</u> : c'est la plus grande déception des jeunes Français qui vont en Angleterre en juillet. Les enfants de la famille qui doivent être leurs camarades de jeux sont encore en classe à cette époque et on ne profite de leur compagnie qu'à partir de 16 heures et pendant les week-ends. Tous les parents français qui le peuvent devraient essayer d'envoyer leurs enfants en août.

● <u>DE CERTAINS INCONVÉNIENTS MINEURS</u>. Exemples : il est d'usage en Angleterre de prendre un bain tous les jours (ce que certains adolescents n'apprécient pas) et de se changer pour dîner. En général, les filles de quinze ans ne détestent pas mettre une robe (à condition qu'elles ne grelottent pas dedans), mais passer un costume est souvent une corvée pour un garçon qui vit en blue-jean.

En tout état de cause, les parents savent qu'un séjour en Angleterre, à condition qu'il soit pris en charge par des organisateurs sérieux, c'est :

● la promesse de bonnes notes en anglais pour la prochaine année scolaire.

● la certitude que les jeunes trouveront l'occasion de découvrir un sport et d'y prendre goût. Le tennis et l'équitation en Angleterre ne sont pas « du luxe ».

● un contact humain enrichissant : même si les jeunes sont souvent heurtés par des coutumes, une manière de vivre différente de la leur, ils rentreront l'esprit plus large, le caractère plus souple et ils se tiendront mieux à table.

Enfin, j'ai rencontré sur place Mrs Johnson, la co[...] l'organisation avec [...] partie Véronique. A[...] d'anglais, elle parle [...]e français. Je l'ai vu[...] le dire, renvoyer sans [...] France une jeune pers[...]op portée sur le flirt.

Confrontés a[...]ranger, une langue q[...]nt pas encore, des h[...]r semblent incompr[...] jeunes Français ont [...] — tendance à consi[...], le séjour en Angl[...]ne des plus funestes [...]eur vie d'écoliers. J'ai [...]aucoup d'entre eux s'[...] en vacances. J'ai o[...] » catégorique de c[...]t pour la première fo[...]ui, bien sûr », de ceux [...] à leur second ou tro[...]

M. F.

ANGLETERRE

CONTINENTAL, Hastings

Collège mixte anglais, qui s'impose pour des VACANCES EDUCATIVES et AGREABLES et le perfectionnement dans la langue anglaise.

Voyages groupés, cours, excursions, sports, ciné-club. Inscriptions acceptées dès maintenant pour préparation diplômes Cambridge, Chambre de Commerce britannique. Année scolaire 61-62

CORRESPONDANT POUR LA FRANCE

M. CHEMIN

2, rue Fl.-Blumenthal, Paris-16ᵉ - AUT. 46-17

(Peter Isaac.)

SANTÉ

La science du bain

● ***En été, au bord de l'eau, nous faisons tous de la balnéation froide sans le savoir.***

Un livre très sérieux et très documenté, destiné aux médecins et écrit par un médecin, le docteur Georges de La Farge (1), vient de paraître aux éditions Vigot Frères, spécialisées dans la publication d'ouvrages médicaux. Ce livre, intitulé « La Santé par la Mer », nous a appris une chose étonnante : que vous fassiez « trempette » comme les grand-mères frileuses et les enfants qui ne savent pas encore nager ou que vous vous élanciez dans l'eau dans un plongeon impeccable, suivi d'un crawl vigoureux, vous pratiquez ce que le docteur de La Farge appelle « la balnéation froide ».

Citons :

« Le bain de mer froid, bain de lame, bain de plage, est la pratique la plus usitée de la balnéothérapie marine. Cependant, beaucoup plus actif par ses propriétés physiques que par sa minéralisation, il ne serait guère qu'une variété de l'hydrothérapie froide proprement dite à laquelle il s'apparente par des caractères généraux communs, s'il ne possédait des propriétés particulières. »

Un réflexe brusque

Quelles sont ces propriétés ? Le docteur de La Farge en fait la revue sous le titre général de « Les effets physiologiques de l'immersion froide ».

Effets immédiats :

« L'immersion du corps dans l'eau froide détermine d'abord un réflexe brusque de vasoconstriction au niveau des téguments, qui pâlissent et se refroidissent, avec au contraire une vasodilatation de tous les organes profonds, le rein excepté. Cette première réaction se traduit par une sensation de froid subit, un frisson, frisson thermique plus ou moins marqué. »

En termes plus simples, quand vous entrez dans l'eau de mer, vous devez avoir froid et frissonner. Si vous ne frissonnez pas, vous n'êtes pas normal.

Effets secondaires :

« Il se produit ensuite une réaction vasomotrice et thermique secondaire qui est d'autant plus intense que l'eau est plus froide et qui s'accentue après la sortie du bain. C'est là l'action utile du bain, « l'acte thérapeutique cherché, voulu » (Hayem).

« Tonique et dynamogénique »

Quant à la réaction thermique, d'une importance capitale, elle est marquée par une sensation de chaleur : elle met en jeu, en effet, les centres de la thermorégulation, permettant ainsi à l'organisme de récupérer la perte de chaleur qu'il a subie. Au frisson initial succède une impression de bien-être. »

Cela signifie qu'après avoir eu froid en entrant dans l'eau, on se réchauffe. Mais c'est dit beaucoup plus savamment.

Effets généraux :

Cette influence de l'immersion froide sur la circulation et la thermogenèse (2) intervient puissamment pour produire :

— L'accélération de la respiration, de l'oxygénation sanguine, de la nutrition générale.

— L'excitation du système nerveux tout entier.

— L'augmentation de la vitalité générale des fonctions digestives et assimilatrices.

— L'accroissement de la force musculaire.

— Une sensation d'équilibre physique et moral. L'immersion froide est « tonique et dynamogénique » (Lalesque).

Cela veut dire que les bains de mer ont un effet général de « coup de fouet » et qu'ils donnent de l'appétit.

Venons-en maintenant au chapitre intitulé « Technique du bain de lame », on peut le considérer comme le bréviaire (médical) du parfait baigneur.

1° Avant le bain :

a) Le premier bain ne doit être pris que deux jours après l'arrivée : il convient de « laisser l'organisme se préparer aux modifications que va lui imprimer le contact d'un milieu nouveau » (Gaudet).

Pas question de piquer une tête dans les flots en débarquant du train. Cette première règle est la condamnation des week-ends maritimes, puisque selon elle, le bain n'est autorisé que le troisième jour, c'est-à-dire celui du départ.

b) L'heure du bain doit être choisie en dehors des premières heures du jour, quand l'air est froid, comme aussi avant le coucher du soleil, alors que l'air est humide. La période la plus favorable va de 10 heures à 17 heures, exception faite toutefois pour les trois heures qui suivent le déjeuner.

Le frisson primaire

2° L'entrée dans le bain :

L'immersion dans la mer doit être complète et rapide, régulière, sans hésitation, le corps baignant entier d'un seul coup : la sensation du frisson primaire est ainsi réduite au minimum en intensité et en durée.

3° Pendant le bain :

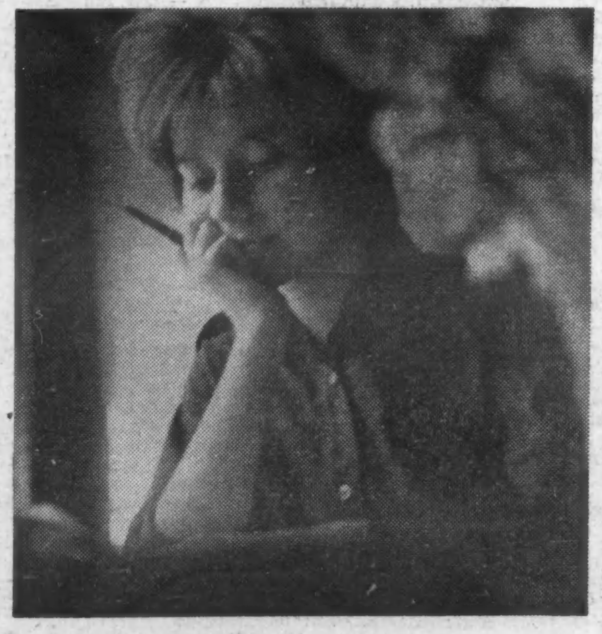
L'exercice, la natation, par exemple, est indispensable. Il active circulation et thermogenèse. Des ablutions sur la tête sont utiles pour décongestionner l'encéphale. (A cause des mises en plis, il est à craindre que les femmes ne décongestionnent moins volontiers leur encéphale que les hommes.)

→

M. F.

(1) Président de la Société Française de Thalassothérapie, directeur de l'Institut Méditerranéen de Thalassothérapie et secrétaire général de l'Institut de Bioclimatologie de la ville de Cannes.

(2) Thermogenèse : fabrication de chaleur par notre organisme.

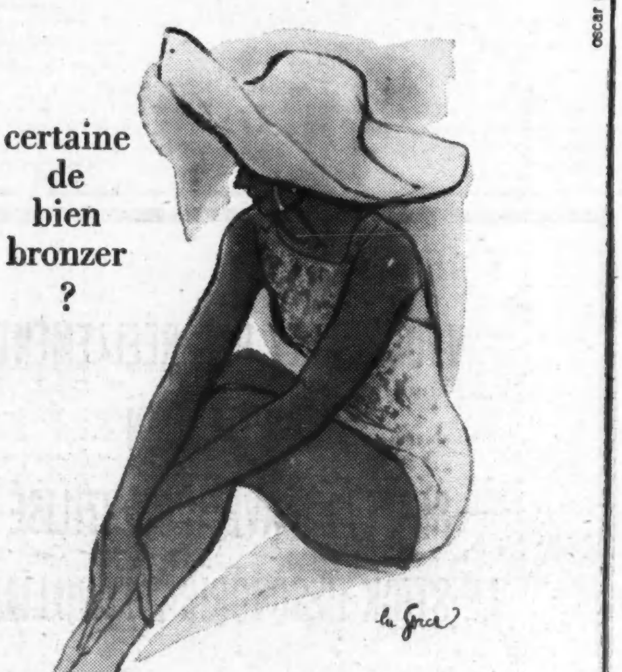


...ANGLAIS... Mr Buck ne ressemble pas au duc d'Edimbourg. ...LETTRE EN FRANÇAIS.

Un parfum
doux comme un secret
Celui de Jean Dessès

Erès
COSTUMES DE BAIN
Soldes du 20 au 22 inclus
108, boulevard Haussmann
Saint-Augustin

Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er OPE. 65-68 - RIC. 81-80
390 Rue Saint-Honoré OPE. 27-57



Du soleil, vous en aurez toujours. Mais il vous faut, en plus, le produit solaire d'ELIZABETH ARDEN approprié à votre épiderme : GELÉE SOLAIRE, pour un bronzage doré des peaux sèches ; LOTION BRONZE SOLAIRE AÉROSOL, non graissante pour peaux grassses et normales ; CRÈME SOLAIRE AÉROSOL, pour le bronzage sans danger des peaux sensibles ; 200 FIN SOLAIRE, lotion colorante favorisant le bronzage réel.

Ces produits, consacrés par leur utilisation mondiale dans les 116 Salons de Miss Arden, portent la « GARANTIE-SALON ».

Elizabeth Arden
Salon : 7, Place Vendôme
CANNES • BIARRITZ • LONDRES • BRUXELLES • LA HAYE

4° Durée du bain :

« *Les bains les plus courts sont les meilleurs* » (Durand-Fardel). De toute façon il vaut mieux pécher par brièveté que par longueur.

« *Le premier bain ne dépasse pas une minute et les suivants cinq minutes* » (Jules Simon).

Le bain de lame

Cependant, d'une durée progressive, le bain de lame peut atteindre un temps maximum de cinq minutes pour les enfants de moins de huit ans, de dix minutes pour les adolescents, de quinze à vingt minutes pour les nageurs (Barraud). Cependant le bain peut être d'autant plus long que le sujet est plus vigoureux, que la température extérieure est plus élevée, que la mer est plus chaude.

5° Après le bain :

La peau doit être frottée rapidement au linge sec mais non chauffé. Ensuite, comme avant le bain, il faut se livrer à un exercice musculaire. Et dans l'heure qui suit la sortie du bain, il ne faut rien absorber de solide.

(Pour tous ceux à qui le bain donne une faim de loup, ce délai sera dur à observer.)

En somme, la lecture de l'ouvrage du docteur de La Farge s'est révélée bien aride dans sa version originale, mais les conseils que nous en avons extraits ne sont-ils pas, une fois « traduits », utiles et quelquefois surprenants ?

(Dalmas.)

Une jeune baigneuse heureuse.
« Attention à la réaction vasomotrice et thermique secondaire. »

ENQUÊTE

La fin d'un sacerdoce

● *S.O.S... Il y a de moins en moins d'infirmières... Pourquoi ? Les infirmières répondent.*

« S.O.S. les hôpitaux manquent d'infirmières », « la moindre épidémie aurait des conséquences dramatiques », « le manque de personnel compromet gravement le fonctionnement des services hospitaliers ».

En lisant leur quotidien habituel, les Français, la semaine dernière, ont ainsi appris la grande pitié de leurs hôpitaux, « où plus personne ne veut travailler ».

Pourquoi cette carence du recrutement ? Les intéressées nous en ont, elle-mêmes, donné les raisons.

Dans un hôpital de la région parisienne :

● Mme S., trente-cinq ans, six enfants :

— C'est vrai, nous en avons assez, nous sommes mal payées et surmenées. Moi, j'ai mon bac. J'ai fait ensuite deux ans d'études. Je gagne moins qu'une secrétaire et pas plus qu'une institutrice. Mais l'institutrice, elle, a quatre mois de vacances par an, le jeudi et le dimanche. Moi, j'ai vingt-quatre heures de repos par semaine. Des vacances quand c'est possible ; parfois en mai, parfois en octobre. Et personne pour garder mes enfants pendant ce temps-là.

Comme un adjudant

— Combien gagnez-vous ?

— Dans les hôpitaux de la région parisienne, le salaire de début est fixé à 500 NF — 540 à l'Assistance Publique. Nous sommes ensuite augmentées tous les deux ans, par tranche de 20 NF... Une infirmière principale arrive à 600 ou 650 NF. Une surveillante à 800... le salaire d'un adjudant dans l'armée !

— Quels sont vos horaires ?

— En principe huit heures. De 7 h. à 15 h., de 15 h. à 23 h. Ou la nuit. On confie la nuit aux débutantes, c'est le plus ennuyeux. L'infirmière de nuit arrive le soir, elle trouve toutes les indications sur un cahier. Elle n'a aucun contact avec les médecins. Et elle ne connait pratiquement pas les malades. Dans ce cas, où est l'intérêt du métier ?

Nous ne pouvons avoir aucune vie privée. Et nous n'avons aucune compensation.

● Mme L., surveillante dans un hôpital parisien.

— C'est un rôle bien difficile. Nous sommes prises entre les revendications légitimes des infirmières, et l'administration. Il nous faudrait trois fois plus de personnel : les brancardiers, les aides-soignantes font souvent défaut. Naturellement, on les paie comme des balayeurs. Trente-cinq ou trente-sept mille anciens francs par mois. Qui ferait un métier pareil pour un salaire aussi dérisoire ? Alors, les infirmières sont obligées de tout faire. En principe, elles font sept heures et demie par jour. En fait, comme il faut, d'abord, assurer le service, il n'est pas rare qu'elles fassent deux ou même trois « journées » consécutives. On leur paie, en tout et pour tout, vingt heures supplémentaires par mois. Même si elles en font quarante ou cinquante. Souvent, c'est à nous qu'elles en veulent.

— Comment expliquez-vous cette pénurie du recrutement ?

— Il y a un double problème. Au départ, c'est exact, il y a un peu moins de candidates. Les jeunes filles d'aujourd'hui sont plus lucides que nous ne l'étions. L'idéal, soigner les gens, c'est très joli... renoncer à toute vie privée sans aucune compensation, c'est vraiment trop.

Mais c'est surtout *après* les études qu'on compte un grand nombre de défections. Il y a celles qui se marient... et toutes celles qui quittent les services hospitaliers pour l'infirmerie d'une usine, ou un dispensaire. Dans une usine, elles gagnent au moins 15 ou 20.000 anciens francs de plus par mois. Elles ont les mêmes horaires que les employées de bureau. Elles ne sont pas obligées de laisser leur mari, quand elles en ont un, dîner seul. Elles touchent des primes, des heures supplémentaires, un mois double. A l'hôpital, elles n'ont rien de tout ça.

Moins de religieuses

— Pourquoi faut-il tellement plus d'infirmières qu'autrefois ?

— Parce que la médecine s'est modifiée. Pour chaque malade, on fait beaucoup plus d'examens. Il faut donc plus de personnel. Certains services, comme les services de réanimation, par exemple, exigent une présence constante. Et puis, il y a la disparition des religieuses. Les religieuses étaient là vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Donc, là où une religieuse suffisait, il faudrait trois infirmières. Nous sommes loin de les avoir.

— Si vous aviez une fille, vous n'aimeriez pas qu'elle soit infirmière ?

— Si. Parce que, quand même, pour une femme, c'est un beau métier. A condition d'être mieux payée.

● Mlle F..., vingt et un ans, élève infirmière :

Une « courageuse » qui vient d'embrasser la carrière. Avec des idées bien déterminées.

— Oui, j'avais envie d'être infirmière. Mais je compte me spécialiser. C'est le seul aspect intéressant de la profession. J'espère être panseuse. Je travaillerai en salle d'opération. Avec les chirurgiens. J'aurai un travail intéressant.

« C'est long »

— Est-ce que vous aurez les mêmes horaires que les autres infirmières ?

— Non. Les « spécialisées » adoptent le rythme de travail de leur service. En chirurgie, comme l'équipe des médecins, on assure les matinées opératoires, et une ou deux gardes par semaine. C'est tout. C'est la même chose pour les anesthésistes, les laborantines, etc., mais, après le diplôme d'infirmière, nous avons encore deux ou trois ans d'étude. C'est long.

— Pour le moment, que faites-vous ?

— Je suis « stagiaire » dans un des services de l'hôpital dont dépend mon école. C'est une solution commode, qui permet d'utiliser les élèves infirmières comme aides-soignantes... en les payant un peu moins !

— Que reprochez-vous à l'hôpital ?

— En dehors des salaires trop bas, et des horaires impossibles, il me semble qu'il manque deux choses essentielles : sauf dans les constructions extrêmement modernes, pratiquement aucun hôpital ne comporte de salle commune pour les infirmières. Les internes ont leur salle de garde. Nous, si nous voulons nous reposer un peu, nous devons nous contenter, souvent, d'une chaise dans un recoin. Pas question de fauteuils ou de télévision...

— Et l'autre chose ?

— Elle ne me concerne pas encore. Mais j'ai des amies mariées. Si elles trouvaient, dans l'hôpital où elles travaillent, une crèche ou une garderie, où on assure la garde de leurs jeunes enfants, cela leur faciliterait bien la vie. Ça existe déjà dans certains endroits. Mais pourquoi pas partout ?

Voilà. Les infirmières ont des problèmes simples qu'elles exposent simplement ; elles veulent : des locaux plus confortables, des horaires mieux adaptés aux exigences de la vie familiale, des salaires décents. Pourtant, la semaine dernière, le ministre des Finances a refusé, une fois de plus, de relever l'indice de leur profession. Qu'en pense son collègue de la Santé publique ?

VOUS N'AVEZ PAS RÉELLEMENT
PRIS UN BAIN
SI VOUS N'AVEZ PAS UTILISÉ
LE STICK DÉSODORISANT WILLIAMS

Voici un étonnant stick désodorisant, le stick *double-fraîcheur* Williams. Et voici comment il garde à votre corps, pour la journée entière, la bienfaisante fraîcheur du bain matinal :

Fraîcheur immédiate — Le stick désodorisant Williams, à l'hexachlorophène, neutralise les bactéries et supprime ainsi instantanément toute odeur corporelle sans empêcher la transpiration.

Fraîcheur durable — Tout au long de la journée, l'hexachlorophène continue à neutraliser les germes de la transpiration.

Le stick désodorisant Williams est doux à la peau et n'abîme pas les vêtements.

STICK DÉSODORISANT **Williams**

Le jeu du citron pressé de JEAN EFFEL

VOULEZ-VOUS jouer avec Jean Effel ?

Chacun de ses dessins illustre une expression qui se rapporte aux mammifères. Laquelle ?... A vous de trouver. Sous chaque dessin, une série de points indique le nombre de lettres dont se composent les mots à deviner.

Si vous « séchez » sur cet innocent devoir de vacances, retournez cette page. Vous trouverez la réponse que vous avez au bout de la langue.

UN ....

UN ....

UNE ....

....!

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :

Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

REPONSES AU JEU DE JEAN EFFEL

Un cheval vapeur. — Un livre cochon. — Une question vache. — Sacré chameau !

● télévision

JEUDI 20 JUILLET A 21 H. 15 : « Le Prince et le Pauvre », d'après un conte de Mark Twain.

VENDREDI 21 JUILLET A 21 H. 30 : « En français dans le texte », de Louis Pauwels, Jean Feller et Jacques Mousseau.

VENDREDI 21 JUILLET A 22 H. 30 : « Festival de jazz d'Antibes 1961 ».

SAMEDI 22 JUILLET A 21 H. 10 : En première diffusion mondiale, « Le Petit Forain », court métrage de Robert Hessens.

SAMEDI 22 JUILLET A 21 H. 30 : « Aventure à Manille », film de Bernard Girard.

DIMANCHE 23 JUILLET A 20 H. 45 : « Femmes entre elles », film de Michelangelo Antonioni.

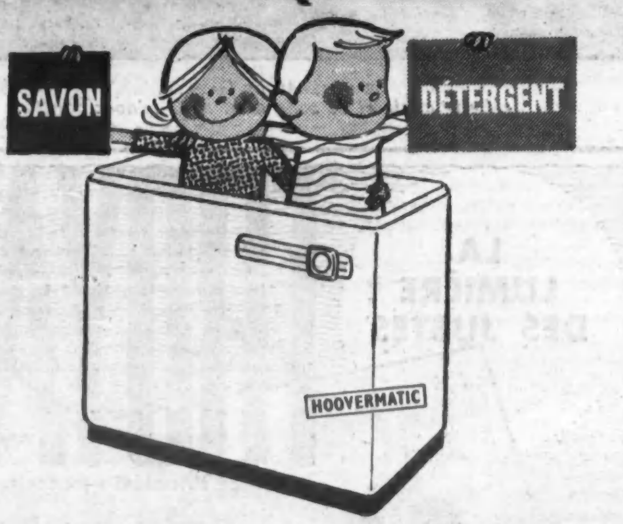
LUNDI 24 JUILLET A 20 H. 30 : « Gianni Schichi », opéra-bouffe de Puccini.

MARDI 25 JUILLET A 20 H. 30 : « Un mariage sous Louis XV », comédie d'Alexandre Dumas.

MARDI 25 JUILLET A 22 HEURES : « Monsieur Henri », émission-promenade de Marianne Oswald et Rémo Forlani.

MERCREDI 26 JUILLET A 22 H. 05 : « Télé-Diagnostic », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou consacrée à la radiologie.

PERSIL EST LA SEULE POUDRE A LAVER QUI VOUS OFFRE CE MÉLANGE ÉQUILIBRÉ :



QUELS AVANTAGES POUR VOTRE MACHINE A LAVER !.. La mousse de Persil est "juste comme il faut", jamais de débordement ● Le rinçage se fait en un temps record ● Persil soigne les pièces fragiles de votre machine... ET QUEL RÉSULTAT POUR VOTRE LINGE ! Complètement différent de toutes les autres poudres à laver...

PERSIL LAVE PLUS BLANC ... ET PLUS DOUX !

Persil

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER

PR-38-300/2

PERSIL EST RECOMMANDÉ PAR : ACEM - ATLANTIC - AVIATIC - BRANDT - CALOREX - DIENER - DURING - FLANDRIA FRIJATT - GRG - HOOVER - MANUFRANCE - MONACO - NOGALAV - PHILIPS - ROVER - SCHOLTES - VIVA - WASHING - ETC...

● cinéma

NOUVEAU

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL. 04-22.*)

CHIEN ENRAGÉ : une histoire policière dans le Japon moderne, un grand film d'Akira Kurosawa. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE. 81-50.*)

LE DIABOLIQUE DR MABUSE : le troisième Mabuse et le dernier Fritz Lang. Futur classique du film d'épouvante ou bien copie maladroite du Lang d'antan ? (*Marbeuf, BAL. 47-19*).

LA VIACCIA : Jean-Paul Belmondo paysan perverti par Claudia Cardinale : fable moralisatrice ou vieux roman naturaliste ? En tout cas une admirable photo de style 1880. (*Studio Publicis, BAL. 76-23.*)

RECENT

UN HOMME DANS LA FOULE : la puissance aveugle de la télévision dénoncée par Elia Kazan. (*Studio Raspail 216, DAN. 38-98.*)

PICKPOCKET : le dernier Bresson. Pas pour les amateurs de westerns. (*Quartier-Latin, DAN. 84-65.*)

IL BIDONE : les mille et un tours des petits escrocs romains, ou une étrange manière de faire son salut contée par Fellini. (*Champollion, ODE. 51-60.*)

LA DOUCEUR DE VIVRE : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio 28, MON. 36-07.*)

LA NUIT DES FORAINS : le malheur des gens du voyage vu par Ingmar Bergman. Au même programme, « Les maîtres fous » de Jean Rouch. (*Studio Bertrand, SUF. 64-66.*)

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Ciné-Panthéon, ODE. 15-04.*)

ANCIEN

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS : 1951. Un train, deux hommes, un crime. Un suspense de Hitchcock. (*Mercury, BAL. 75-90.*)

FANTOME A VENDRE : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL. 09-83.*)

FANNY : 1935. Le deuxième volet du célèbre triptyque de Marcel Pagnol. (*Saint-Lambert, LEC. 91-68.*)

L'HOMME DES VALLÉES PERDUES (Shane) : 1953. Un tueur au service de la famille. Un western psychologique et presque classique de George Stevens. (*Elysée-Cinéma, BAL. 37-90.*)

LES INCONNUS DANS LA MAISON : 1942. La province sous l'occupation. D'après Simenon, un scénario de Clouzot et un plaidoyer de l'avocat Raimu. (*Demours, ETO. 22-44.*)

M. LE MAUDIT : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Pagode, INV. 12-15.*)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : 1942. Cary Grant et des « dames au chapeau vert » qui empoisonnent avec humour. (*Floride, PRO. 63-40.*)

● expositions

MODERNE

SCULPTURE INTERNATIONALE : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin, 77, rue de Varenne, jusqu'au 15 octobre.*)

FORMES ET COULEURS : une audacieuse tentative de réhabilitation du réalisme, où l'on trouve à boire et à manger, mais aussi quelques toiles de Cottavoz ou de Seigle d'une qualité rare. (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré. Jusqu'au 1er octobre.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au 30 septembre.*)

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 30 septembre.*)

CLASSIQUE

TRÉSORS PRIVÉS : de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boul. Haussmann. Jusqu'au 15 octobre.*)

MANUSCRITS BOISROUVRAY : psautiers, bréviaires et livres d'heures du XIIIᵉ au XVIᵉ siècle. Des pièces uniques, d'une valeur inestimable. (*Bibliothèque Nationale, rue de Richelieu. Jusqu'au 30 juillet.*)
On peut également y voir, jusqu'au 30 septembre, une très intéressante exposition consacrée au cardinal Mazarin, homme politique et collectionneur d'art.

MAILLOL : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art Moderne, 13, av. du Président-Wilson. Jusqu'au 30 septembre.*)

● théâtre

HUIS CLOS et LA PUTAIN RESPECTUEUSE : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO. 16-15.*)

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce-parabole de Friedrich Durrenmatt. (*Ambigu, en alternance, BOT. 76-05.*)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie dramatique de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT. 76-05. Samedi 22, dimanche 23 et lundi 24.*)

JACQUES OU LA SOUMISSION et LES CHAISES : deux reprises de Ionesco présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées, BAL. 00-87. Jusqu'au 29 juillet.*)

ONCLE VANIA : Tchékhov par la Compagnie André Cellier. (*Vieux-Colombier, LIT. 57-87.*)

OURAGAN SUR LE CAINE : l'adaptation par José-André Lacour du célèbre roman de Herman Wouk. (*Théâtre en Rond, LAM. 78-93.*)

LA SEMAINE

« MARY HEMINGWAY affirme que la mort de son mari était accidentelle. Franchement, c'est impossible », écrit l'hebdomadaire américain « Time ». Hemingway était malade et déprimé depuis quelque temps. Sa pression sanguine était élevée et le docteur avait diagnostiqué un diabète. Il lui avait prescrit de moins manger et de moins boire et Hemingway avait maigri de plus de 40 livres, perdant ainsi son physique qui le faisait ressembler à un ours, aspect dont il était fier comme un petit garçon. Des amis écrivains qui l'avaient vu au cours de l'hiver l'avaient trouvé incertain, doutant d'une façon pathétique non seulement de ses possibilités actuelles mais de tout ce qu'il avait écrit. »

« Toutes les histoires, a dit Hemingway, si on les continue, finissent par la mort et il n'y a pas de vrai conteur qui peut se le dissimuler. » Il était un vrai conteur.

« LA VIE DE JESUS », de l'abbé Jean Steinmann, remarquable ouvrage publié par le Club des Libraires de France, vient d'être mise à l'index par le Saint-Office, après avoir reçu le **Nihil Obstat** et **l'Imprimatur** de l'Archevêché de Paris. Commentant cette décision, « L'Osservatore Romano » déclare :

« Il s'agit d'un échafaudage bâti avec du matériel recueilli à la hâte un peu partout et sans discernement, qui manifeste le vide et le caractère provisoire de certaines constructions factices auxquelles nous a accoutumés l'art du spectacle ».

L'abbé Jean Steinmann, vicaire de Notre-Dame de Paris depuis 1948, est cependant connu comme un des plus éminents spécialistes français de l'Ancien Testament.

« TOUT S'EST PASSE comme si Hitler et sa bande avaient été portés au pouvoir par une conjuration universelle de la bêtise, de la lâcheté, de la vanité et du contentement de soi », écrit Maurice Nadeau après avoir lu le livre consacré par William Shirer au IIIe Reich. (Voir page 24.)

QUELS SONT les grands stylistes parmi nos hommes d'Etat ? demande le « New York Times ». L'auteur (anonyme) de l'article fait l'éloge de Kennedy (**« de belles cadences »**) et de Nehru (**« chaleur et simplicité, mais peu de grâce »**) mais leur préfère de Gaulle : **« Il y a du poète en lui, et il a l'impulsion dramatique... Le Général ne manque pas non plus de cet égoïsme si nécessaire à qui veut réussir dans les Lettres. »**

EN 1951, un jeune homme âgé de 32 ans, J.D. Salinger, publia aux Etats-Unis un mince volume d'à peine 200 pages, intitulé « The Catcher in the Rye » (traduit en français sous le titre « L'attrape-cœur »).

Ce roman, où l'auteur racontait la fugue d'un jeune homme, ses vagabondages dans New York, sa lente maturation d'adolescent, eut aux Etats-Unis un succès retentissant. Il y avait travaillé pendant dix ans.

Puis Salinger se tut. Mais personne ne voulait croire que ce petit chef-d'œuvre étonnant resterait sans suite. Il y a trois ans environ, le nom de Salinger reparaissait dans le « New Yorker », qui annonçait la publication de ses nouvelles. Dès la première, tout le monde fut rassuré : Salinger n'avait rien perdu de sa maîtrise précoce et de son originalité.

Les nouvelles publiées par le « New Yorker » ont été réunies en un volume qui paraîtra prochainement en France, aux Editions Robert Laffont.

« L'Express » est heureux de vous présenter aujourd'hui l'une de ces nouvelles : « Un jour rêvé pour le poisson-banane ». (Voir p. 28.)

NOTRE TEMPS

« Le Bloc-Notes (58-60) » de François Mauriac

● *« Vous qui croyez que les portes de la nuit s'ouvrent sur le « Royaume », comme vous aurez aimé cette terre ! » écrit Jean Cau, soudain intimidé.*

POURQUOI cette timidité, pourquoi cette gêne qui tout soudain freine ma plume au moment de parler de François Mauriac ? Je le dirai net : parce que François Mauriac, d'abord, est plus malin que moi et qu'il n'est pas facile (alors que j'y serai peut-être conduit au cours de cet article dans lequel je me jette les yeux fermés) de croiser le fer avec un si redoutable bretteur. S'il ne tue pas, son fleuret blesse. Pour avoir admiré ses étincelants assauts — menés tout au long de ce « Bloc Notes » (1) des années 58 à 60 — et pour y avoir toujours applaudi même lorsque ce maître utilisait en virtuose ce qu'on appelle en escrime les « lignes basses de septime et d'octave », pour être resté coi devant cet art de la « feinte » qui consiste à attirer la lame de l'adversaire dans une « ligne » pour le frapper dans une autre, pour tout cela, mes amis, je ne suis pas très faraud et j'avoue ma peur de recevoir une leçon et de quitter le terrain sous les rires de l'assistance.

Mais revenons à ma timidité... Elle vient d'abord, disais-je, de ce que François Mauriac est plus malin que moi ; elle vient, ensuite, de ce qu'il est un très grand écrivain. Sera-ce parce que j'ai fait certaines classes et parce que ça vous marque un homme, mais il m'est arrivé, en lisant d'affilée ce « Bloc-Notes », de me trouver, au fil des pages, en train de jubiler d'admiration — et d'une admiration telle qu'elle m'ouvrit, non sans que l'huis (un peu forcé parfois) grinçât, la lourde porte du respect. Pour moi, un écrivain — et m'entretînt-il de la mort, de l'amour, de ses grippes ou du général de Gaulle — c'est d'abord un style.

Sur cette terre

Mais le style, qu'est-ce ? Ceci, tout simplement : un homme vous parle — de la vieillesse, de l'enfance, de ses grippes ou de sa révérence pour le général de Gaulle — et ce qu'il vous dit vous *concerne*. Vous n'avez pas la grippe, vous êtes dans la force de l'âge, le général de Gaulle sonne creux à votre oreille lorsque, des phalanges, vous cognez dessus et pourtant ce que cette voix vous dit de la maladie, de la vieillesse ou d'un général, doucement vous enchante et toujours vous *concerne*.

Ici, entre parenthèses, je voudrais avancer que si « le style, c'est l'homme », force m'est de constater, à travers certaine littérature dite, la pauvre, d'avant-garde, que nous n'avons plus d'hommes et que sur notre France littéraire va s'abattant un morne silence troué de balbutiements, de cris ou d'incompréhensibles bafouillages. O silence cher à Maurice Blanchot, bientôt tu régneras. Nous resteront, n'en doutons pas, des critiques à l'oreille très fine, qui, en d'obscurs patois, nous traduiront ces messages du vide jusqu'au moment où de vraies voix crieront qu'elles entendent avec leurs vraies oreilles les pas des chevaux des Turcs qui encerclent Byzance. Ce jour-là, quand je verrai certains de mes confrères en littérature abandonner les alambics où ils distillent en avares gouttelettes des ersatz de Faulkner, de Kafka ou de Joyce, pour s'emparer maladroitement de mitraillettes, ce jour-là je rirai bien.

Reste, en tout cas, quand on lit ce « Bloc-Notes », que voici François Mauriac : un style et un homme, un homme et un style. On peut n'aimer ni l'un, ni l'autre, ni ce tout confondu qui s'appelle un écrivain, un grand écrivain en l'occurrence. Mais ils sont là qui vous parlent et vous harcèlent et vous poursuivent et vous chassent et vous appellent. Et vous parlent de vous malgré que vous en ayez.

Vous vous gardez — peut-être — de succomber aux séductions obsédantes et voilées de cette voix, mais vous écoutez. Mieux : vous lui répondez, page après page. Alors s'engage entre vous et cet illustre vieil homme le dialogue entre celui qui n'a pas la grippe et celui qui l'a, entre celui qui est dans la force de l'âge et celui qui sent la mort se pencher par-dessus son épaule pour lire le dernier manuscrit, entre celui qui ne croit pas au général de Gaulle et celui qui jusqu'au bout y croira. Un dialogue, en vérité, plein d'enseignements. Par les temps de monologues qui courent, on n'a pas si souvent l'occasion de « dialoguer » et d'avoir en face de soi un interlocuteur aussi valable. Profitons-en. Profitez-en.

Ah ! me voici moins timide, soudain, à m'apercevoir qu'il n'est pas si rude de parler de François Mauriac, si je marche vers lui, après l'avoir, de loin — et d'abord — salué.

Je m'approche. Il m'appelle d'ailleurs et me tend, en appât, ce style qui « crée » l'interlocuteur et qui, si j'ose dire, fait de moi non pas un lecteur « distancié » (premier pardon demandé à François Mauriac pour ce jargon !) à la Brecht, mais une personne aimée en Dieu ou vomie en Satan. Aimée en Dieu et vomie en Satan — et c'est là le génie de ce chrétien — sur cette terre. Sur la terre de tous les jours où se déroulent d'abominables guerres, où s'agitent de « *gras petits Catilinas de Dordogne* », où Bruno Walter joue le concerto en ré de Mozart, où l'orage déchiquette les vignes de Malagar, où nous vivons, où

(A.F.P.)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE.
« Cette chair et ce sang dont vous m'avez conté... »

(1) Flammarion, 420 p., 15 NF.

LA LUMIÈRE DES JUSTES
TROYAT
de l'Académie française
165e mille I les compagnons du coquelicot
150e mille II la barynia
150e mille III la gloire des vaincus
Flammarion

nous mourons. Où tout se passe et où nous passons, en attendant « *le loisir éternel* », tant bien que mal.

Je m'approche. De l'éloge auquel je suis très humblement disposé, je mesure la difficulté. Une gifle est moins « compliquée » qu'une caresse, une injure plus brève à administrer qu'un compliment. Le premier à me le prouver est François Mauriac lui-même. Non point qu'il gifle, non point qu'il injurie — oh non !... — mais comme il fustige, déchire, ridiculise et laisse là, hébétée, la victime — oh oui !... — mais comme, à sa manière, il me le prouve ! Voici M. Gaillard, « *ce beau visage un peu gras et sans regard : rien que des sourcils, pareils à deux ratures...* » ; et M. Maurice Schumann, qui « *célèbre la grande victoire du M.R.P.* « *En revenant vers nous, s'écrie-t-il, la France redécouvre le trait qui lui est le plus nécessaire ; un trait d'union !* » *Un trait d'union tout seul, c'est le signe* moins, *cher Schumann* » ; et M. Pinay : « *L'aigle de Saint-Chamond a regagné son aire et, perché sur la cheminée de sa petite usine, il se lisse les plumes et il attend* » ; et Claude Bourdet... : « *Alors nous avons dû choisir, face à des éléments de l'armée mutinée, entre de Gaulle et ce rien dont, cher Bourdet, vous avez été toujours, en politique, l'expression.* » Et ce pauvre professeur de philosophie de Saint-Gaudens qui se fait donner les étrivières ! Et Brigitte Bardot... : « *Cette Eve* » qui « *devrait se faire photographier habillée, avec des manches longues et une robe jusqu'aux talons, et un col jusqu'aux oreilles — sinon Adam bientôt ne la regardera plus.* »

Aucun papillon, aucun insecte de la politique, de la littérature, de la scène, de l'écran — et même un infortuné professeur de philosophie de Saint-Gaudens ou un Révérend Père amoureux d'André Breton ! — n'échappe au filet abattu de Mauriac. Le coup est prompt. L'insecte se débat. Mauriac l'attrape délicatement à deux doigts et le pique sur sa planche.

Voyez comme il gigote et voyez ce qu'il est, ce qu'il était au vrai : un insecte. La charité chrétienne, dans ce jeu ? Mauriac nous explique qu'il n'y peut rien et qu'un chrétien est « au monde » et qu'un chrétien comme lui est « du monde ». Mais moi, j'ajoute — parce que le style, lui, ne trompe pas — que Mauriac s'amuse follement à ce jeu et qu'il ne peut résister à poivrer de « méchanceté » sa toute chrétienne charité. Dieu, doit-il penser, me pardonnera les méchancetés que me soufflent à l'oreille des diables tant il est vrai qu'elles concourent, même en faisant des « crochets », à Sa gloire et tant elles amusent l'espiègle et terrible gamin (ô mon Dieu, n'en dites rien et que cela reste entre nous !) que je suis resté !

« *Cher* » Schumann, « *Cher* » Bourdet, « *Cher* » Mandouze, « *Mon Père* »... regardez Mauriac qui s'avance à pas feutrés vers la souris imprudemment sortie du trou...

Or, voilà bien le plus étrange : cet homme « méchant » n'est pas « mauvais ». Je lui sens je ne sais quelle secrète tendresse pour ceux qu'il mordille si cruellement, je ne sais quelle indulgence. D'où viennent-elles ? De là : François Mauriac — pour que nul n'en ignore — est à la fois chrétien et romancier. Que « *le cœur de l'homme est vil et plein d'ordures* », Pascal le lui a appris... que les courtisanes entreront les premières « *dans le Royaume* », il sait que « *cela est écrit* » et que « *nous n'y pouvons rien changer* ». Je ne plaisante pas : si M. Mauriac s'entend prier, un jour de l'autre monde, de céder le pas à M. Robert Lacoste ou à Mlle Bardot, à la porte du « Royaume », il hochera la tête, certes, mais ne sera pas tellement étonné. Et si je plaisante, que François Mauriac m'accorde un deuxième pardon...

(Marquis.)

FRANÇOIS MAURIAC.
...les hargnes, les grognes et les rognes. »

Son meilleur roman

A cette « pitié » (qui n'est pas forcément *charité*) du chrétien, s'ajoute celle du romancier. Si les Gaillard, Lacoste, Mollet, Bourdet, Vadim, Bardot, Blanchot, etc., font finalement pitié — comme on dit dans le Midi, avec l'accent — à François Mauriac, c'est parce qu'ils existent, parce qu'ils sont vivants ; si, d'autre part, ils excitent sa verve, délivrent sa « méchanceté » et se retrouvent piqués sur sa planche de chasseur d'insectes, c'est parce qu'ils n'existent pas — ou, plutôt, parce qu'ils n'existent que comme prétexte « de style » et parce que l'auteur du « Bloc-Notes » ne va les pêcher dans le réel que pour en faire les *créatures* et les *personnages* de son meilleur roman. Aïe ! déjà je me mords les doigts, mais le mot — Roman ! — est lâché et j'en demande un nouveau pardon...

Il m'est immédiatement accordé puisque François Mauriac écrit lui-même dans la préface de son « Bloc-Notes » : « *Quel roman plus poignant que celui-là ? Quelle histoire inventée l'emporterait en intérêt sur celle que je raconte ici et qui ne s'invente pas ?* » Et qui ne s'invente pas ? Vraiment ? Cette fois, je ne plaisante pas du tout : François Mauriac est un écrivain — très grand — et un artiste très sûr de ses moyens. Aurais-je, moi freluquet, l'impertinence de lui rappeler que dès qu'on rend compte du réel *avec art*, on interprète ? Et jusqu'à lui dire que si son livre est *beau*, c'est parce qu'il n'est pas tout à fait *vrai* ? François Mauriac prétendrait-il ici à l'objectivité de l'historien ? Ignorerait-il que si nombre d'insectes attrapés par son filet abordent un jour « *aux époques lointaines* », ce sera pour avoir été pétrifiés par ses phrases ? Non, il ne l'ignore pas et il serait impertinent de le rappeler à un lecteur aussi assidu de Retz, de Saint-Simon et de Chateaubriand.

Qui sera cru ?

Que l'auteur du « Bloc-Notes » s'en navre ou s'en réjouisse, mais je lui dis respectueusement que ce n'est pas dans son livre que nos petits-neveux candidats bacheliers apprendront l'histoire des années 58 à 60. J'entends la réplique... : « Vous êtes un enfant, mon cher Cau, ils y apprendront bien plus. Ce qui est vérité en deçà des Pyrénées est mensonge au-delà, et votre objectivité historique est, de toutes les fables, pour avoir l'air d'être la plus vraie, la plus fausse. De mon de Gaulle à moi, par exemple, ou de celui de J.-J. Servan-Schreiber, lequel un jour, sera *cru* ? L'un ou l'autre, l'autre ou l'un, selon les temps ou les hommes. L'Histoire n'est jamais sereine et éprouve, même à l'égard des morts et, quelle qu'ait été leur fin, des passions terribles ! »

Il est vrai, François Mauriac, mais il est vrai aussi qu'il ne faut point trop « décoller du réel » (comme on dit, n'est-ce pas ?) si l'on veut que son de Gaulle à soi soit un jour, avec le de Gaulle du voisin — ami ou adversaire — interrogé par l'Histoire. La pire faute, pour un mémorialiste, est de rendre mythiques, de leur vivant, les hommes dont il vécut l'époque et de les transformer en « héros ». De Gaulle n'est pas Hercule attelé à douze travaux et l'Histoire a fait des progrès. Néron n'était pas le diable. Saint-Louis n'a pas été toujours un saint. Jeanne d'Arc s'est occupée de « politique »... De Gaulle-Hercule, si vous n'y prenez garde, risque fort de se faire couper la parole lors des procès que la postérité intente à tous les grands hommes. Oui, je vois mal ce « *chevalier légendaire dont l'armure est comme enchantée* » et dont vous dites que « *toutes les flèches retomberont sans l'avoir atteint* » comparaître un jour, pour sa condamnation ou pour sa gloire, au ban de l'Histoire. « *Pas celui-là*, dira le Président de la Session, *c'est celui de François Mauriac ! C'est sa* « *création* » *à lui !* ».

L'odeur la plus secrète

Mais voici encore un dernier aveu : ce qui me bouleversait, lorsque je lisais chaque semaine votre « Bloc-Notes » dans ce journal où vous n'écrivez plus (sans doute parce que vous l'avez considéré un jour comme un dangereux perchoir pour donner l'envol de dernière page à l'Aigle de Colombey ; autrement dit, parce que vous n'avez pas toléré qu'un autre de Gaulle que le vôtre fût *possible*), ce qui, à vous relire, m'a bouleversé encore — et, le dirai-je, parfois même effrayé — c'est votre amour de la vie. Vous qui croyez que les portes de la nuit s'ouvrent sur le « Royaume », comme vous aurez aimé cette terre ! Et d'un amour si fiévreux, si brûlant et, à travers votre adolescence devinée, si douloureux !

Il a plu au cours de l'été 1958... Vous écrivez, évoquant d'autres étés : « *Peut-être y eut-il aussi, en ces temps-là, des aoûts pluvieux ? Nous les avons oubliés. Seules les saisons torrides demeurent en nous, confondues avec la passion naissante et la soif, et l'attente d'un bonheur qui n'avait pas de nom.* » Comme vous aurez aimé « *l'orage qui monte à pas de voleur* » prêt à s'abattre « *sur les vignes comme fascinées et dont pas une feuille ne bougeait* ». Comme vous aurez aimé, après la pluie, cette odeur par elle délivrée et qui est « *la plus secrète de la terre* ».

Ah ! pardonnez-moi une dernière fois, François Mauriac, mais cette odeur secrète qui monte de la terre, je la sentais encore monter des pages de votre livre. Lui donnerai-je un nom ? Il serait celui de la mort et de la vie embrassées, de cette chair et de ce sang dont vous m'avez conté — j'étais adolescent — les hargnes, les rognes et les grognes contre l'Esprit, de cette foi et de ce doute (« *Croire, c'est douter* », dites-vous) qui vous habitent et dont le combat vous met chaque jour au monde, à ce monde qui, en attendant « *le loisir éternel* », est le nôtre.

JEAN CAU.

L'EXPRESS :
"Est-ce parce qu'elle commence à douter d'elle-même ? — L'Amérique découvre aujourd'hui l'un de ses plus grands écrivains, Nathanaël West, franc-tireur de la génération perdue."
NATHANAËL WEST
ROMANS
comprenant :
Miss Lonelyhearts
La vie rêvée de Balso Snell
L'incendie de Los Angeles
Un million tout rond
1 vol. 352 p.
SEUIL
gr. format 15 nf

Un journal dans votre bibliothèque
COLLECTION "L'ACTUEL"
dirigée par LOUIS GABRIEL-ROBINET
CROCE-SPINELLI et le Dr G. LAMBERT
S.O.S. SAHARA
Avec les naufragés du désert
50° à l'ombre - le drame de la soif
"Opération survie"
Flammarion

La réalité est mille fois pire...

HISTOIRE

« Le Troisième Reich, des origines à la chute » par William L. Shirer

● *Celui qui se contente d'un : « Je suis Français, moi, Monsieur... » peut également faire un bon hitlérien.*

TOUT cela, on le savait déjà. On on croyait le savoir pour avoir lu les Mémoires de Churchill ou de de Gaulle, les Journaux de Ciano et de Goebbels, les ouvrages de Gisevius ou de Trevor-Roper, et combien de témoignages ! On savait comment était morte la République de Weimar, comment Hitler l'avait étranglée, et avec quelles complicités ; on savait comment il avait sciemment préparé la guerre, comment celle-ci s'est déclenchée et comment elle s'est développée; nous savons tous enfin, en tant qu'acteurs ou témoins plus ou moins lointains, comment la plus gigantesque entreprise de conquête s'est achevée dans l'écrasement de ses promoteurs après avoir causé des millions de morts et d'incalculables dégâts matériels et moraux.

Oui, nous savions tout cela. Mais, outre qu'il existe différents niveaux du savoir, qui n'ont entre eux que des rapports assez lâches, et que l'Histoire, notamment, peut être envisagée comme une collection à peu près inépuisable d'anecdotes aussi bien que comme une réflexion sans cesse changeante sur l'événement, il arrive un jour où toutes les connaissances à propos d'une période du passé ont besoin d'être rassemblées, triées selon leur ordre d'importance, présentées dans un récit continu et soumises à une certaine cohérence. C'est à partir de ce moment et de ce travail qui supposent tous deux un certain recul, que commence la science historique (1).

William Shirer n'est pas un historien de profession. Et vingt ans ne constituent pas un recul suffisant. Deux faits pourtant l'ont amené à bâtir cette monumentale et haletante histoire de l'établissement et de la chute du Troisième Reich (2). Journaliste américain, il a été accrédité à Berlin jusqu'à l'entrée en guerre de son pays, après quoi il s'est trouvé à peu près en tous lieux, même à Nuremberg, en 1946, quand tout était fini, en tant que correspondant de guerre. Surtout il a eu accès aux archives allemandes saisies après la défaite. Négligence ou précipitation : les nazis n'ont à peu près rien détruit des documents officiels ou secrets qui, pour la première fois dans l'Histoire, (même après la défaite militaire d'un Etat ou dans le cas d'une révolution) n'ont jamais été livrés plus généreusement à la curiosité. Quelques chiffres donnent le vertige : 60.000 dossiers pour la Marine allemande, 485 tonnes de documents abandonnés par les Affaires étrangères. Dans cet amas, des pièces précieuses : par exemple, les journaux personnels tenus par le chef de l'état-major général de l'armée, le général Franz Halder, ou le chef des opérations de l'O.K.W., le général Alfred Jodl ; les textes des allocutions ultra-secrètes de Hitler à ses généraux ou à ses affidés les plus proches ; et même les sténos des conversations téléphoniques qu'avaient entre eux les chefs nazis grâce au service de mouchardage qu'avait institué Goering pour son usage exclusif.

1.300 pages

William Shirer ne se vante pas d'avoir tout lu, alors qu'en 1955 une institution comme l'American Historical Association en était encore au dépouillement des principales pièces. Du moins a-t-il exploré durant cinq ans cette montagne de papier et avec assez de méthode, semble-t-il, pour qu'il n'ait rien laissé échapper d'important qui regardât directement son propos : l'ascension vertigineuse du nazisme et sa chute plus soudaine encore.

On ne s'attend pas que nous le suivions à la trace le long des 1.300 grandes pages à typographie serrée d'un ouvrage qu'on souhaiterait voir dans toutes les mains (il est tout de même best-seller aux Etats-Unis depuis huit mois, c'est un bon point pour les Américains), à tout le moins dans toutes les bibliothèques de lycées et de facultés. On ne peut donner ici qu'une impression de lecture.

Dans un cauchemar

Aucun terme ne la rend mieux que celui de cauchemar : pendant deux semaines, j'ai vécu dans un cauchemar. Il était fait de souvenirs personnels, bien entendu, de regrets amers et d'impuissances acceptées, mais aussi d'étonnement et de dégoût. Un dégoût qui ne vient pas seulement, grâce à Shirer, d'une meilleure connaissance de Hitler et de sa bande, mais qui risquerait de prendre comme cible l'humanité entière. Après avoir lu ce récit qui veut s'en tenir, et s'en tient le plus souvent, à une stricte objectivité, on sait qu'il n'est rien d'abject, de bassement crapuleux, de criminel au regard des lois les plus élémentaires de la vie qui ne puisse être entrepris par l'homme, mené à son terme dans l'inconscience ou avec bonne conscience, et qui ne puisse faire naître comme une satisfaction du devoir accompli. Ah ! bonnes âmes qu'indigne la lecture de Sade ! La réalité est mille fois pire que la fiction la plus folle. Non, je n'ai aucune envie de citer des exemples. Et il faudrait être bien pharisien pour tenir Hitler ou les nazis (et pourquoi pas les soixante millions d'Allemands qui les ont suivis ?) pour d'aberrantes exceptions.

Des gangsters

L'étonnement dont je parlais tout à l'heure vient précisément de là : que soixante millions d'Allemands aient suivi avec une bonne volonté si évidente, voire avec enthousiasme, un homme et une bande que Bertolt Brecht, dans « Arturo Ui », a caractérisés justement, sans forcer la note, comme des *gangsters*. Sur les plans moral et intellectuel, en dépit de la poudre aux yeux jetée par celui que tout un peuple avait fait son chef de guerre, son grand-prêtre et son messie, on est maintenant persuadé qu'ils n'ont jamais dépassé ce niveau. Soixante millions d'Allemands auraient-ils été victimes d'un mirage ? Et parmi eux tant de gens prudents et raisonnables comme chefs d'industrie, éducateurs, braves bourgeois des *Länder* et tout le corps de la Reichswehr qui depuis Bismarck constituait l'ossature de l'Etat, gouvernait la République de Weimar par socialistes ou libéraux interposés, faisait et défaisait les gouvernements (oui, on apprend beaucoup ici sur le pouvoir de l'Armée dans les Etats démocratiques, et sur la capacité de rampement de tout ce qui porte, en général, l'étiquette social-démocrate).

Non seulement les Allemands : mais les diplomates étrangers, les chefs d'Etat qui parlaient avec ces maniaques de l'uniforme de pair à égal, et tous les braves gens à travers le monde que séduisait une philosophie à leur portée : le sang, la race, le sol, on sait ce que c'est, et chacun, où qu'il se trouve, peut en faire un usage exaltant. Il suffit de proclamer qu'on est bien ce qu'on est, et de croire par là tous les problèmes résolus. L'affirmation comporte toutes les variantes, et celui qui se contente d'un « *Je suis Français, moi, monsieur...* » peut faire également un bon hitlérien. Tout s'est passé comme si Hitler et sa bande avaient été portés au pouvoir par une conjuration universelle de la bêtise, de la lâcheté, de la vanité et du contentement de soi — tout cela teinté d'un peu de désespoir et de confiance perverse dans l'absurde quand le raisonnable est si décevant. Il est évident que les Allemands n'ont pas été seuls responsables.

Possession d'un peuple

C'est faire bon marché, dira-t-on, des causes économiques, sociales et politiques, du chômage et de M. Fred Thyssen, de tout ce que Daniel Guérin, dans un livre d'une lucidité extraordinaire pour l'époque où il a été publié (3), nous disait être les causes de la victoire nazie sur le peuple allemand. Ah ! comme on voudrait que les choses soient aussi simples, et que Hitler ait été le produit d'une époque, d'une situation, d'un milieu, comme Lénine et Trotsky l'avaient été pour la Russie de 1917, comme Charles de Gaulle le serait pour la

(1) Voir, à ce propos, l'introduction d'Henri-Irénée Marrou à « L'Histoire et ses méthodes », nouveau volume de l'Encyclopédie de la Pléiade.

(2) William L. Shirer : « Le Troisième Reich, des origines à la chute », 2 vol. 1.268 p. - 22,50 NF chacun (Stock).

(3) « Fascisme et grand capital », bien sûr.

Le Comité de Sélection du Prix International du Premier Roman composé de :

les lecteurs vont juger !

FRANÇOISE MALLET-JORIS, FRANÇOISE SAGAN, JACQUES BRENNER, JEAN CLAUDE BRISVILLE, JEAN-LOUIS CURTIS, RAYMOND DUMAY, BERNARD FRANK, OLIVIER DE MAGNY, MAURICE NADEAU, JEAN-FRANÇOIS REVEL, JEAN-LOUIS BORY, secrétaire général,

invite tous les lecteurs à faire partie du jury qui décernera le

PRIX INTERNATIONAL DU PREMIER ROMAN

Souscrivez au P.I.P.R. :

— Vous participerez de façon active à la vie littéraire en subventionnant et en décernant un prix.

— Vous recevrez, au prix de l'édition courante, un exemplaire en édition originale, de chaque titre retenu par le comité.

Comité P. I. P. R. 34, rue de l'Université PARIS 7e

LA NEF

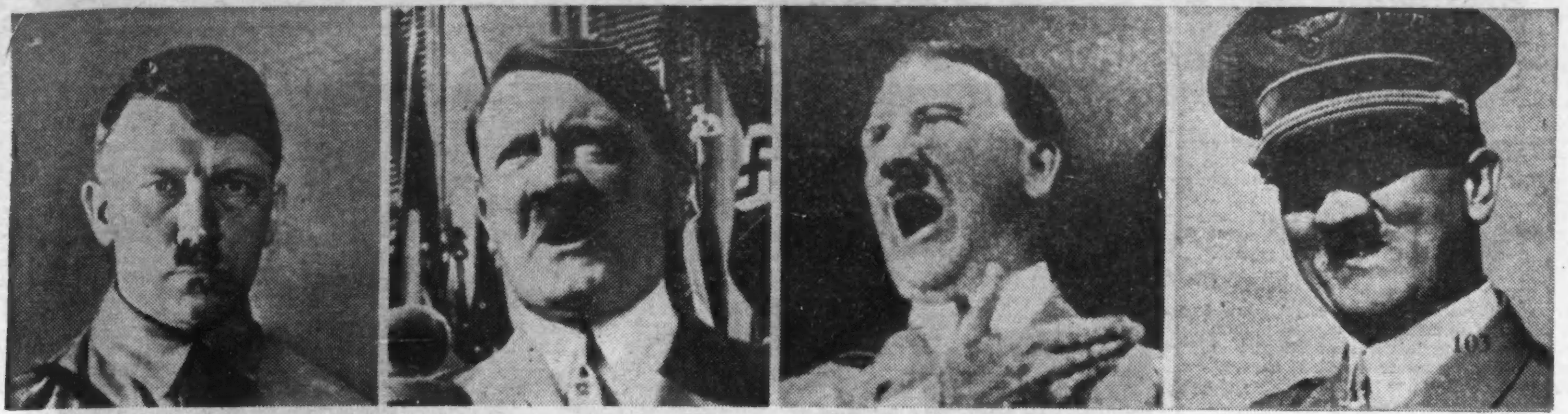
13 mai — 24 janvier — 22 avril — ?

lisez le numéro spécial sur

L'ARMÉE FRANÇAISE

Le "trouble" de l'armée. - La crise interne du corps des officiers - Pourquoi nous avons perdu la guerre d'Algérie - Portrait d'un colonel - L'état d'esprit du contingent, etc...

La NEF est en vente dans les kiosques et les librairies. Abonnements : 34, rue de l'Université - Paris VIIe



(Archives.)

...que la fiction la plus folle.

France de 1961. Malheureusement, l'avènement des personnages historiques se fait selon une dialectique plus retorse, et le rôle qu'ils jouent leur appartient aussi en propre.

Beaucoup, par exemple, ne seront-ils pas étonnés d'apprendre que la politique antisémitique de Hitler procède des idées qu'enfant, puis jeune vagabond à Vienne, il se faisait sur les Juifs et qu'à ces idées il n'a pas changé un iota ? Idées banales, idées communes, idées fausses reçues par l'enfant sans examen, mais dont il constate plus tard, en tant que piètre militant politique d'un groupuscule de ratés et d'aigris, l'incroyable force dynamique. En général, d'ailleurs, il fait fond sur tout ce qu'un homme normal a honte d'avouer en fait de superstitions, de préjugés, d'idées fausses, de désirs rentrés et d'envies cachées, d'instincts soigneusement tenus en laisse. C'est cette force déflagrante qu'il libère par son verbe, par ses incontestables dons d'orateur, et qui le pousse toujours plus haut, jusqu'à lui donner le pouvoir absolu : ce droit de vie et de mort sur chaque Allemand qu'il se fait ouvertement reconnaître dans un décret pris pendant la guerre. C'est par des liens intimes inavouables que chaque Allemand se sent lié à celui qu'il appelle son Führer et auquel il est prêt à sacrifier sa vie. Le nazisme est l'histoire d'une possession comme celle qui saisit autrefois les religieuses de Loudun, mais à l'échelle d'un peuple et avec des conséquences autrement terribles.

Loin d'Alexandre

Etonnement, en même temps, que ce lieu commun des désirs de toute une communauté, ce mirage incarné, soit un personnage si falot et si médiocre, un esprit si borné, une âme si vulgaire. Nous sommes loin d'Alexandre et de Napoléon, des hommes illustres de Plutarque. Il n'a aucune vertu (dans le sens antique de courage), aucune générosité, aucune grandeur, même dans le crime. Il se venge bassement, en tenant le compte des humiliations subies, comme un petit épicier de village, et il trouve moyen d'être plat en faisant entasser des milliers de cadavres dans des fosses communes. Quand on le contrarie, il roule les yeux et tord la bouche comme un enfant capricieux dont on ne sait s'il va pleurer ou se mettre en colère et il se livre, avec une effrayante volupté, à ses crises d'hystérie. En toute occasion, il ferait figure de pantin comique, n'était cette puissance qu'il détient et qui, alliée à une imagination pervertie, le rend redoutable.

Il n'est même pas un bon chef de guerre. S'il a conçu les victoires-éclairs sur la Pologne, sur la France, sur la Russie en 1941, gagnant par là à bon compte les galons de « génial stratège », c'est en vertu d'une idée simple : l'offensive à tout prix et jusqu'au bout, dont il ignore l'autre face : les prudences nécessaires, les précautions à prendre en cas d'échec. Il fait la guerre comme on joue à la loterie et une chance insolente lui fait pendant un temps décrocher les gros lots. Mais quand il s'avise de ne pas suivre les conseils de ses généraux ou quand il s'oppose à eux, quand il abandonne ses idées sim-

ADOLF HITLER. (Archives.)
En vertu d'une idée simple.

plistes pour un semblant de stratégie, c'est Dunkerque (sur son ordre formel, les panzers s'arrêtent à distance respectable de la ville et du port comme pour laisser se rembarquer les Anglais) ou c'est Stalingrad (contre l'avis unanime de son état-major, contre le bon sens le plus évident, il sacrifie 600.000 hommes, qu'il remplacera un an et demi plus tard par les enfants du Wehrwolf).

On est honteux

Il n'est même pas capable de réussir sa mort. Le suicide en commun avec sa maîtresse, épousée *in extremis*, dans le bunker de la Chancellerie pilonnée par les bombes russes, au milieu des derniers complices et familiers, pourrait avoir une grandeur shakespearienne. C'est un banal fait divers exécuté dans l'indifférence générale, et impatiemment attendu par deux des principaux lieutenants qui ont pris le large : Goering à Berchtesgaden, Himmler dans les sables du Nord, avec l'espoir de garder chacun pour soi l'héritage. Car même à ce moment ils ambitionnent le titre unique et sacré de « Führer ». Ce qui donne le niveau moyen d'intelligence de toute la bande. Non, vraiment, tout cela est d'un sordide et d'une crapulerie qui salissent les contemporains de pareils hommes, les vivants d'une semblable époque. On ne pense même plus aux millions de morts, à l'immense foule des victimes, aux villes réduites en cendre, au fleuve de larmes et de douleur : on est tout simplement honteux, pour la conception qu'on se faisait de l'homme, que de semblables individus aient pu la battre triomphalement en brèche, lui porter des coups dont on ne la voit guère capable de se relever. Grâce à eux, la guerre, dont Shirer trace la magistrale autant que méticuleuse histoire, bénéficie de perfectionnements « moraux » qui lui sont définitivement acquis. On l'a vu par la guerre d'Algérie. On le verra mieux encore par les guerres qu'il nous reste à vivre.

A moins que... Hitler, qui avait le goût des symboles et qui en connaissait l'efficacité sur les masses, a commencé son règne par des autodafés de livres. On s'en est indigné, bien sûr. Il serait peut-être maintenant temps de se demander pourquoi.

MAURICE NADEAU.

PIER PAOLO PASOLINI
UNE VIE VIOLENTE
« Ce livre violent et cruel, d'une rare saveur... un des grands succès du roman italien d'aujourd'hui. »
Roger RABINIAUX (Combat).
« La chronique des blousons noirs de la banlieue romaine... a obtenu non seulement un gros succès de vente mais encore la gloire littéraire. »
Dominique FERNANDEZ (L'Express).
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

POÉSIE

Senghor et Césaire

● *Propos amoureux et saccage de sang.*

HORS la quasi-dévotion qu'ils ressentent à l'endroit de leurs pays respectifs, la Martinique pour l'un, le Congo pour l'autre, rien, le fond ni la forme n'est commun aux deux grands poètes noirs d'expression française : Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor. Une étude comparée portant sur la géographie, l'économie, la politique, outre le tempérament personnel et l'éducation, expliquerait peut-être cette dissemblance. Notre dessein est plus modeste. De constater, par exemple, que Senghor est un poète classique dont le dernier recueil, « Nocturnes » (1), représente un effort pour renouveler, par le biais du verset cher à Claudel, la vieille poésie d'amour. L'originalité, ici, c'est un emploi discret du vocabulaire aborigène, qui assure des images inédites, et le recours à des rythmes amples et nerveux que l'on ressent d'autant plus fortement que Senghor suggère toujours un accompagnement musical : flûte, balafon, khalam... Le poète mêle, au propos amoureux, l'évocation de l'Afrique de naguère de sorte que ses hymnes à la femme sont en même temps *« Pèlerinage(s) par les routes migratrices, voyage(s) aux sources ancestrales »*.

Sans erg ni hamada

Au contraire de Césaire, il ignore « l'état de révolte » et sa vision du monde, pour l'ordinaire, est apaisée (plutôt que paisible), toute de ferveur et de sensualité. Une vision, souvent, baignée de tristesse. On retiendra cet aveu du Président de la République du Congo :

« La splendeur des honneurs est comme un Sahara. Un vide immense, sans erg ni hamada, sans herbe, sans un battement de cils, sans un battement de cœur. »

Les poèmes d'Aimé Césaire : irritants, déroutants, prenants. Dans ses deux derniers recueils, « Ferrements » et « Cadastre » (2), ensemble de poèmes courts, on voit Césaire rouler le chaos sans l'organiser jamais. Le poète est de ceux qui se méfient du langage — plus précisément, de la grammaire, comme s'il pensait (il

→

(1) Ed. du Seuil, 93 p., 6 NF 50.
(2) Ed. du Seuil, 92 p., 6 NF 50.
Ed. du Seuil, 93 p., 6 NF 50.

LE LIVRE DES AMATEURS
réservé aux adultes
Catalogue gratuit sur demande
ESPRIT ET JOIE
4, rue Cochin - PARIS (5e)

La réalité est mille fois pire...

HISTOIRE

« Le Troisième Reich, des origines à la chute » par William L. Shirer

● *Celui qui se contente d'un : « Je suis Français, moi, Monsieur... » peut également faire un bon hitlérien.*

TOUT cela, on le savait déjà. Ou on croyait le savoir pour avoir lu les Mémoires de Churchill ou de de Gaulle, les Journaux de Ciano et de Goebbels, les ouvrages de Gisevius ou de Trevor-Roper, et combien de témoignages ! On savait comment était morte la République de Weimar, comment Hitler l'avait étranglée, et avec quelles complicités ; on savait comment il avait sciemment préparé la guerre, comment celle-ci s'est déclenchée et comment elle s'est développée; nous savons tous enfin, en tant qu'acteurs ou témoins plus ou moins lointains, comment la plus gigantesque entreprise de conquête s'est achevée dans l'écrasement de ses promoteurs après avoir causé des millions de morts et d'incalculables dégâts matériels et moraux.

Oui, nous savions tout cela. Mais, outre qu'il existe différents niveaux du savoir, qui n'ont entre eux que des rapports assez lâches, et que l'Histoire, notamment, peut être envisagée comme une collection à peu près inépuisable d'anecdotes aussi bien que comme une réflexion sans cesse changeante sur l'événement, il arrive un jour où toutes les connaissances à propos d'une période du passé ont besoin d'être rassemblées, triées selon leur ordre d'importance, présentées dans un récit continu et soumises à une certaine cohérence. C'est à partir de ce moment et de ce travail qui supposent tous deux un certain recul, que commence la science historique (1).

William Shirer n'est pas un historien de profession. Et vingt ans ne constituent pas un recul suffisant. Deux faits pourtant l'ont amené à bâtir cette monumentale et haletante histoire de l'établissement et de la chute du Troisième Reich (2). Journaliste américain, il a été accrédité à Berlin jusqu'à l'entrée en guerre de son pays, après quoi il s'est trouvé à peu près en tous lieux, même à Nuremberg, en 1946, quand tout était fini, en tant que correspondant de guerre. Surtout il a eu accès aux archives allemandes saisies après la défaite. Négligence ou précipitation : les nazis n'ont à peu près rien détruit des documents officiels ou secrets qui, pour la première fois dans l'Histoire, (même après la défaite militaire d'un Etat ou dans le cas d'une révolution) n'ont jamais été livrés plus généreusement à la curiosité. Quelques chiffres donnent le vertige : 60.000 dossiers pour la Marine allemande, 485 tonnes de documents abandonnés par les Affaires étrangères. Dans cet amas, des pièces précieuses : par exemple, les journaux personnels tenus par le chef de l'état-major général de l'armée, le général Franz Halder, ou le chef des opérations de l'O.K.W., le général Alfred Jodl ; les textes des allocutions ultra-secrètes de Hitler à ses généraux ou à ses affidés les plus proches ; et même les sténos des conversations téléphoniques qu'avaient entre eux les chefs nazis grâce au service de mouchardage qu'avait institué Goering pour son usage exclusif.

1.300 pages

William Shirer ne se vante pas d'avoir tout lu, alors qu'en 1955 une institution comme l'American Historical Association en était encore au dépouillement des principales pièces. Du moins a-t-il exploré durant cinq ans cette montagne de papier et avec assez de méthode, semble-t-il, pour qu'il n'ait rien laissé échapper d'important qui regardât directement son propos : l'ascension vertigineuse du nazisme et sa chute plus soudaine encore.

On ne s'attend pas que nous le suivions à la trace le long des 1.300 grandes pages à typographie serrée d'un ouvrage qu'on souhaiterait voir dans toutes les mains (il est tout de même best-seller aux Etats-Unis depuis huit mois, c'est un bon point pour les Américains), à tout le moins dans toutes les bibliothèques de lycées et de facultés. On ne peut donner ici qu'une impression de lecture.

Dans un cauchemar

Aucun terme ne la rend mieux que celui de cauchemar : pendant deux semaines, j'ai vécu dans un cauchemar. Il était fait de souvenirs personnels, bien entendu, de regrets amers et d'impuissances acceptées, mais aussi d'étonnement et de dégoût. Un dégoût qui ne vient pas seulement, grâce à Shirer, d'une meilleure connaissance de Hitler et de sa bande, mais qui risquerait de prendre comme cible l'humanité entière. Après avoir lu ce récit qui veut s'en tenir, et s'en tient le plus souvent, à une stricte objectivité, on sait qu'il n'est rien d'abject, de bassement crapuleux, de criminel au regard des lois les plus élémentaires de la vie qui ne puisse être entrepris par l'homme, mené à son terme dans l'inconscience ou avec bonne conscience, et qui ne puisse faire naître comme une satisfaction du devoir accompli. Ah ! bonnes âmes qu'indigne la lecture de Sade ! La réalité est mille fois pire que la fiction la plus folle. Non, je n'ai aucune envie de citer des exemples. Et il faudrait être bien pharisien pour tenir Hitler ou les nazis (et pourquoi pas les soixante millions d'Allemands qui les ont suivis ?) pour d'aberrantes exceptions.

Des gangsters

L'étonnement dont je parlais tout à l'heure vient précisément de là : que soixante millions d'Allemands aient suivi avec une bonne volonté si évidente, voire avec enthousiasme, un homme et une bande que Bertolt Brecht, dans « Arturo Ui », a caractérisés justement, sans forcer la note, comme des *gangsters*. Sur les plans moral et intellectuel, en dépit de la poudre aux yeux jetée par celui que tout un peuple avait fait son chef de guerre, son grand-prêtre et son messie, on est maintenant persuadé qu'ils n'ont jamais dépassé ce niveau. Soixante millions d'Allemands auraient-ils été victimes d'un mirage ? Et parmi eux tant de gens prudents et raisonnables comme chefs d'industrie, éducateurs, braves bourgeois des *Länder* et tout le corps de la Reichswehr qui depuis Bismarck constituait l'ossature de l'Etat, gouvernait la République de Weimar par socialistes ou libéraux interposés, faisait et défaisait les gouvernements (oui, on apprend beaucoup ici sur le pouvoir de l'Armée dans les Etats démocratiques, et sur la capacité de rampement de tout ce qui porte, en général, l'étiquette social-démocrate).

Non seulement les Allemands : mais les diplomates étrangers, les chefs d'Etat qui parlaient avec ces maniaques de l'uniforme de pair à égal, et tous les braves gens à travers le monde que séduisait une philosophie à leur portée : le sang, la race, le sol, on sait ce que c'est, et chacun, où qu'il se trouve, peut en faire un usage exaltant. Il suffit de proclamer qu'on est bien ce qu'on est, et de croire par là tous les problèmes résolus. L'affirmation comporte toutes les variantes, et celui qui se contente d'un « *Je suis Français, moi, monsieur...* » peut faire également un bon hitlérien. Tout s'est passé comme si Hitler et sa bande avaient été portés au pouvoir par une conjuration universelle de la bêtise, de la lâcheté, de la vanité et du contentement de soi — tout cela teinté d'un peu de désespoir et de confiance perverse dans l'absurde quand le raisonnable est si décevant. Il est évident que les Allemands n'ont pas été seuls responsables.

Possession d'un peuple

C'est faire bon marché, dira-t-on, des causes économiques, sociales et politiques, du chômage et de M. Fred Thyssen, de tout ce que Daniel Guérin, dans un livre d'une lucidité extraordinaire pour l'époque où il a été publié (3), nous disait être les causes de la victoire nazie sur le peuple allemand. Ah ! comme on voudrait que les choses soient aussi simples, et que Hitler ait été le produit d'une époque, d'une situation, d'un milieu, comme Lénine et Trotsky l'avaient été pour la Russie de 1917, comme Charles de Gaulle le serait pour la

---

(1) Voir, à ce propos, l'introduction d'Henri-Irénée Marrou à « L'Histoire et ses méthodes », nouveau volume de l'Encyclopédie de la Pléiade.

(2) William L. Shirer : « Le Troisième Reich, des origines à la chute », 2 vol. 1.268 p. - 22,50 NF chacun (Stock).

(3) « Fascisme et grand capital », bien sûr.

Le Comité de Sélection du Prix International du Premier Roman composé de :

les lecteurs vont juger !

FRANÇOISE MALLET-JORIS, FRANÇOISE SAGAN, JACQUES BRENNER, JEAN CLAUDE BRISVILLE, JEAN-LOUIS CURTIS, RAYMOND DUMAY, BERNARD FRANK, OLIVIER DE MAGNY, MAURICE NADEAU, JEAN-FRANÇOIS REVEL, JEAN-LOUIS BORY, secrétaire général,
invite tous les lecteurs à faire partie du jury qui décernera le

PRIX INTERNATIONAL DU PREMIER ROMAN

Souscrivez au P.I.P.R. :

— Vous participerez de façon active à la vie littéraire en subventionnant et en décernant un prix.

— Vous recevrez, au prix de l'édition courante, un exemplaire en édition originale, de chaque titre retenu par le comité.

Comité P.I.P.R. 34, rue de l'Université PARIS 7ᵉ

LA NEF

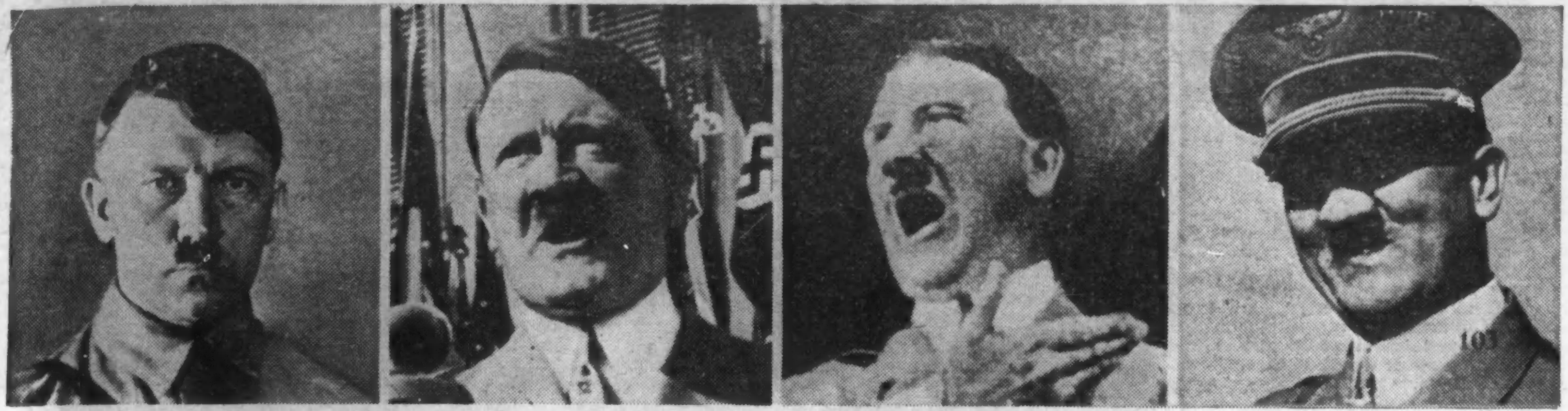
13 mai — 24 janvier — 22 avril — ?

lisez le numéro spécial sur

L'ARMÉE FRANÇAISE

Le "trouble" de l'armée. • La crise interne du corps des officiers • Pourquoi nous avons perdu la guerre d'Algérie • Portrait d'un colonel • L'état d'esprit du contingent, etc...

La NEF est en vente dans les kiosques et les librairies. Abonnements : 34, rue de l'Université - Paris VIIᵉ



(Archives.)

...que la fiction la plus folle.

France de 1961. Malheureusement, l'avènement des personnages historiques se fait selon une dialectique plus retorse, et le rôle qu'ils jouent leur appartient aussi en propre.

Beaucoup, par exemple, ne seront-ils pas étonnés d'apprendre que la politique antisémitique de Hitler procède des idées qu'enfant, puis jeune vagabond à Vienne, il se faisait sur les Juifs et qu'à ces idées il n'a pas changé un iota ? Idées banales, idées communes, idées fausses reçues par l'enfant sans examen, mais dont il constate plus tard, en tant que piètre militant politique d'un groupuscule de ratés et d'aigris, l'incroyable force dynamique. En général, d'ailleurs, il fait fond sur tout ce qu'un homme normal a honte d'avouer en fait de superstitions, de préjugés, d'idées fausses, de désirs rentrés et d'envies cachées, d'instincts soigneusement tenus en laisse. C'est cette force déflagrante qu'il libère par son verbe, par ses incontestables dons d'orateur, et qui le pousse toujours plus haut, jusqu'à lui donner le pouvoir absolu : ce droit de vie et de mort sur chaque Allemand qu'il se fait ouvertement reconnaître dans un décret pris pendant la guerre. C'est par des liens intimes inavouables que chaque Allemand se sent lié à celui qu'il appelle son Führer et auquel il est prêt à sacrifier sa vie. Le nazisme est l'histoire d'une possession comme celle qui saisit autrefois les religieuses de Loudun, mais à l'échelle d'un peuple et avec des conséquences autrement terribles.

Loin d'Alexandre

Etonnement, en même temps, que ce lieu commun des désirs de toute une communauté, ce mirage incarné, soit un personnage si falot et si médiocre, un esprit si borné, une âme si vulgaire. Nous sommes loin d'Alexandre et de Napoléon, des hommes illustres de Plutarque. Il n'a aucune vertu (dans le sens antique de courage), aucune générosité, aucune grandeur, même dans le crime. Il se venge bassement, en tenant le compte des humiliations subies, comme un petit épicier de village, et il trouve moyen d'être plat en faisant entasser des milliers de cadavres dans des fosses communes. Quand on le contrarie, il roule les yeux et tord la bouche comme un enfant capricieux dont on ne sait s'il va pleurer ou se mettre en colère et il se livre, avec une effrayante volupté, à ses crises d'hystérie. En toute occasion, il ferait figure de pantin comique, n'était cette puissance qu'il détient et qui, alliée à une imagination pervertie, le rend redoutable.

Il n'est même pas un bon chef de guerre. S'il a conçu les victoires-éclairs sur la Pologne, sur la France, sur la Russie en 1941, gagnant par là à bon compte les galons de « génial stratège », c'est en vertu d'une idée simple : l'offensive à tout prix et jusqu'au bout, dont il ignore l'autre face : les prudences nécessaires, les précautions à prendre en cas d'échec. Il fait la guerre comme on joue à la loterie et une chance insolente lui fait pendant un temps décrocher les gros lots. Mais quand il s'avise de ne pas suivre les conseils de ses généraux ou quand il s'oppose à eux, quand il abandonne ses idées simplistes pour un semblant de stratégie, c'est Dunkerque (sur son ordre formel, les panzers s'arrêtent à distance respectable de la ville et du port comme pour laisser se rembarquer les Anglais) ou c'est Stalingrad (contre l'avis unanime de son état-major, contre le bon sens le plus évident, il sacrifie 600.000 hommes, qu'il remplacera un an et demi plus tard par les enfants du Wehrwolf).

(Archives.)

ADOLF HITLER.
En vertu d'une idée simple.

On est honteux

Il n'est même pas capable de réussir sa mort. Le suicide en commun avec sa maîtresse, épousée *in extremis*, dans le bunker de la Chancellerie pilonnée par les bombes russes, au milieu des derniers complices et familiers, pourrait avoir une grandeur shakespearienne. C'est un banal fait divers exécuté dans l'indifférence générale, et impatiemment attendu par deux des principaux lieutenants qui ont pris le large : Goering à Berchtesgaden, Himmler dans les sables du Nord, avec l'espoir de garder chacun pour soi l'héritage. Car même à ce moment ils ambitionnent le titre unique et sacré de « Führer ». Ce qui donne le niveau moyen d'intelligence de toute la bande. Non, vraiment, tout cela est d'un sordide et d'une crapulerie qui salissent les contemporains de pareils hommes, les vivants d'une semblable époque. On ne pense même plus aux millions de morts, à l'immense foule des victimes, aux villes réduites en cendre, au fleuve de larmes et de douleur : on est tout simplement honteux, pour la conception qu'on se faisait de l'homme, que de semblables individus aient pu la battre triomphalement en brèche, lui porter des coups dont on ne la voit guère capable de se relever. Grâce à eux, la guerre, dont Shirer trace la magistrale autant que méticuleuse histoire, bénéficie de perfectionnements « moraux » qui lui sont définitivement acquis. On l'a vu par la guerre d'Algérie. On le verra mieux encore par les guerres qu'il nous reste à vivre.

A moins que... Hitler, qui avait le goût des symboles et qui en connaissait l'efficacité sur les masses, a commencé son règne par des autodafés de livres. On s'en est indigné, bien sûr. Il serait peut-être maintenant temps de se demander pourquoi.

MAURICE NADEAU.

POÉSIE

Senghor et Césaire

Propos amoureux et saccage de sang.

HORS la quasi-dévotion qu'ils ressentent à l'endroit de leurs pays respectifs, la Martinique pour l'un, le Congo pour l'autre, rien, le fond ni la forme n'est commun aux deux grands poètes noirs d'expression française : Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor. Une étude comparée portant sur la géographie, l'économie, la politique, outre le tempérament personnel et l'éducation, expliquerait peut-être cette dissemblance. Notre dessein est plus modeste. De constater, par exemple, que Senghor est un poète classique dont le dernier recueil, « Nocturnes » (1), représente un effort pour renouveler, par le biais du verset cher à Claudel, la vieille poésie d'amour. L'originalité, ici, c'est un emploi discret du vocabulaire aborigène, qui assure des images inédites, et le recours à des rythmes amples et nerveux que l'on ressent d'autant plus fortement que Senghor suggère toujours un accompagnement musical : flûte, balafon, khalam... Le poète mêle, au propos amoureux, l'évocation de l'Afrique de naguère de sorte que ses hymnes à la femme sont en même temps « *Pèlerinage(s) par les routes migratrices, voyage(s) aux sources ancestrales* ».

Sans erg ni hamada

Au contraire de Césaire, il ignore « l'état de révolte » et sa vision du monde, pour l'ordinaire, est apaisée (plutôt que paisible), toute de ferveur et de sensualité. Une vision, souvent, baignée de tristesse. On retiendra cet aveu du Président de la République du Congo :

« *La splendeur des honneurs est comme un Sahara. Un vide immense, sans erg ni hamada, sans herbe, sans un battement de cils, sans un battement de cœur.* »

Les poèmes d'Aimé Césaire : irritants, déroutants, prenants. Dans ses deux derniers recueils, « Ferrements » et « Cadastre » (2), ensemble de poèmes courts, on voit Césaire rouler le chaos sans l'organiser jamais. Le poète est de ceux qui se méfient du langage — plus précisément, de la grammaire, comme s'il pensait (il

→

(1) Ed. du Seuil, 93 p., 6 NF 50.
(2) Ed. du Seuil, 92 p., 6 NF 50.
Ed. du Seuil, 93 p., 6 NF 50.

PIER PAOLO PASOLINI
UNE VIE VIOLENTE
« *Ce livre violent et cruel, d'une rare saveur... un des grands succès du roman italien d'aujourd'hui.* »
Roger RABINIAUX (Combat).
« *La chronique des blousons noirs de la banlieue romaine... a obtenu non seulement un gros succès de vente mais encore la gloire littéraire.* »
Dominique FERNANDEZ (L'Express).
BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

LE LIVRE DES AMATEURS
réservé aux adultes
Catalogue gratuit sur demande
ESPRIT ET JOIE
4, rue Cochin - PARIS (5e)

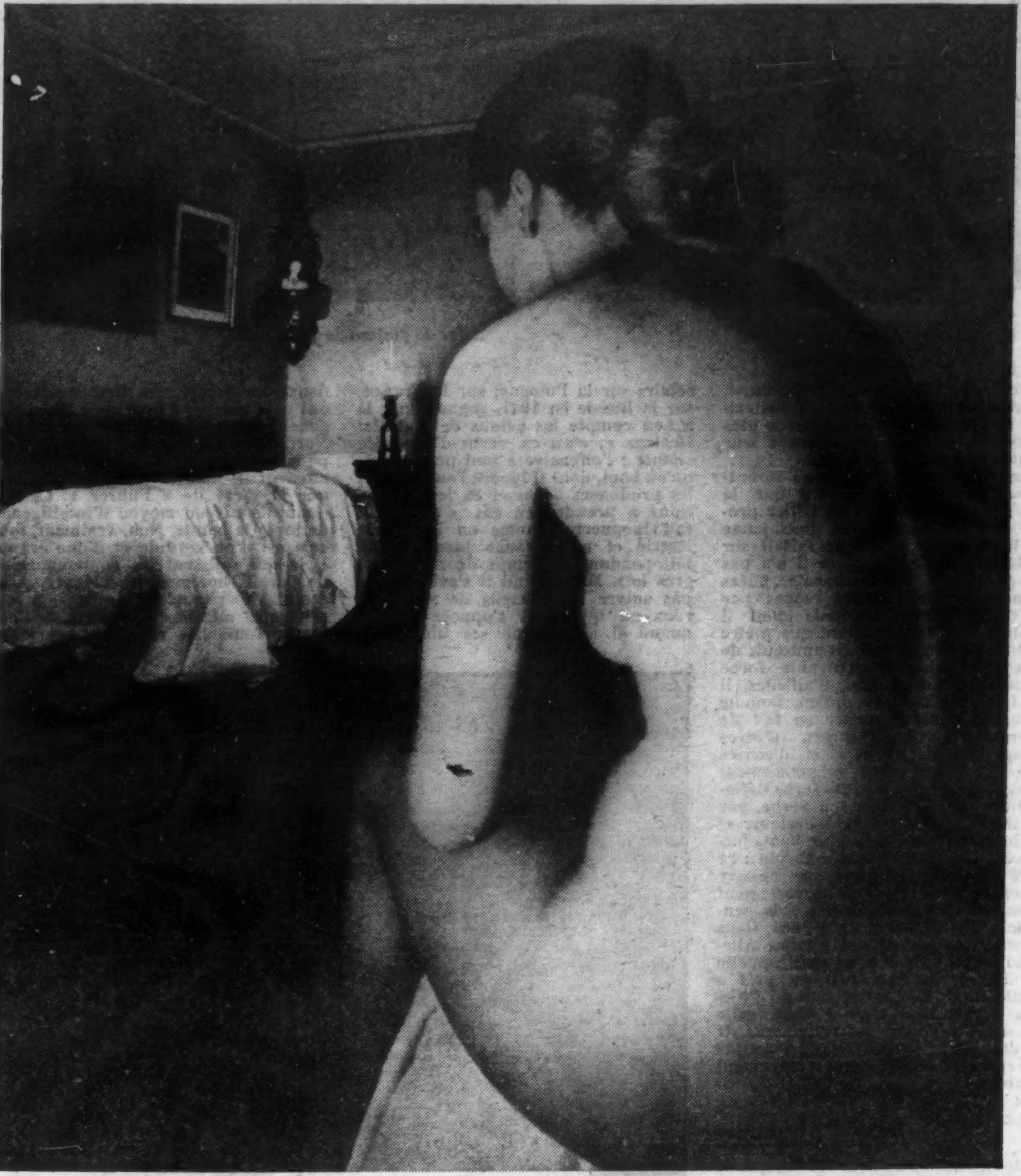
le pense sans doute) que la grammaire lui est extérieure. Ses poèmes sont des paysages de rocs déchiquetés, de pentes mortelles, de ravines démentes, de végétaux hachés. Le vers, la strophe, chez lui, ont cette apparence du chaos et les violences exercées à l'endroit de la syntaxe imposent une vision d'Apocalypse. De temps à autre surgit, à la fois envoûtant et dérisoire, un vers parfait, presque précieux, toujours apaisé. Césaire est, aujourd'hui, de tous les poètes, le plus pessimiste ; il ressent avec amertume et colère la condition de l'homme noir : son monde onirique rappelle celui de Bunuel et ses visions imposent « un saccage de sang ». Il parle

« du fond d'un pays de silence d'os calcinés, de sarments brûlés, [d'orages et cris retenus. »

Esprit torturé, baroque, habité de songes et de visions hallucinés, il a créé une poésie lyrique tendue, frémissante, souvent vindicative et amère, on est tenté de dire : imprécative. Tant de violence ne va pas sans donner au lecteur quelque malaise. Il est facile de connaître, aussi, que la ferveur avec laquelle ces poèmes ont été écrits est contagieuse.

YVES BERGER.

PERSPECTIVES



« PERSPECTIVES sur le nu », que vient de publier en France le photographe anglais Bill Brandt, n'est pas, comme son titre pourrait le faire croire, de nature à faire rêver les collégiens. C'est un ouvrage ambitieux, singulier, où l'œil de la caméra crée, devant le corps humain, sa propre réalité, proche parfois de celle de la peinture, toujours éloignée de la vision traditionnelle que nous avons du nu.

On pourrait dire de Brandt qu'il ne photographie pas avec un objectif mais avec un subjectif.

En dépit d'une mise en page qui n'est pas à la hauteur des documents et qui leur nuit parfois, « Perspectives sur le nu » intéressera tous ceux qui tiennent la photographie pour un moyen d'expression et non de simple reproduction.

Ed. Prisma. — 90 pages, préface de Lawrence Durrell. 34,95 NF.

ÉTUDE

Toujours Simenon

● Un Simenon. Deux Simenon. Tout un univers Simenon. Thomas Narcejac tente de s'y retrouver.

DEUX courts essais sur Simenon viennent de paraître : « Simenon, avocat des hommes », par Quentin Ritzen, avec une préface de Gilbert Sigaux (Le Livre Contemporain) et « Simenon », par Bernard de Fallois (Gallimard).

Le livre de Q. Ritzen est une étude intéressante, certes, mais un peu sommaire. L'auteur découvre Simenon et dit son émotion et son admiration. Mais Sigaux a raison d'écrire : « *L'accumulation des « déterminants », des « sources », des similitudes ne rend pas compte du caractère particulier de chaque créateur* ». Il est bien vrai que l'instinct de conservation, l'instinct sexuel, l'instinct social et peut-être l'instinct religieux constituent la matière même de l'œuvre de Simenon, mais ce n'est pas, semble-t-il, à ce niveau qu'il faut chercher Simenon.

Bernard de Fallois est plus prudent. Il tourne autour de l'homme et de l'œuvre, il ne se hâte pas et même il se défend d'expliquer. Il cherche, avec une probité totale, à comprendre. Et il parvient souvent à cerner le mouvement secret qui porte Simenon vers une certaine vérité. Mais quelle vérité ? On vient toujours buter sur cette question. Et elle reste sans réponse parce que Simenon ne peut ni ne veut indiquer le sens de sa recherche. « *On doit écarter toute référence à une religion particulière*, écrit G. Sigaux, *mais il est difficile d'ignorer le sens religieux de Simenon. Il est difficile aussi, reconnaissons-le, de le définir sans de grands risques d'erreur : aucun texte de l'écrivain ne nous permet d'entrer pour l'instant dans ce domaine.* » Mais on peut avancer que Simenon ne se prononcera jamais sur ce problème.

Simenon n'est pas homme à « définir ». Il se méfie de la pensée abstraite comme d'un péril mortel. Ce qui n'empêche nullement le problème d'exister et je crois que Sigaux l'a clairement situé : la vérité vers laquelle Simenon se dirige à tâtons est d'ordre religieux.

Considérons en survol les deux cents romans de Simenon. Oublions les thèmes qui semblent conférer à cette œuvre énorme une signification foisonnante. Cherchons seulement l'expérience première qui a fait de Simenon un romancier. C'est l'expérience du « malaise », comme si vivre, c'était tricher, mentir. Et il est vrai que ce qu'on nomme la personne est mensonge. Simenon est contre la personne, parce qu'il est, de toutes ses forces, contre la séparation. La personne (prise empiriquement) c'est tout ce qui nous empêche de communiquer, tout ce qui nous fortifie dans la certitude hautaine que nous sommes différents, que nous sommes « quelqu'un ».

Or, nous ne sommes pas quelqu'un (Simenon balaye toutes les valeurs), mais notre être véritable et mystérieux se manifeste dans l'effort que nous faisons pour atteindre l'autre. Et pourtant cet effort ne suffit pas, car il suppose une distance et il n'y a pas de distance. L'épreuve de la distance est à surmonter. L'autre doit être vécu comme une modalité de moi-même. Mais cela ne signifie nul-

Connaissance de
JULES ROMAINS
par
ANDRÉ BOURIN
mémoires dialogués
de JULES ROMAINS
de l'Académie française
FLAMMARION

GALERIE CHARPENTIER
FORMES ET COULEURS
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

lement qu'on aboutit à l'expérience d'une communion, ce qui serait encore l'union de deux personnes. Cela ne signifie pas davantage que le moi est dépassé, qu'il y a, en quelque sorte, un au-delà du moi. C'est au contraire l'idée du moi qui perd toute importance. Le moi se décentre. Les choses et les êtres sont du moi, comme moi-même je suis du moi. Du moi, comme on dit de l'air ou de l'eau.

C'est le moi éprouvé comme un milieu mais en même temps embrassé dans un regard. Le monde devient conscience et la conscience se fait monde, sans qu'il y ait fusion affective (Simenon refuse tout lyrisme et peut-être, en un sens, tout amour) et sans qu'il y ait construction philosophique.

Il s'agit d'une expérience... « *Obstinément, nous avons refusé de nous voir tels que nous sommes. Est-ce l'heure de la vérité qui vient de sonner et l'homme s'est-il résigné à se regarder en face ?* » (« Le roman de l'homme »). L'expérience, simplement découvre (quand on a réussi à n'être dupe ni de la société, ni de la morale, ni de la pensée, ni du sentiment) que la vie réelle est « Maya », que le vieux problème du sujet et de l'objet n'existe pas.

Ceux qui dégringolent

En un premier temps, Simenon dit : *Je ne suis pas « cela »*, repoussant tout ce qui tombe dans le champ de l'expérience naïve, la manière de vivre, le métier, « cet homme-là » tel qu'il est défini par l'état civil. En un deuxième temps, il dit : *je suis « cela »*, et cela désigne tout ce qui était auparavant considéré comme non-moi. Et il en vient, enfin, à un « *Je suis Cela* » qui consacre l'extinction du moi, d'une façon qui rappelle la démarche la plus foncière de l'expérience hindoue. Car Simenon, et c'est son originalité, a choisi d'aller jusqu'au bout du vécu, ce qui est le mouvement même de ce qu'on appelle à tort la « pensée » orientale. C'est pourquoi les héros simenoniens les plus évolués sont des étrangers parmi les hommes. Il y a, en eux, je ne sais quoi qui rappelle Gandhi. Ils valent par leur faiblesse et leur innocence fondamentale, sur laquelle le péché n'a pas de prise, car le péché c'est l'installation dans l'humain, source de toute violence. « *Maigret avait déjà tenté de faire admettre par d'autres, y compris par des hommes d'expérience, que ceux qui dégringolent, en particulier ceux qui mettent un acharnement morbide à descendre toujours plus bas, et qui se salissent à plaisir, sont presque toujours des idéalistes.* » (« Maigret et le corps sans tête »).

Si cette approche de Simenon est correcte, on comprend mieux le mystère apparent de sa création romanesque. Simenon s'aliène dans ses personnages exactement comme le « guru » s'aliène dans une méditation qui, peu à peu, fait craquer la limite. Cette création romanesque est essentiellement transformante, comme une prière. Elle vise à créer un état qui s'ouvre à son tour sur d'autres états (et d'autres romans) en nombre indéfini, mais tous orientés vers plus d'unité et de silence. Au bout de cette tentative, commence je ne sais quelle simplicité radicale, quel néant prodigieusement vivant, quelque chose comme l'envers de l'humain, la promesse, enfin, de la paix.

THOMAS NARCEJAC.

LU

● Un dictateur paternel.

« AVEZ-VOUS VU GLOCK ? » par Christian-Yve.

EST-CE un film ou un roman que vient de terminer Christian-Yve ? C'est un livre, semble-t-il, car, la dernière page tournée, les images en demeurent vivaces, comme celles qui n'ont été perçues que par... l'imagination.

Dans la lointaine république de Karalouh, un dictateur paternel a pris en main les rènes du pouvoir. Par un savant attentisme, il tient en haleine les revendications des ouvriers et compose avec les patrons. Mais il n'en a pas moins rendu son peuple heureux en bannissant la guerre et en enfermant les fabricants d'armements dans un asile de fous.

A ce moment surgit, à la tête de ses mercenaires, le tribun Jéricho, plus dynamique, qui veut imposer le triomphe des vertus viriles et de l'armée. Mais il ne jouira pas longtemps de son pouvoir grâce à l'action conjuguée de l'abominable petit poète Zuppo, de la blonde secrétaire Rosalène, à l'arachnéen corsage de la fée Ida, un peu p... sur les bords... fort bien servis par l'apathie populaire.

Et Glock, qu'on ne voit jamais ? L'éternel absent apparaît seulement à la dernière page. C'est le philosophe qui tire les leçons de l'événement auquel il est demeuré rigoureusement étranger. Il serait irrespectueux de chercher ici qui a servi de modèle.

Julliard - 232 pages - 9 NF.

● Un écrivain en herbe.

« LA VIE AU SÉRIEUX », par Roger Bésus.

CHAQUE saison littéraire apporte au moins un roman vide-poches où un auteur intelligent s'emploie à déverser le contenu de toutes ses méditations sur l'art, la politique, l'amour, la vie, sous le prétexte de raconter une histoire.

Certes, Bésus est un homme qui prend le roman au sérieux. Au point de faire de son héros un écrivain en herbe pour qui le roman est à la fois salut et perdition. S'il est des romanciers de cette sorte, c'est sans doute uniquement parmi les personnages de romans.

Pris entre les tentations diverses de la réussite matérielle et de la pureté, le héros et l'auteur se livrent à de curieux chassés-croisés, qui les conduisent de l'antre d'un usurier dans le lit d'une pucelle, en passant par un atelier de peintre et la cabine d'un remorqueur. Le tout servant de prétexte à un exposé des motifs qui doivent faire prendre « la vie au sérieux ». Car ce livre gauche, tourmenté, indécis, sinueux, n'est en définitive que sécrétion interne, nécessité organique et, dans toute l'acception d'un terme aux significations diverses, un livre d'humeur.

Albin Michel - 320 pages - 9,75 NF.

● Dangereuses liaisons.

« RETOURNE-TOI SUR L'ANGE », par Jean-Pierre Moulin.

QUI a dit que l'on n'écrivait plus de romans d'amour ? En voici un. Il est vrai qu'il semble quelque peu anachronique. Et pourtant, Jean-Pierre Moulin sait fort bien analyser certains aspects de l'amour moderne, dans une grande ville — mi-amour courtois et mi-coucherie cynique.

Qu'un haut fonctionnaire d'une organisation internationale et une productrice de la télévision se rencontrent au cours d'une conférence internationale, cela suffit à donner au livre un ton agressivement contemporain. Que leurs amours soient contrariées par un ancien amant de la belle, mêlé de près aux intrigues des services de renseignement de la police, et voilà bien les dangereuses liaisons 1961, sans la grâce de Laclos ni la finesse, bien sûr. Mais avec un je-ne-sais-quoi que l'amour confère à ceux qui savent en parler.

Au demeurant, cette œuvrette est aussi inutile que l'organisation où travaille le héros. Aussi intranscendante que les émissions de sa maîtresse. Mais aussi inquiétante que les services auxquels appartient le jaloux.

Julliard - 262 pages - 9 NF.

JULLIARD

les gens de Mogador ***

Elisabeth Barbier

DOMINIQUE VERNET tome I

Voici enfin le troisième volet de la grande suite romanesque consacrée par Elisabeth Barbier aux GENS DE MOGADOR. Après JULIA VERNET, après LUDIVINE, voici aujourd'hui DOMINIQUE VERNET. Dominique est seule pour diriger l'exploitation. Elle a vingt ans ; c'est une femme à la fois mélancolique et grave, énergique et fougueuse. Elle vivra une grande passion amoureuse mais se sacrifiera pour conserver le domaine ancestral et faire de son neveu le digne successeur qu'attend Mogador.

Rappelons que le dernier livre d'Elisabeth Barbier, outre la trilogie des GENS DE MOGADOR, est MON PERE, CE HEROS.

I vol. 13,50 NF

FRANÇOIS MITTERRAND

LA CHINE AU DÉFI

Au cours d'un récent voyage en Chine François Mitterrand s'est entretenu librement avec Mao Tsé Toung et tous les principaux dirigeants de cet Etat en train d'accomplir la plus formidable transformation jamais enregistrée dans l'histoire d'une nation. Ces hommes, les artisans de ce bouleversement, François Mitterrand leur a parlé, les a questionnés et ils ont répondu à sa curiosité. Il nous livre aujourd'hui en pleine clarté leurs opinions sur les rapports de la Chine avec l'Europe, le Tiers-Monde, les autres grandes nations mondiales et ses propres déductions en une analyse à la fois lucide et objective.

I vol. 9,40 NF

Jules ROY

AUTOUR DU DRAME

chroniques

I vol. 9,90 NF

Saint-Tropez le mal connu

LES LETTRES NOUVELLES 16

Nouveaux écrivains d'Amérique Latine

et

Michel BUTOR : *Kujawski.*
Hubert DAMISH : *Wright Mills.*
Geneviève SERREAU : *Un mois à Cuba.*
Bernard TEYSSEDRE : *Réalisme critique et avant-garde.*

Le numéro : 5,90 NF

PIERRE et RENEE GOSSET

Adolf HITLER

tome I

des origines à la prise du pouvoir

I fort vol. 18 NF

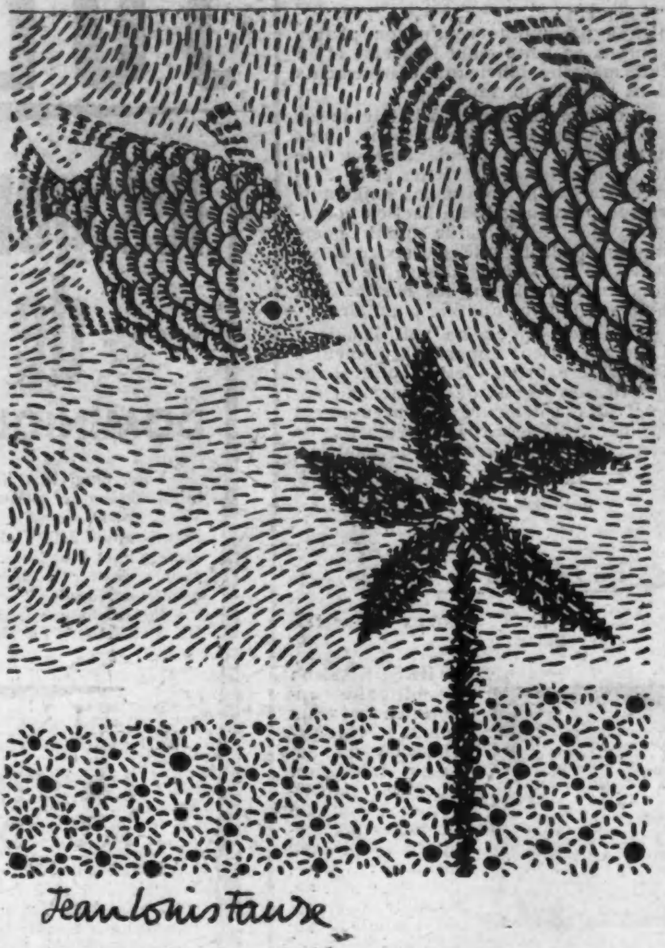
françoise SAGAN

LES MERVEILLEUX NUAGES

roman — I vol. 9 nf

Une nouvelle inédite de

UN JOUR RÊVÉ POUR LE POISSON BANANE



Est-ce que tu lui as dit ce

IL y avait à l'hôtel quatre-vingt-dix-sept publicitaires de New York. Comme ils monopolisaient les lignes longue-distance, la jeune femme du 507 dut patienter de midi à deux heures et demie pour avoir sa communication. Elle ne resta pas pour autant à ne rien faire. Elle lut un article d'une revue féminine de poche intitulée : « Le Sexe, le paradis ou l'enfer ». Elle lava son peigne et sa brosse. Elle enleva une tache sur la jupe de son tailleur beige. Elle déplaça le bouton de sa blouse de chez Saks. Elle fit disparaître deux poils qui venaient de repousser sur son grain de beauté. Lorsque enfin le standard l'appela, elle était assise sur le rebord de la fenêtre et finissait de vernir les ongles de sa main gauche.

Ce n'était pas une femme à perdre la tête pour une sonnerie de téléphone. Elle se comportait comme si le téléphone n'arrêtait pas de sonner depuis qu'elle avait atteint la puberté.

A l'aide de son minuscule pinceau, tandis que le téléphone sonnait, elle termina l'ongle de son petit doigt, en prenant le temps de souligner le contour de la lunule. Elle referma ensuite le flacon de vernis et se leva en agitant la main pour faire sécher. De sa main libre — la droite — elle prit un cendrier plein sur le rebord de la fenêtre et le porta sur la table de nuit, à côté du téléphone. Elle s'assit sur l'un des lits jumeaux et — ça faisait cinq ou six fois que ça sonnait — décrocha.

« Allô », dit-elle, les ongles de sa main gauche loin de son déshabillé de soie blanche. C'était tout ce qu'elle avait sur elle, avec ses mules. Ses bagues étaient restées dans la salle de bains.

— J'ai votre communication pour New York, Madame Glass, dit la standardiste.

— Merci, dit la jeune femme, et elle fit de la place au cendrier sur la table de nuit.

Une voix féminine se fit entendre : « Muriel ? C'est toi ? »

La jeune femme écarta légèrement l'appareil de son oreille. « Oui, maman. Comment vas-tu ?

— Je me suis fait un sang d'encre ! Pourquoi n'as-tu pas téléphoné ? Tout va bien ?

— J'ai essayé de t'avoir hier soir et avant-hier soir. Mais ici le téléphone...

— Est-ce que tout va bien, Muriel ?

La jeune femme augmenta l'écart entre l'écouteur et son oreille.

— Ça va... il fait chaud. C'est la journée la plus chaude qu'on ait vue en Flodide depuis...

— Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ? je me suis fait un souci !...

— Maman chérie, ne crie pas comme ça, je t'entends très bien, dit la jeune femme. J'ai appelé deux fois hier soir. La première fois juste après...

— Je le lui disais, à ton père, que tu téléphonerais. Mais non, il a fallu... Est-ce que tout va bien, Muriel ? Dis-moi la vérité.

— Je vais bien. Arrête de me demander ça, je t'en prie.

— Quand êtes-vous arrivés ?

— Je ne sais plus. Mercredi matin, de bonne heure.

— Qui conduisait ?

— Lui, dit la jeune femme. Et ne t'énerve pas. Il a conduit comme un ange. Je n'en revenais pas.

— C'est lui qui conduisait ! Muriel, tu m'avais pourtant promis...

— Maman, interrompit la jeune femme, je viens de te le dire, il a conduit comme un ange. Au-dessous de quatre-vingts pendant tout le trajet, je t'assure.

— Est-ce qu'il a recommencé son petit tour avec les arbres ?

— Je te répète qu'il conduisait comme un ange, Maman. Ecoute, je t'en prie... je lui ai demandé de faire attention aux lignes jaunes et tout, et il comprenait, et il le faisait. Il faisait même son possible pour ne pas regarder les arbres, je t'assure. Au fait, est-ce que papa a fait réparer la voiture ?

— Pas encore. On demande 400 dollars, rien que pour...

— Maman, Seymour a dit à papa qu'il paierait. Il n'y a pas de raison...

— Bien, nous verrons. Comment était-il exactement, pendant le voyage, et tout ?

— Très bien, dit la jeune femme.

— Est-ce qu'il t'appelle encore par cet abominable...

— Non, il a quelque chose de nouveau maintenant.

— Quoi ?

— Oh... qu'est-ce que ça peut faire, maman ?

— Muriel, je veux savoir ! Ton père...

— D'accord, d'accord. Il m'appelle *Miss Esprit Pute* 1948, dit la jeune femme avec un petit rire nerveux.

— Ça n'est pas drôle, Muriel. Ça n'est pas drôle du tout. C'est horrible. C'est triste, au fond. Quand je pense que...

— Maman, interrompit la jeune femme, écoute, tu te rappelles ce livre qu'il m'a envoyé d'Allemagne ? Tu sais, les poèmes allemands ? Qu'est-ce que j'en ai fait ? Je me creuse la...

— Tu l'as.

— Tu es sûre ? dit la jeune femme.

— Absolument. C'est-à-dire, je l'ai. Il est dans la chambre de Freddy. Tu l'avais laissé là et il n'y avait plus de place dans la... Mais pourquoi ? Il le réclame ?

— Non. Seulement, pendant le voyage, il m'a demandé ce qu'il était devenu. Il voulait savoir si je l'avais lu.

— Mais, c'est de l'allemand !

— Oui, ma Moune, ça ne change rien, dit la jeune femme en croisant les jambes. Il m'a dit que ces poèmes ont été écrits par *le seul grand poète du siècle*, que j'aurais dû acheter une traduction ou quelque chose. Ou même apprendre la langue, tu te rends compte !

— C'est affreux, affreux ! C'est triste, voilà ce que c'est... Ton père me disait encore hier soir...

— Une seconde, maman, dit la jeune femme. Elle alla chercher ses cigarettes sur le rebord de la fenêtre, en alluma une, et revint s'asseoir sur le lit. « Maman ? », dit-elle, en exhalant une bouffée de fumée.

— Muriel, maintenant, écoute-moi.

— Je t'écoute.

— Ton père a parlé au docteur Sivetski.

— Ah ?... fit la jeune femme.

— Il lui a tout raconté. Du moins, il dit qu'il l'a fait, tu connais ton père. Les arbres. Cette histoire avec la fenêtre. Ces horreurs qu'il disait à Grand-Mère sur ce qu'elle comptait faire dans l'Au-delà. Ce qu'il a fait avec ces jolies gravures, des Bermudes... Tout, quoi !

— Alors ? dit la jeune femme.

— Alors, il a dit en premier lieu que c'était un véritable crime de la part de l'Armée, de l'avoir laissé sortir de l'hôpital. Je te donne ma parole, il a dit à ton père — de manière catégorique — qu'il y avait de grandes chances — de très grandes chances, a-t-il dit — pour que Seymour perde complètement la raison. Je te donne ma parole.

— Il y a un psychiatre, ici, à l'hôtel, dit la fille.

— Qui ça ? Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais pas. Rieser ou quelque chose comme ça. Il paraît qu'il est très bien.

— Jamais entendu parler.

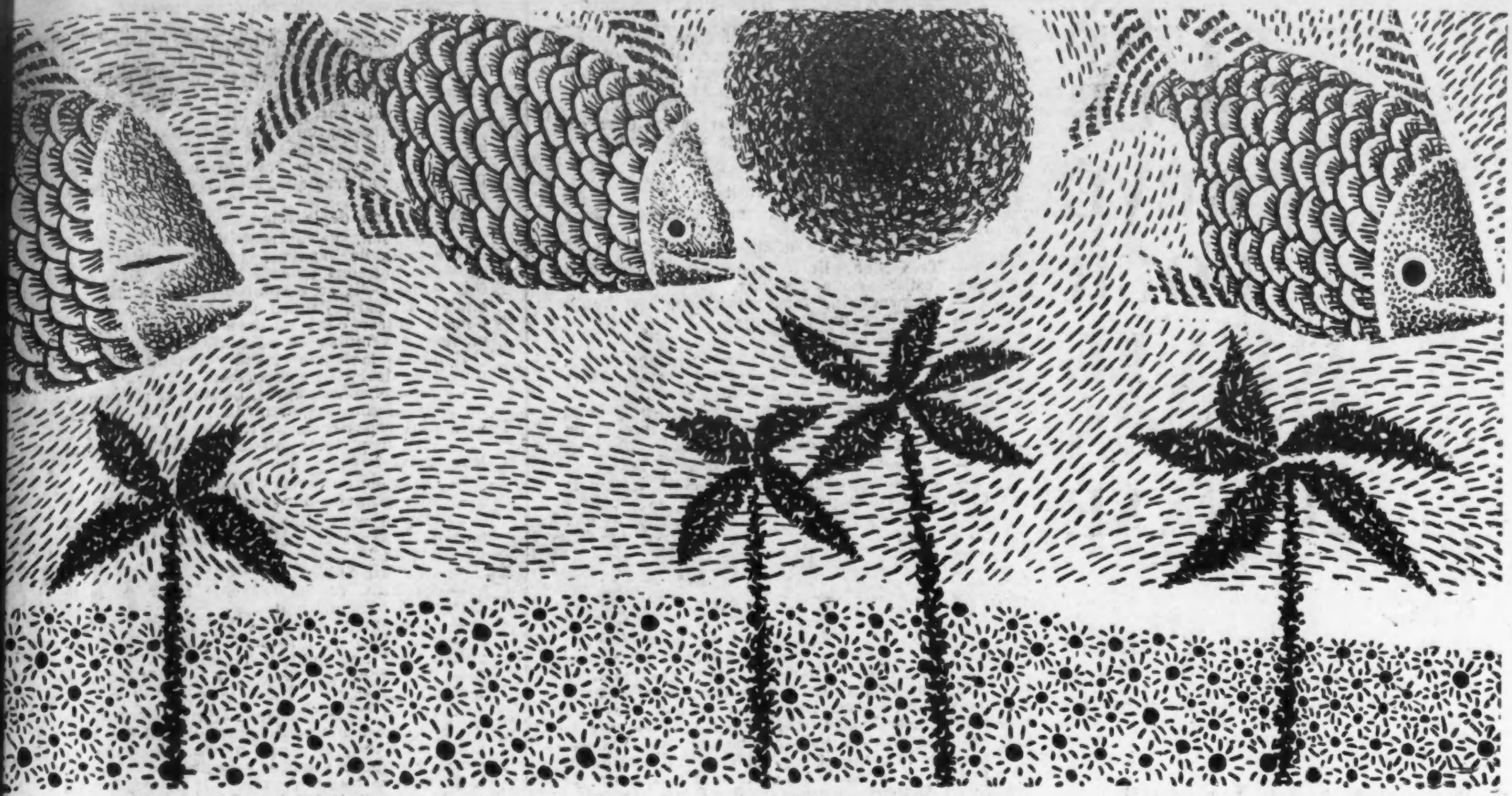
— Bref, que tu en aies entendu parler ou non, il paraît qu'il est très bien.

— Muriel, ne sois pas énervée, je t'en prie. Nous nous faisons tellement de souci pour toi. Je vais même te dire, hier soir, ton père voulait te télégraphier de rentrer...

— Il n'est pas question que je rentre, maman. Alors, cesse de te tracasser.

— Muriel, je te donne ma parole, le docteur Sivetski a dit que Seymour risquait de perdre complètement...

— Je viens juste d'arriver, maman. Ce sont les premières vacances que je prends depuis des années. Je ne vais pas, maintenant, remballer toutes mes affaires et rentrer. De toute façon, je ne suis pas en état de voyager. J'ai



qu'il avait essayé de faire avec la chaise de grand-mère ?

attrapé un de ces coups de soleil ! Je peux à peine remuer.

— Tu as pris un coup de soleil ? Pourquoi ne t'es-tu pas servie du *« Bronze »* que j'ai mis dans ta valise ? Je l'ai mis avec...

— Je m'en suis servie, et j'ai quand même un coup de soleil.

— C'est terrible. Où es-tu brûlée ?

— Tout partout, ma Moune, tout partout !

— C'est terrible !

— Je survivrai.

— Dis-moi, as-tu parlé à ce psychiatre ?

— Eh bien... En un sens, oui, dit la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Où était Seymour quand tu lui as parlé ?

— A l'Ocean-Room. Il jouait du piano. Il a joué du piano pendant les deux soirs que nous avons passés ici.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Oh, pas grand-chose. C'est lui qui a parlé le premier. J'étais assise près de lui au Bingo, hier soir, et il m'a demandé si c'était mon mari qui jouait au piano dans l'autre salle. Je lui ai dit que c'était lui, et il m'a demandé si Seymour avait été malade ou quelque chose. Alors, j'ai dit...

— Pourquoi a-t-il demandé ça ?

— Je n'en sais rien, maman. Peut-être parce qu'il est tellement pâle, et tout ça, dit la fille. Bref, après le Bingo, sa femme et lui m'ont demandé si je ne voulais pas prendre un verre avec eux. J'ai accepté. Sa femme est affreuse. Tu te rappelles, cette abominable robe du soir que nous avons vue en vitrine chez Bonwit ? Celle dont tu disais que tu l'aurais voulue pour avoir un tout petit, tout petit...

— La verte ?

— Elle l'avait... Et des hanches de matrone ! Elle n'arrêtait pas de me demander si Seymour était parent avec cette Suzanne Glass de Madison Avenue, la modiste.

— Mais qu'est-ce qu'il a dit, lui, le docteur ?

— Oh, eh bien, pas grand-chose en définitive. Je veux dire, nous étions dans le bar, et tout. Il y avait un boucan terrible.

— Oui, mais est-ce que... Est-ce que tu lui as dit ce qu'il avait essayé de faire avec la chaise de grand-mère ?

— Non, maman. Je ne suis pas beaucoup entrée dans les détails, dit la jeune femme. J'aurai probablement l'occasion de lui reparler. Il passe toutes ses journées au bar.

— Est-ce qu'il a dit qu'il pourrait devenir... Tu sais... Bizarre ou quelque chose comme ça ? Te faire quelque chose, à toi ?

— Pas exactement, dit la jeune femme. Il lui aurait fallu en savoir plus long. Il faut qu'on connaisse votre enfance... Enfin, tous ces machins. Je te l'ai dit, maman, il y avait un tel boucan, on pouvait à peine parler.

— Bon. Comment va ton manteau bleu ?

— Très bien, j'ai fait enlever un peu des épaulettes.

— Comment sont les robes cette année ?

— Affreuses. Mais pour les Martiennes. On voit des paillettes, des tas de trucs, dit la jeune femme.

— Comment est votre chambre ?

— Bien. Enfin, tout juste bien. Nous n'avons pas pu avoir la chambre que nous avions avant la guerre, dit la jeune femme. Les gens sont affreux cette année. Je voudrais que tu vöies ceux qui sont assis à côté de nous au restaurant. A la table à côté. On croirait qu'ils ont débarqué ici en wagon à bestiaux.

— Tu sais, c'est comme ça partout. Et ta robe à danser ?

— Elle est trop longue. Je te le disais qu'elle serait trop longue.

— Muriel, je te le demande une fois encore, mais une fois pour toutes : est-ce que vraiment tout va bien ?

— Oui. oui, maman, dit la jeune femme, oui, pour la *n*e fois.

— Et tu ne veux pas rentrer ?

— Non, maman.

— Ton père me disait encore hier soir qu'il te paierait volontiers le voyage si tu voulais partir quelque part toute seule, et réfléchir à tout ça. Tu pourrais faire une jolie croisière. Nous avons pensé tous les deux que...

— Non, vous êtes gentils, dit la jeune femme, et elle décroisa ses jambes. Maman, cet appel va coûter une...

— Quand je pense comme tu as attendu ce garçon, pendant toute la guerre... Je veux dire, quand on pense à toutes ces folles petites veuves qui...

— Maman, dit la jeune femme, on ferait mieux de raccrocher. Seymour va rentrer d'une minute à l'autre.

— Où est-il ?

— Sur la plage.

— Sur la plage ? Tout seul ? Est-ce qu'il se tient convenablement sur la plage ?

— Maman ! dit la jeune femme, tu parles de lui comme si c'était un paranoïaque dangereux.

— Je n'ai rien dit de tel, Muriel.

— Eh bien, on le croirait à t'entendre. Tu sais, tout ce qu'il fait, c'est de rester allongé là. Il ne veut pas retirer son peignoir de bain.

— Il ne veut pas enlever son peignoir ! Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Peut-être parce qu'il est tellement blanc.

— Mon Dieu ! mais il lui faut du soleil ! Tu ne peux pas le lui faire enlever ?

— Tu connais Seymour, dit la jeune femme, en croisant à nouveau les jambes. Il dit qu'il ne veut pas avoir autour de lui une bande d'idiots à regarder son tatouage.

— Mais il n'a pas de tatouage ! Il s'en est fait faire un à l'armée ?

— Non, maman, non, ma Moune, dit la jeune femme en se levant. Ecoute, je te rappellerai peut-être demain.

— Muriel, écoute-moi, maintenant.

— Oui, maman, dit la jeune femme, en s'appuyant de tout son poids sur la jambe droite.

— Appelle-moi *immédiatement* s'il fait ou dit quoi que ce soit de bizarre... Tu sais ce que je veux dire. Tu m'entends ?

— Maman, je n'ai pas peur de Seymour.

— Muriel, je veux que tu me promettes.

— D'accord, je te promets. A bientôt, maman, dit la jeune femme. Mille baisers à papa.

Elle raccrocha.

« JE vois encore plus de glace (*), dit Sybil Carpenter qui séjournait à l'hôtel avec sa mère. Est-ce que tu as vu encore plus de glace ?

— Arrête de dire ça, mon Minou. Ça va finir par rendre maman complètement folle. Tiens-toi tranquille, s'il te plaît. »

Madame Carpenter passait de l'huile solaire sur les épaules de Sybil. Elle l'étalait soigneusement sur l'arête de ses omoplates délicates comme des ailes. Sybil était assise, en position instable, sur un énorme ballon de plage gonflé, face à l'Océan. Elle portait un maillot de bain jaune canari, un maillot deux-pièces dont l'une serait encore parfaitement inutile pendant une dizaine d'années.

— En fait, ce n'était qu'un simple mouchoir de soie, ça se voyait en regardant de près, disait la femme étendue dans la chaise longue, à côté de Mme Carpenter. J'aurais bien aimé savoir comment elle l'avait noué, c'était vraiment adorable !

— En effet, ce devait être adorable, dit Mme Carpenter. Sybil, tiens-toi tranquille, mon Minou.

→

(*) N.D.L.R. : En anglais : « see more glass », ce qui se prononce exactement comme Seymour Glass.

Une nouvelle inédite de Jérome-David Salinger

UN JOUR RÊVÉ POUR LE POISSON BANANE

→

— Est-ce que tu as vu encore plus de glace ? dit Sybil.

Mme Carpenter soupira.

— Voilà, dit-elle. Elle reboucha le flacon d'huile solaire. Maintenant, cours jouer, mon Minou. Maman va remonter à l'hôtel prendre un Martini avec Mme Hubbel. Je te rapporterai l'olive.

Libérée, Sybil rejoignit en courant la bordure plate de la plage et se mit à marcher vers le Pavillon du Pêcheur. Elle ne s'arrêta qu'une fois pour enfoncer le pied dans un château de sable effondré. Elle fut bientôt hors des limites de la portion de plage réservée aux pensionnaires de l'hôtel.

Elle parcourut encore quelques centaines de mètres, puis, soudain, obliqua et remonta en courant vers le côté de la plage où le sable était mou. Elle s'arrêta net devant le jeune homme étendu sur le dos.

« Tu ne viens pas dans l'eau, voir encore plus de glace ? », dit-elle.

Le jeune homme tressaillit, porta sa main droite sur les pans de son peignoir en tissu éponge. Il se retourna sur le ventre en faisant glisser la serviette roulée qu'il avait sur les yeux. Il leva vers Sybil un regard de biais.

— Hello, Sybil !

— Tu ne viens pas dans l'eau ?

— Je t'attendais, dit le jeune homme. Quoi de neuf ?

— Quoi ? dit Sybil.

— Quoi de neuf ? Quels sont les événements ?

— Mon papa arrive demain avec le navion, dit Sybil, donnant des coups de pied dans le sable.

— Pas dans la figure, bébé ! dit le jeune homme, et il emprisonna dans sa main une des chevilles de Sybil. Eh bien, il était temps qu'il arrive, ton papa. Je l'ai attendu pendant des heures. Des heures !

— Où est la dame ? dit Sybil.

— La dame ? Le jeune homme enleva un peu de sable de ses cheveux fins. C'est difficile à dire, Sybil. Elle peut se trouver en ce moment dans un millier d'endroits. Chez le coiffeur, par exemple, pour se faire teindre *Vison.* Ou bien dans sa chambre, en train de fabriquer des poupées pour les petits pauvres.

A ce moment, couché sur le ventre, il mit ses poings l'un sur l'autre et posa son menton dessus.

— Parle-moi d'autre chose, Sybil, dit-il. Tu as un bien joli maillot. S'il y a quelque chose que j'aime, c'est bien les maillots bleus.

Sybil le regarda, étonnée, puis baissa les yeux sur son petit ventre proéminent.

— Mais, c'est un jaune, dit-elle, C'est un jaune !

— Non ? Approche un peu.

Sybil fit un pas en avant.

— Tu as absolument raison. Je suis complètement idiot.

— Tu ne viens pas dans l'eau ? dit Sybil.

— Je suis en train d'étudier la question. J'y réfléchis énormément, Sybil, à un point que tu ne croirais pas.

Sybil tâta la bouée de caoutchouc que le jeune homme utilisait comme oreiller.

— Elle a besoin d'air, dit-elle.

— Tu as raison. Elle a plus besoin d'air que je peux l'admettre.

Il retira ses poings et laissa son menton reposer sur le sable.

— Sybil, dit-il, tu es resplendissante. C'est bon de te voir. Parle-moi de toi. Il avança les mains et emprisonna les deux chevilles de Sybil. Je suis un Capricorne, dit-il. Qu'est-ce que tu es, toi ?

— Sharon Lipschutz a dit que tu l'avais laissée s'asseoir à côté de toi, sur le tabouret du piano, dit Sybil.

— Sharon Lipschutz a dit ça ?

Sybil hocha vigoureusement la tête.

Il lâcha ses chevilles, ramena ses mains et posa sa joue sur son bras droit.

— Eh bien, dit-il, tu sais comment ces choses-là arrivent, Sybil. J'étais assis là, en train de jouer. Et tu n'étais nulle part dans les parages. Sharon Lipschutz est arrivée, et elle s'est assise près de moi. Je ne pouvais tout de même pas la repousser, non ?

— Si !

— Oh, non. Non, je ne pouvais pas faire ça, dit le jeune homme. Mais je vais te dire ce que j'ai fait.

— Quoi ?

— J'ai imaginé que c'était toi.

Sybil s'accroupit et se mit à creuser dans le sable.

— Allons dans l'eau, dit-elle.

— Très bien, dit le jeune homme, je crois que c'est dans mes moyens.

— La prochaine fois, repousse-la, dit Sybil.

— Repousse qui ?

— Sharon Lipschutz.

— Oh, Sharon Lipschutz, dit le jeune homme. Comme ce nom revient, mêlant les souvenirs et le désir ! Il se mit brusquement sur ses pieds. Il regarda l'Océan. Sybil, dit-il, je vais te dire ce qu'on va faire. On va voir si on peut attraper un poisson-banane.

— Un quoi ?

— Un poisson-banane, dit-il, et il dénoua la ceinture de son peignoir.

IL retira le peignoir. Ses épaules étaient blanches, étroites, et ses veines étaient bleues. Il plia le peignoir une première fois dans le sens de la longueur, puis en trois dans l'autre sens. Il déroula la serviette qu'il avait sur les yeux, tout-à-l'heure, l'étala sur le sable et posa le peignoir dessus. Il se baissa, ramassa la bouée et la plaça sous son bras droit. Enfin, de la main gauche, il prit la main de Sybil. Ils partirent tous les deux vers l'Océan.

« Je suppose que tu n'as pas vu beaucoup de poissons-bananes dans ta vie ? dit le jeune homme.

Sybil secoua la tête.

— Pas beaucoup, hein ? Au fait, où habites-tu ?

— Je ne sais pas, dit Sybil.

— Bien sûr que si, tu sais. Il faut bien. Sharon Lipschutz sait où elle habite, elle, et elle n'a que trois ans et demi.

Sybil s'arrêta et retira brusquement sa main. Elle ramassa un coquillage et le regarda avec un intérêt étudié. Elle le jeta par terre.

— Whirly Wood, Connecticut, dit-elle, et elle reprit sa marche ventre en avant.

— Whirly Wood, Connecticut, dit le jeune homme. Est-ce que ça ne serait pas quelque part près de Whirly Wood, Connecticut, par hasard ?

Sybil le regarda.

— Mais c'est là que j'habite ! dit-elle avec impatience. J'habite à Whirly Wood, Connecticut. Elle fit quelques pas en courant devant lui, attrapa son pied gauche avec sa main gauche et sauta deux ou trois fois à cloche-pied.

— Tu ne peux pas savoir comme tout devient clair, dit le jeune homme.

Sybil lâcha son pied.

— Est-ce que tu as lu « Le Petit Sambo Noir » ? dit-elle.

— Vraiment, c'est drôle que tu me demandes ça, dit-il. Je l'ai justement fini hier soir. Il chercha la main de Sybil et la reprit dans la sienne. Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda-t-il.

— Tu te rappelles quant les tigres ont bondi tout autour de l'arbre ?

— J'ai cru qu'ils n'arrêteraient jamais. Je n'avais jamais vu tant de tigres.

— Il y en avait seulement six, dit Sybil.

— Seulement six ! dit le jeune homme. Tu appelles ça seulement !

— Tu aimes la cire ? demanda Sybil.

— J'aime quoi ? dit le jeune homme.

— La cire ?

— Beaucoup, et toi ?

Sybil fit oui de la tête.

— Tu aimes les olives ? demanda-t-elle.

— Les olives ? oui. Les olives et la cire. Je ne vais jamais nulle part sans en emporter.

— Tu aimes Sharon Lipschutz ? demanda Sybil.

— Oui, oui, je l'aime, dit le jeune homme. Ce que j'aime particulièrement chez elle, c'est qu'elle ne fait jamais de méchancetés aux petits chiens, dans le hall de l'hôtel. A ce petit bull-dog miniature, par exemple, qui est avec cette dame du Canada. Tu ne me croiras peut-être pas, mais il y a des petites filles qui s'amusent à le piquer avec la tige de leur ballon. Mais pas Sharon. Elle n'est jamais mesquine ou méchante. C'est pour ça que je l'aime tellement.

Sybil se taisait.

— J'aime mâcher de la bougie, dit-elle enfin.

— Qui n'aime pas ça ? dit le jeune homme, en trempant ses pieds dans l'eau. Brrrr ! Elle est glacée. Il laissa tomber la bouée. Non, attends une seconde, Sybil, attends que nous soyons un peu plus loin. Ils pataugèrent jusqu'à ce que Sybil eût de l'eau jusqu'à la taille. Là, le jeune homme l'enleva dans ses bras et la posa sur le ventre, sur la bouée.

— Tu ne mets jamais de bonnet de bain ou quelque chose ? demanda-t-il.

— Me laisse pas partir, ordonna Sybil. Tiens-moi bien.

— Mademoiselle Carpenter, je vous en prie, je connais mon métier, dit le jeune homme. Tout ce que tu as à faire, c'est d'ouvrir les yeux bien grands pour voir les poissons-bananes. C'est le jour rêvé pour le poisson-banane.

— J'en vois pas, dit Sybil.

— Ça se comprend. Ils ont des habitudes bizarres, très bizarres. Il continuait à pousser la bouée. Il avait de l'eau jusqu'à la poitrine. Ils ont un sort tragique, dit-il. Tu sais ce qu'ils font, Sybil ?

Elle fit non de la tête.

— Eh bien, ils entrent dans un trou où il y a plein de bananes. Quand ils entrent, ce sont des poissons comme les autres. Mais une fois dedans, ils se conduisent comme des cochons. Tu sais, j'ai vu une fois un poisson-banane entrer dans un trou à bananes et en manger pas moins de soixante-dix-huit.

Il poussa la bouée et son occupante un peu plus près de la ligne d'horizon.

— Naturellement, après, ils sont si gras qu'ils ne peuvent plus ressortir du trou. Ils ne peuvent plus repasser la porte.

— Pas trop loin, dit Sybil. Qu'est-ce qui leur arrive ?

— Qu'est-ce qui arrive à qui ?

— Aux poissons-bananes.

— Oh, tu veux dire après qu'ils ont mangé tant de bananes et qu'ils ne peuvent plus sortir du trou ?

— Oui, dit Sybil.

— Eh bien, ça me crève le cœur de te le dire, Sybil, ils meurent.

— Pourquoi ? demanda Sybil.

— Eh bien, ils attrapent la fièvre des bananes. C'est une maladie terrible.

— Attention, une vague, dit Sybil nerveusement.

— On va l'ignorer. On va la snober, dit le jeune homme. Deux bêcheurs. Il prit les chevilles de Sybil, et d'une poussée l'envoya en avant. La bouée piqua sur le dos de la vague. L'eau trempa les cheveux blonds de Sybil, mais son hurlement était plein de plaisir.

De la main, quand la bouée fut à nouveau immobile, elle écarta de ses yeux une mèche de cheveux trempés et déclara : J'en ai vu un.

— Un quoi, ma chérie ?

— Un poisson-banane.

— Seigneur, pas possible ! dit le jeune homme. Est-ce qu'il avait des bananes dans la bouche ?

— Oui, dit Sybil. Six !

Le jeune homme prit brusquement un des petits pieds mouillés qui pendaient par-dessus le bord de la bouée, et l'embrassa.

— Hé ! fit la propriétaire du pied en se retournant.

— Hé, toi-même ! On va rentrer maintenant. Ça te suffit ?

— Non !

— Désolé ! dit-il, et il poussa la bouée vers la plage, jusqu'à ce que Sybil pût descendre. Il prit la bouée pour sortir de l'eau.

— Au revoir, dit Sybil, et elle partit en courant, sans regret, vers l'hôtel.

LE jeune homme enfila son peignoir, le ferma soigneusement et enfonça sa serviette dans une poche. Il ramassa la bouée humide et encombrante, et la mit sous son bras. Puis, solitaire, il se mit en marche vers l'hôtel dans le sable mou et brûlant.

Dans l'entrée de service, que la direction de l'hôtel demandait aux baigneurs d'utiliser, une femme avec de la pommade sur le nez prit l'ascenseur avec le jeune homme.

— Je vois que vous regardez mes pieds, dit-il quand la cage s'éleva.

— Pardon ? dit la femme.

— Je dis : je vois que vous regardez mes pieds.

— Je vous demande pardon, je regardais par terre, dit la femme, et elle détourna les yeux vers les portes de l'ascenseur.

— Si vous voulez regarder mes pieds, dites-le, continua le jeune homme, mais ne faites pas votre voyeuse.

— Arrêtez-moi ici, je vous prie, dit la femme à la liftière.

La cage s'ouvrit et la femme sortit sans se retourner.

— J'ai deux pieds normaux, et il n'y a aucune bon dieu de raison qu'on les regarde, dit le jeune homme. Cinquième, s'il vous plaît. Il tira la clef de sa chambre de la poche de son peignoir.

Il sortit au 5e étage, remonta le couloir et entra au 507. La chambre sentait les bagages neufs en cuir de veau et le dissolvant pour vernis à ongles.

Il jeta un regard sur la jeune femme qui dormait sur l'un des lits jumeaux. Puis il se dirigea vers une valise, l'ouvrit et tira de dessous une pile de caleçons et de maillots de corps, un Ortgies 7,65 automatique. Il sortit le chargeur, l'examina et le remit en place. Il arma le pistolet. Ensuite, il vint s'asseoir sur le lit inoccupé, regarda la jeune femme, ajusta l'arme, et se tira une balle dans la tempe droite.

(Les nouvelles de J.-D. Salinger, publiées dans le « New Yorker », paraîtront prochainement aux éditions Laffont, réunies en un volume. Tous droits réservés.)

LA SEMAINE

SUCCES au Festival Cinématographique de Moscou pour... la haute couture française. En voyant apparaître, à la réception du Kremlin, l'Américaine Elizabeth Taylor et l'Italienne Gina Lollobrigida dans la même robe parisienne (l'une réalisée en février dans les ateliers de Dior, l'autre reproduite par un couturier de Rome). Mme Furtseva, ministre charmant de la Culture, a dit en souriant : « Tiens ! l'uniforme est obligatoire en Occident pour les actrices ? Ici, nous le réservons aux militaires. »

Une rencontre analogue s'était produite, il y a quelques années, entre Gina Lollobrigida et Marilyn Monroe à New York (voir ci-contre nos photos).

Répondant aux allocutions officielles qui, longuement et généreusement prônent le caractère international et pacifique du festival, le délégué anglais s'est taillé un vif succès par ces simples mots : « Je vous annonce une bonne nouvelle : je vais être bref... ».

Chaque jour, dans la nouvelle salle « Russia », vaste aquarium enlacé d'escaliers en spirale, spécialement édifiée pour le Festival, courts et longs métrages sont projetés devant quatre mille spectateurs, de dix heures du matin à minuit. Les échafaudages avaient été enlevés en hâte la veille de l'ouverture ; quelques erreurs techniques ont troublé les premières représentations, entre autres celles du film français « La Princesse de Clèves ».

Un extraordinaire film japonais « Ile », de Kaneto Shindo, qui évoque, sans un mot, uniquement à l'aide de deux cris, l'un de joie, l'autre de douleur, toute la dure lutte des paysans japonais contre leur terre, est pour l'instant favori pour le Grand Prix.

« L'Enclos », d'Armand Gatti, n'a pas encore défendu nos couleurs.

AGREABLE SOIREE à Aix-en-Provence (et à la Télévision qui a retransmis intégralement la représentation) avec « Le Couronnement de Poppée », opéra inspiré à Monteverdi par les célèbres amours de Poppée (interprétée par Jane Rhodes) et de Néron, tels que Tacite les rapporte dans ses annales.

A PARIS, deux films nouveaux : « Réveille-toi chérie », où l'on s'endormirait plutôt, et « Samedi Soir », où le monteur s'est carrément endormi. (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 34.)

Le film de Rossellini, « Les Evadés de la Nuit », n'a pas tenu l'affiche. Il est remplacé par le bon vieil « Inconnu du Nord-Express », de Hitchcock. Mais Hitchcock est une vedette.

QU'EST-CE qu'une vedette ? Danièle Heymann a enquêté dans les milieux de cinéma, de théâtre, et de music-hall. Elle en a trouvé à peine une demi-douzaine « à part entière » (voir p. 31).

PARTOUT, les amateurs de bonne peinture, en vacances, peuvent se délecter, car la France est à la fois un immense musée et, en ce moment, une vaste exposition. Encore faut-il savoir ce que l'on peut voir, et où. Aucun guide ne permettant de s'y reconnaître, Jean-François Chabrun vous donne un aperçu des plaisirs qui sont à votre portée, où que vous soyez (voir p. 33).

JEROME ROBBINS, jeune maître américain du ballet moderne, présente sa dernière création « Actualités », à Paris, parmi quelques reprises.

Quelles sont ces actualités ? La ségrégation raciale, la terreur atomique, l'homosexualité et l'effondrement de la religion, a-t-il expliqué à « L'Express » (voir page 85).

Gina et Liz à Moscou. — Gina et Marilyn à New York.

Les mauvaises rencontres.

ENQUÊTE

Les vedettes

● *Pour qui se dérange-t-on à coup sûr, aujourd'hui, en France ?*

« VEDETTE : artiste en vue » (cf. Petit Larousse illustré). Cette définition est lapidaire, et combien insuffisante.

Qui n'est pas « en vue » aujourd'hui, sitôt le moindre succès obtenu, le moindre divorce fracassant, la moindre anatomie régulièrement exhibée, et reproduite de préférence en couleurs ?

C'est par dizaines que les vedettes se comptent, que le lecteur de magazines le plus distrait, l'auditeur de radio le plus indifférent enregistre des noms et les retient.

Mais pour qui ce lecteur, cet auditeur, devient-il spectateur ?... Pour qui se dérange-t-on, à coup sûr, aujourd'hui, en France ?... Qui exerce encore l'attrait magique de la vedette sur un public sursaturé d' « artistes en vue » ?...

Voici le résultat d'une brève enquête menée dans les milieux du cinéma, du théâtre, du music-hall.

Le cinéma est une industrie. Dans un quadrilatère délimité par l'avenue Matignon et l'avenue George-V, une poignée d'hommes sérieux jonglent avec les chiffres avant de flirter avec l'art : « Je vends, j'achète »... C'est la bourse aux valeurs humaines.

Depuis trente ans

Nous avons interrogé un de ces hommes sérieux, qui fait du cinéma depuis trente ans :

— Qu'est-ce qu'une vedette ? Qui mérite ce titre aujourd'hui dans votre métier ?...

— Si vous pouviez me le dire !... Un exemple. Gary Cooper était considéré comme une énorme vedette. Il est mort. Aussitôt, huit cinémas parisiens ont programmé ses films : « Les Tuniques écarlates », « Pour qui sonne le glas » (avec une autre énorme vedette, Ingrid Bergman), etc. Sur les huit, un seul a fait salle comble, un film de série B, tout simple, sans écran large ni technicolor : « Le Train sifflera trois fois »...

Sophia Loren ne peut pas faire un geste sans qu'on la photographie. Mais il n'y a pas un seul de ses films qui ait été, vraiment, ce qu'on appelle un succès.

Brigitte Bardot ? Oui, évidemment. Mais, même avec elle, il n'y a pas de règle. « La Vérité », rencontre d'une actrice vedette, B. B., et d'un metteur en scène vedette, Clouzot, a fait 500.000 entrées à Paris. Mais c'était, d'abord, un bon film. Le Bardot suivant, « La Bride sur le cou », avant d'être un Bardot, n'était pas un très bon film : il a fait 200.000 entrées... La seule chose qu'on puisse affirmer, c'est que, sans Bardot, « La Bride sur le cou » aurait sans doute fait 45.000 entrées...

Traverser la rue

— Gabin ?

— Gabin était déjà une vedette avant la guerre, il est associé à tous les grands films de cette époque, de « Pépé le Moko » à « Remorques », de « La Grande Illusion » à « Quai des Brumes ». Après la guerre, il a eu une éclipse. « Touchez pas au grisbi » l'a remis en selle. Depuis, il se fait tailler des costumes sur mesure, il choisit ses sujets, il impose son dialoguiste (Michel Audiard)... Oui, Gabin est une vedette...

— Qui d'autre ?...

— Je ne vois personne, personne sur qui on puisse miser à coup sûr.

Du côté du réalisateur, un film signé Hitchcock attire automatiquement un certain nombre de spectateurs. Mais parmi les acteurs... Voici comment les choses se passent : une inconnue fait un film qui marque. Pascale Petit dans « Les Tricheurs », par exemple ; aussitôt elle a droit aux couvertures de magazines, aux biographies détaillées, son visage est partout. Tout le monde lit les magazines... les gens du spectacle comme les gens de la rue. Et les commerçants du cinéma sont les premières victimes de cette publicité. « On parle de Pascale Petit ? Engageons-la ». On l'engage, on la paye 12, 15, 20 millions... Mais elle tourne « Une Fille pour l'été » : échec, « L'Extase »... échec. On en parle... Mais on ne se dérange pas pour venir la voir, pas encore.

— Et Fernandel ?

— Il y a quelques années, on donnait simultanément sur les Champs-Elysées deux films avec Fernandel : « L'Homme à l'imperméable » et « Sous le ciel de Provence ». Il fallait faire la queue une heure pour voir « L'Homme à l'imperméable », il suffisait de traverser la rue pour entrer sans attendre dans un cinéma vide et voir *la même* vedette... Personne ne traversait la rue.

— Alors, à quoi sert la vedette ?

— A monter une affaire. Sur la notoriété que lui a value un succès, les commerçants jouent ; au metteur en scène, au scénariste, de gagner... Au public de venir ! Et pourquoi vient-il ?... « Les Cousins », « Les Quatre Cents Coups », et même le difficile « Hiroshima, mon amour », tournés par des inconnus, ont marché. Dans la même veine, « Les Bonnes Femmes », « Tirez sur le pianiste » n'ont pas plu. C'est le charme de notre métier.

Dans le domaine du théâtre, qui demeure artisanal, le problème se pose autrement.

Les pièces actuelles ne sont que rarement prétextes à performances d'acteurs. Depuis la mort de Gérard Philipe, vedette de théâtre par excellence, que l'on allait *voir* dans « Le Prince de Hombourg », *voir* dans « Lorenzaccio », il ne reste plus que de rares monstres encore consacrés, plus tout à fait sacrés : Pierre Brasseur, Elvire Popesco... Des comédiens et particulièrement des comédiennes brillantes : Suzanne Flon, Annie Girardot, Jeanne Moreau, Maria Casarès, contribuent largement au succès d'une pièce.

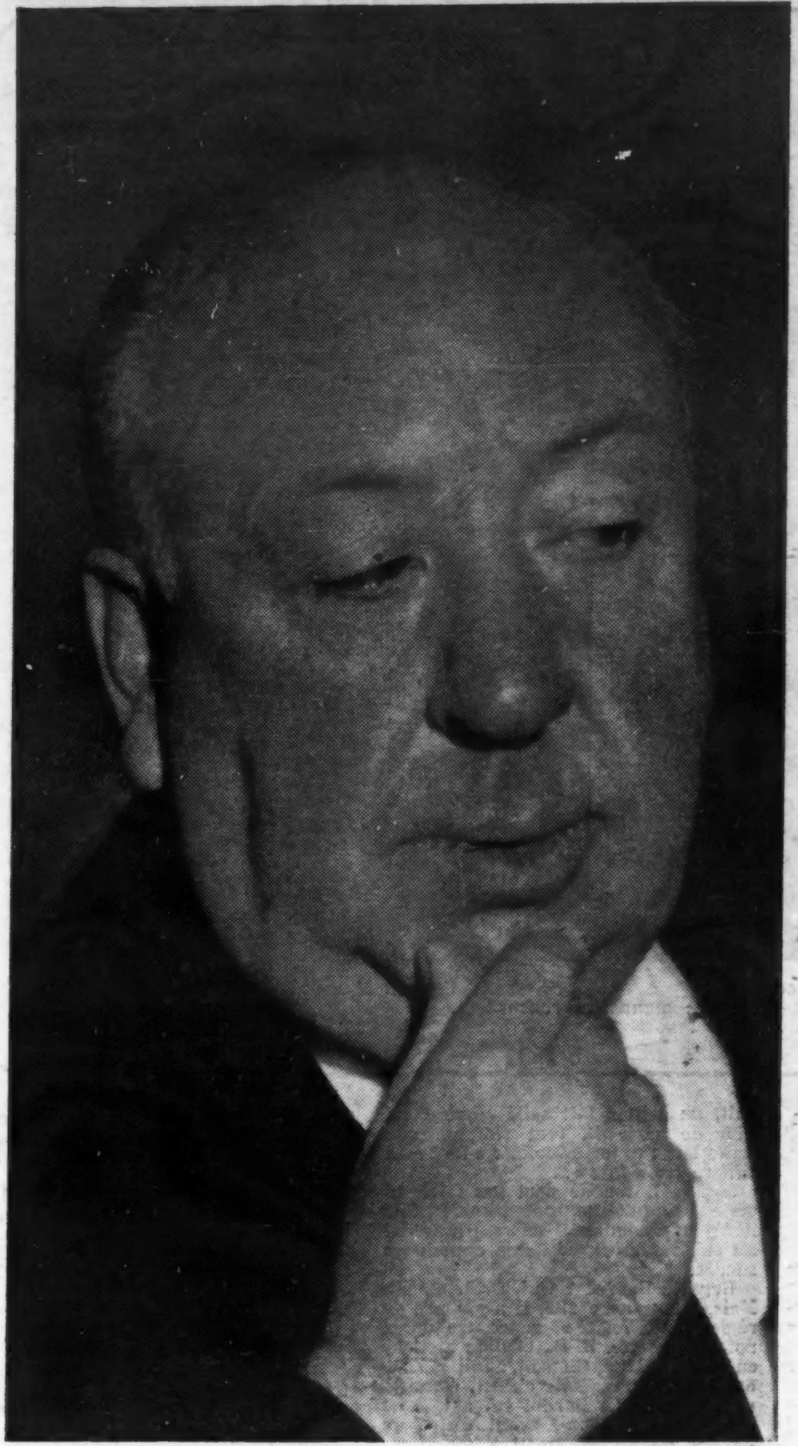
Quelque chose de changé

Mais, en fait, depuis Jean Giraudoux, il y a quelque chose de changé dans le théâtre français : les acteurs se sont plus ou moins effacés devant l'œuvre qu'ils interprètent, et le triomphe ou l'échec appartient presque totalement aux auteurs.

Les vedettes de théâtre ? Oui, ce sont — et surtout à Paris — des dramaturges et plus encore des écrivains. Jean-Paul Sartre, Jean Anouilh, Marcel Aymé sont des vedettes. Marcel Achard, André Roussin aussi, dans une tradition plus boulevardière. Ionesco et même Jean Genet en deviennent. Tchékhov aussi et Arthur Miller.

Deux preuves à l'appui :

A Paris (l'hiver dernier) : échec →



(Agip.)

ALFRED HITCHCOCK.

(Charpentier.)

BRIGITTE BARDOT.

« C'est le charme de notre métier. »

retentissant de « Dommage qu'elle soit une p... », pièce quelconque montée somptueusement et bénéficiant de l'appui d'une trilogie de super-vedettes : Luchino Visconti, Romy Schneider, Alain Delon.

En province (ces dernières années) : tournée triomphale de Pierre Brasseur dans « Le Diable et le bon Dieu » (Sartre), tournée triomphale de Pierre Brasseur dans « Ornifle » (Anouilh), tournée désastreuse de Pierre Brasseur dans... une pièce de lui.

Il faut considérer aussi que, chaque jour, les frontières capitale-province s'abolissent davantage. En outre, la politique de décentralisation amorcée il y a quelques années et consolidée par André Malraux porte ses fruits : on construit des théâtres dans des villes d'importance très moyenne, un public nouveau prend goût au théâtre et exige qu'on lui apporte à domicile les grands succès parisiens.

Les tournées Karsenty sont les plus importantes, les plus anciennes, les plus fidèles à la politique parisienne de l'auteur-vedette. Fonctionnant depuis quarante ans sur abonnements, elles déplacent 30 techniciens, montent en moyenne 6 spectacles par saison, touchent 800.000 spectateurs par an et sont, comme le dit leur directeur : « condamnées au triomphe ».

La politique inverse

Leur programme pour la saison 61-62 : le mime Marceau, « Les joies de la famille », « Becket » (Anouilh), « Clérambard » (Aymé), « Château en Suède » (Sagan).

En revanche, Georges Herbert, plus jeune dans le métier de tourneur et ne pouvant entrer en compétition avec Marcel Karsenty sur son propre terrain, suit la politique inverse, la politique de l'acteur-vedette. Il a mis à son programme : « Noix de Coco », avec Viviane Romance et Jean Richard, « De doux dingues », avec Suzy Delair et Robert Murzeau, « Jean de la lune » avec Darry Cowl, « Constance » avec Edwige Feuillère, « La Mouette » avec Romy Schneider, et « Cher Menteur » avec Pierre Brasseur et Maria Casarès.

Toute-puissante et menacée

Distributions somptueuses. Mais si l'on excepte le couple Casarès-Brasseur, il est probable qu'elles ne tiendraient pas longtemps l'affiche dans une salle parisienne...

Et le music-hall ? Ni industrie ni artisanat, c'est un commerce fluctuant où règne, toute-puissante mais sans cesse menacée, la Vedette. La vedette est fabriquée, poussée par une maison de disques, abandonnée, remplacée, délaissée, redécouverte...

Devenir vedette au music-hall, c'est quelquefois facile, et quelquefois dangereux : Jacqueline Boyer par exemple. Elle est entrée dans la carrière quand ses aînés n'y étaient plus (ou presque) (Lucienne Boyer et Jacques Pills), elle est plutôt jolie, et elle a une gentille voix. Elle a trouvé une chanson à succès : « Tom Pillibi », elle est montée en flèche. L'été suivant, elle était sacrée vedette, les directeurs des casinos l'engageaient à des prix enviables : 150.000, 200.000 anciens francs (par gala). Elle n'attirait pas un client : au mois d'octobre, sa carrière était terminée... ou à recommencer.

Toutes les politiques sont bonnes au music-hall pourvu qu'elles soient rentables. Il y a les vedettes pléthoriques, « pressées comme des citrons » (Sacha Distel et son scoubidou, que l'on a trop vu, trop entendu), des vedettes sporadiques (Gilbert Bécaud qui fait sa rentrée quand il lui plaît et reste assuré du succès), des vedettes multiformes (Charles Aznavour, partagé entre le cinéma et la chanson), des vedettes sauvages (Georges Brassens qui livre son « cru » annuel au public puis se retire), des vedettes éruptives (Johnny Halliday), des vedettes patientes (Marcel Amont, considéré comme un « jeune », et qui forge sa carrière depuis dix ans), etc. Mais il n'y a qu'*une* vedette souveraine : Edith Piaf.

Les vraies vedettes se payent cher au music-hall (de 300.000 à 500.000 anciens francs pour un gala). Ces chiffres semblent aberrants. Ils le sont moins que la plupart des cachets consentis aux fausses vedettes de l'écran. Car ici, c'est sur la vedette et *sur elle seule* que repose le succès du spectacle entier.

Le dernier mot

Mais vivre et même survivre devient chaque année plus difficile pour les directeurs de music-hall ; il n'y a pas assez de vedettes, celles qui restent sont trop chères, et les semaines où un plateau de variétés est sûr de faire des recettes confortables sont rares : Salon de l'Auto, fêtes de Noël, etc.

La seule issue semble désormais l'association, elle est déjà commencée. Dès la rentrée 61, on verra des salles parisiennes se grouper, établir en commun des programmes et neutraliser ainsi une concurrence peut-être loyale, mais en tout cas anémiante.

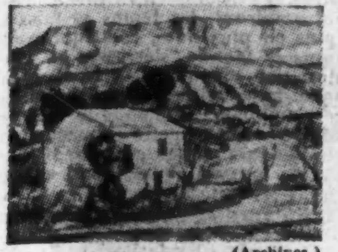
La conclusion de cette enquête ? C'est le public, vivant, exigeant, versatile, hétérogène et trop gâté, qui a le dernier mot. Encore faut-il préciser que ce dernier mot n'est pas toujours le même, qu'il n'y a pas un seul public mais cent, et que chacun de ces publics a les vedettes qu'il mérite.

DANIELE HEYMANN.

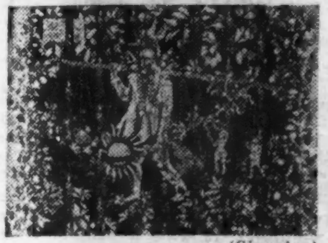
Sur 160 pages, dans
cinéma 61
LE JEUNE CINÉMA ITALIEN
* MUSIDORA
* LE CINÉMA D'AMATEUR
et
LA CRITIQUE DE TOUS LES FILMS DU MOIS
cinéma 61
EN KIOSQUE : 2 NF

POUR VOIR LA FRANCE EN PEINTURE

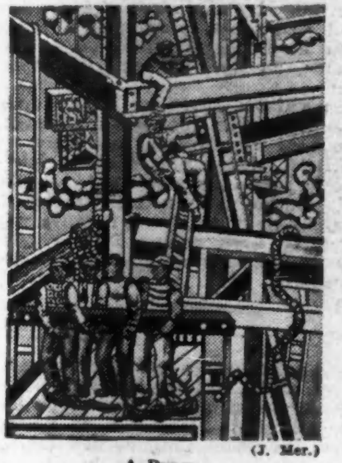
(Archives.)
A Auvers-sur-Oise.
Des Van Gogh.



(Archives.)
A Aix-en-Provence.
Des Cézanne.



(Giraudon)
A Saint-Céré.
Des Lurçat.



(J. Mer.)
A Biot.
Des Léger.

(Archives.)
A Antibes.
Des Picasso.

(Giraudon)
A Tournus.
Des Greuze.

En cette période de vacances, ce n'est plus vers les galeries du faubourg Saint-Honoré ou de la rue des Beaux-Arts que se dirige l'amateur parisien, c'est vers Barcelone, Knokke-le-Zoute ou Genève.

Sur la côte catalane à cause de la grande exposition internationale d'art roman, sur la côte belge à cause de la rétrospective Chagall et sur les bords du Léman parce que le musée Rath vient d'accrocher, jusqu'au 13 août, quelque cent cinquante tableaux, sculptures et gravures d'Antoni Clavé qui, après avoir subi des influences aussi diverses que celles de Miro, de Bonnard ou de Picasso, compte aujourd'hui parmi les rares peintres susceptibles de prétendre à la succession des grands octogénaires régnants.

Bien qu'ils puissent y voir, en dehors des collections ordinaires des musées, les vitraux de Chagall au pavillon de Marsan, la rétrospective Gustave Moreau au Louvre, l'exposition Vuillard chez Durand-Ruel ou les tableaux rares que les riches amateurs ont confiés, pendant les vacances, au Musée Jacquemart-André, les étrangers et les provinciaux qui traverseront Paris cet été n'auront aucune idée de la cohue des vernissages qui, hier encore, se succédaient au rythme de cinquante par semaine.

700 villes en France

Les peintres sont aux champs.

- Van Gogh a donné le signal du départ. Sous la forme de bronze que lui a donnée Zadkine, il s'est installé, depuis le début du mois, à Auvers-sur-Oise.
- Marquet est à Chartres où l'on a eu l'excellente idée de grouper autour de quelques-unes de ses meilleures toiles les œuvres qu'il aimait de ses compagnons d'atelier et de ses amis.
- Matisse est à Albi où une judicieuse sélection de ses œuvres voisine avec l'ensemble unique au monde de celles de Toulouse-Lautrec qu'abrite en permanence le palais de La Berbie.
- Cézanne, pour quelques semaines, est revenu à Aix-en-Provence. Une quarantaine de ses œuvres maîtresses ornent les murs du pavillon Vendôme.
- Manguin est aussi à Aix, sur le cours Mirabeau. La galerie Blanc y présente une soixantaine de ses tableaux et aquarelles.
- Jean Cocteau est à Cannes où ses dessins sont installés dans la Galerie 65, sur la Croisette.
- Jean-Jacques Morvan, jeune peintre très doué et quelquefois bien inspiré, est à Morlaix, sa ville natale où il dresse le bilan de ses dix premières années de travail.
- Les trésors d'art gothique se sont donné rendez-vous de tout le Languedoc à Montauban. C'est là un événement très important. D'autant plus que les visiteurs ne manqueront pas d'admirer par la même occasion les dessins que, par centaines, Ingres a légués au musée de la « Petite Athènes du Sud-Ouest » où il vit le jour.
- Lurçat est à Saint-Céré dans son musée.
- Léger est à Biot, enfin chez lui et dans un cadre digne de lui, comme Picasso est à Antibes.
- Les peintres de Provence et de province en général font salon avec leurs amis parisiens à Ambierbe (Loire).
- Près d'Agen, les peintres de l'école de Paris proprement dite ont envoyé leurs toiles à Nérac. Et les tapissiers autrichiens — ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui — campent à Felletin, dans la Creuse.
- Desportes, le grand animalier et paysagiste du début du XVIII[e] siècle, s'est partagé entre Gien où sont rassemblés ses dessins et Compiègne où sont rassemblés ses paysages.

En quelque sens qu'on traverse la France, les expositions vous guettent donc presque aussi sûrement qu'à chaque coin de rue de Paris, quand la saison bat son plein.

Expositions temporaires ou permanentes, mais pour la plupart organisées dans le cadre d'un musée dont il est rare que les collections de base ne comportent quelques chefs-d'œuvres mal connus, sinon complètement inconnus.

S'il y a cinq cents galeries privées à Paris, il y a plus de sept cents villes de France qui possèdent un et souvent même plusieurs musées. Mais il manque,

(Archives.)
A Albi.
Des Toulouse-Lautrec.

(Giraudon)
A Valence.
Des Hubert Robert.

(Giraudon)
A Angers.
Des tapisseries.

(Archives.)
A Castres.
Des Goya.

(R. Viollet.)
A Avignon.
Des Primitifs.

(Archives.)
A Nantes.
Des Courbet.

(Giraudon.)
Au Havre.
Des Boudin.

pour l'ensemble du pays, un guide comparable à celui que Jean-Paul Crespelle vient de faire paraître sur l'ensemble des musées parisiens. Et il faut le hasard d'une panne de voiture pour qu'on ait l'idée de les visiter. Il n'est pourtant pratiquement pas une seule de ces visites qui ne permette de faire une découverte.

De la bonne volonté

Nul ne connaît Greuze s'il ne connaît le musée Greuze de Tournus et s'il n'a vu les toiles du musée de Montpellier.

Nul ne connaît Toulouse-Lautrec s'il n'est allé à Albi ni Ingres s'il n'est allé à Montauban. Ni Hubert Robert s'il ne s'est arrêté à Valence.

Saviez-vous qu'Ajaccio possède la plus importante collection d'art italien en France, après le Louvre ? Qu'il existe dans l'enceinte du château de Fontainebleau, à côté du musée chinois d'Eugénie, un musée Rosa Bonheur ? Que tout près des admirables tapisseries (admirablement présentées) de l'Apocalypse, Angers recèle mille statues de David d'Angers ? Que le musée Vivenel, à Compiègne, contient une des plus grandes collections du monde de céramiques grecques ? Que pour connaître l'école espagnole sans franchir la frontière, il faut aller voir les Goya d'Agen et le musée Goya, à Castres, où autour de quatre toiles capitales du maître de la « Maya desnuda » se groupent d'excellents exemples de la peinture d'outre-Pyrénées ?

Lyon possède un privilège mondial, son musée des tissus, mais on peut également y voir les toiles des pré-impressionnistes de l'école lyonnaise (Ravier, Carran, etc.) comme on peut voir, à Nice, les primitifs niçois au musée Masséna, ou les primitifs avignonnais au musée Calvet d'Avignon.

Saviez-vous que la « Nativité » de Georges de La Tour est à Rennes, les « Cribleurs de blé » de Courbet à Nantes, la « Bataille de Nancy » de Delacroix, à Nancy, à côté de la « Transfiguration » de Rubens ?

Saviez-vous qu'on peut voir à Reims, avec les tapisseries de Saint Rémi, une importante suite d'esquisses de Cranach et qu'il existe, à Moulins, des panneaux de l'école allemande comme on en possède fort peu en France ?

Il est vrai qu'il faut de la bonne volonté pour s'en apercevoir. Exemple : à Marseille, le musée Borely, un des plus surprenants et des plus riches musées archéologiques du bassin méditerranéen, ne figure même pas sur le guide Michelin.

Un service de « public-relations »

Certes, on sait parfois qu'à côté de musées plus spécialement conçus en fonction de l'activité culturelle régionale, comme ceux de Strasbourg, de Bayonne, de Tours ou de Besançon (pour l'horlogerie) il existe des musées mieux partagés que d'autres en œuvres d'art de toutes les époques et de tous les pays : Lille, Bordeaux, Grenoble (pour la peinture moderne), Dijon (Pompon, Rude et, surtout, une collection exceptionnelle de primitifs), etc.

En ouvrant ses portes de verre et d'acier, l'ultra-moderne musée du Havre a non seulement permis de retrouver les toiles de Boudin et de mieux comprendre combien Monet parlait sérieusement lorsqu'il affirmait que Boudin était un plus grand peintre que lui. Il a aussi attiré l'attention du public sur le problème du rajeunissement des musées en général.

Pour spectaculaire qu'il soit, le nouveau musée du Havre ne doit toutefois pas nous faire oublier l'immense effort effectué, le plus souvent avec des crédits dérisoires, par la « nouvelle vague » des conservateurs pour rationaliser en les humanisant leurs présentations et mettre en valeur les pièces qui le méritent. Pas partout, bien sûr, mais tout de même un peu partout...

Ce qui manque à cette immense cohorte de musées, du Louvre à celui de Caen qui collectionne les envois des prix de Rome, c'est un service de « public relations » capable de faire connaître pratiquement les trésors à côté desquels on passe à chaque instant sans s'en douter le moins du monde.

Car si les cathédrales se voient sur les routes, il faut chercher les musées à tâtons. Et pourtant, il n'y a pas, en France, d'endroit où l'on ne se trouve à quelques kilomètres ou à quelques pas d'un chef-d'œuvre inventorié, étiqueté mais inconnu.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

CINÉMA

« Réveille-toi, chérie »

Une « générale » aux Nouveautés.

Il y a deux minutes de vrai cinéma dans « Réveille-toi, chérie » (1) : le générique final, un carton amusant et rythmé. Pour le reste, nous assistons au vaudeville de Claude Magnier qui, sous le titre : « Monsieur Masure », obtint naguère un gentil succès de Boulevard. Trois personnages, un décor fixe et l'auteur lui-même à la caméra : gare à qui sauterait une réplique !

Il n'y a qu'un malheur : le cinéma n'est pas le théâtre, comme de bons esprits l'avaient déjà découvert lorsque M. Magnier n'était pas encore né. Le théâtre — et singulièrement celui-ci — vit d'innocence. On entre et on sort par jeu pur, on se cache en plein vent pour surprendre sa femme, on « téléphone » chaque drôlerie ; tout le monde y consent, tout le monde est content. Sur l'écran, au contraire, tout s'alourdit : œillades, pirouettes, conventions. Le mot d'auteur tombe comme un pavé, le cocu n'est plus un charmant ahuri mais un plat imbécile, la coquette vire à la pimbêche : en vrai bois et non en carton, le lit cesse d'être un accessoire traditionnel et se transforme en meuble pesant. C'est ainsi que « Réveille-toi, chérie », arraché à son milieu d'origine, s'étiole et se fane au bout de quelques séquences : il lui manque un trompe-l'œil et jusqu'au fumoir de l'entracte. Il fallait, évidemment, recomposer l'histoire. Mais en valait-elle la peine ?

Circonstance aggravante : seul de toute la distribution, Daniel Gélin se rappelle qu'il joue devant une caméra. François Périer et Geneviève Cluny se sont laissé diriger comme à une « générale » des Nouveautés. Rideau.

« Samedi-soir »

«L'Equipée sauvage» revue par la presse du cœur.

Histoire de blousons noirs. Braves gosses, au fond. Mais les mauvaises influences : la boxe, la moto, le ciné... Bref, on va jusqu'à tuer — d'ailleurs accidentellement — un homme. Et l'on s'effondre, pour finir, dans les bras d'un policier compréhensif.

Cela voudrait dénoncer, et cela est bassement complice. Du mal ? Même pas : de la médiocrité. D'un conformisme platement petit-bourgeois (et le fait que Daniel Cauchy et Eric Le Hung incarnent des fils de prolos ne change rien à l'affaire, la bourgeoisie est un état d'âme). Petites brutes en zinc dont les rires ni les larmes ne nous émeuvent. Aucun volume, aucun poids (la séquence du strip-tease populaire pouvait être un étonnant morceau de bravoure : elle tourne court en une minute). Aucune virilité non plus : c'est « L'Equipée sauvage » revue par la presse du cœur.

Quant au film en soi, il dure une heure vingt, il devrait durer vingt minutes (2). Là où une image suffirait, Yannick Andrei nous en donne cinq ou six. L'art de l'ellipse lui est inconnu et la caméra, ivre de bougeotte, photographie à gogo, des roues, des manèges, des visages, des jambes. Que faisait donc le monteur ? Il dormait ?

MORVAN LEBESQUE.

(1) Normandie.
(2) Balzac, Helder, Scala, Vivienne.

MUSIQUE

Le festival de Prades

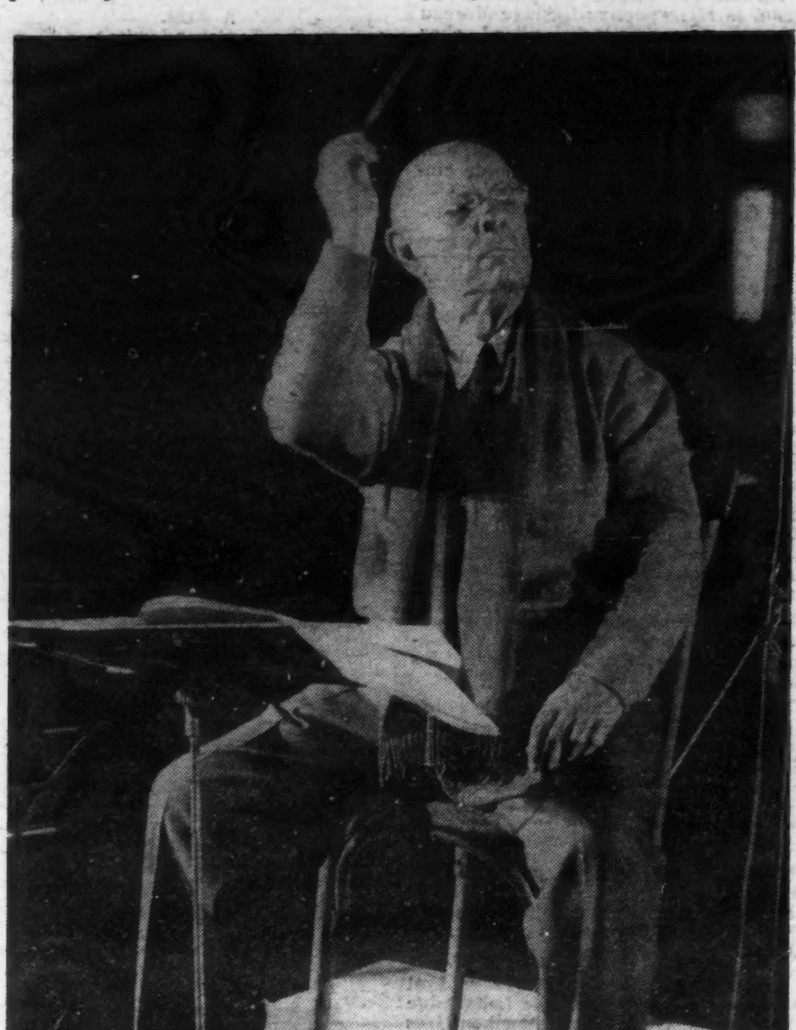
Pour son 85e anniversaire, Yehudi Menuhin et David Oïstrakh sont venus rendre à Pablo Casals un hommage impromptu.

Prades, en cette année 1961, fête le 85e anniversaire d'un immense artiste, de réputation universelle : le maître Pablo Casals. Reportons-nous au temps où le jeune Pablo (Paolito pour ses parents et ses familiers) faisait ses débuts en public. C'était environ 1889. Déjà, à cette époque, aux soirées de ce Café Tost, établissement populaire d'un faubourg de Barcelone, où se débitent force paso-dobles, valses et airs d'opéras en vogue, le gamin en impose. Qu'il joue ; et tout aussitôt cessent les conversations, les parties de cartes et de dominos demeurent en suspens. Bientôt, il ne sera bruit dans la ville que du nouveau Mozart.

Un jour qu'en compagnie de son père, Paolito furète chez les marchands de musique, un recueil jauni tombe sous ses yeux : « Suites pour violoncelle seul », de J.-S. Bach. Personne jusqu'alors n'avait pris garde à ces pièces, considérées par tous les instrumentistes comme de froids exercices. Ainsi, fallut-il la merveilleuse divination d'un enfant de treize ans pour que ces chefs-d'œuvre sortissent de l'ombre où ils dormaient depuis près de deux siècles.

Inapte au sourire

Mais il ne suffisait pas de pressentir, derrière le grimoire musical, une beauté qui se cachait. La révéler, la rendre sensible était une tâche ardue. Douze années de recherches et d'un travail acharné furent en effet nécessaires pour que Paolito parvînt à forger, pour ces « Suites », une technique si nouvelle, qu'elle allait enrichir de possibilités insoupçonnées un instrument dont Anatole France a écrit qu'il « est inapte au sourire ».



(Agip.)

PABLO CASALS.
En l'église Saint-Pierre.

Paolito est devenu Pablo Casals, non sans avoir connu, hélas ! bien des jours de misère, à Paris surtout. C'est pourtant en ce même Paris qu'en novembre 1899, il remporte aux Concerts Lamoureux un succès mémorable. Il a tout juste vingt-trois ans.

Dès ce moment, non seulement les pays d'Europe, mais aussi ceux des deux Amériques s'ouvrent à lui. De partout on l'appelle. Tous veulent ouïr le miracle sonore, cette pure beauté qu'il dispense avec tant de maîtrise. Ainsi, la « Belle Epoque » a vu Pablo Casals resplendir dans toute sa gloire.

Mais voici venir les années sombres : le premier conflit mondial et ses séquelles, proches ou lointaines. L'horreur native de Casals pour l'injustice et la brutalité lui fera ressentir comme siennes les souffrances endurées par les victimes des régimes de force.

Pourtant, que pouvait-il faire ? *« Les seules armes dont je dispose — dira-t-il — sont la baguette et le violoncelle ; elles ne sont pas bien meurtrières, mais je n'en ai pas d'autres, et je préfère ne pas en avoir d'autres. »* Alors, les événements allant empirant, les temps se faisant de plus en plus durs, celui qui avait conquis le monde, s'érigeant en une protestation vivante, prit la décision stoïque de se retirer d'une vie publique triomphale. Et la petite cité de Prades, proche de cette Espagne qu'il porte toujours en son cœur, sera pendant de longues années son refuge après la seconde tourmente.

Ce fut aussitôt un magnifique élan de sympathie. Les plus grands maîtres du clavier et de l'archet se firent un honneur de rendre hommage à « l'Ermite de Prades ». Ainsi naquirent les festivals qui, chaque année depuis 1950, font pour quelques semaines de la petite cité de la Cerdagne française un lieu de rencontres internationales.

L'atmosphère de ces manifestations est du reste très particulière, du fait que les concerts se déroulent en l'église Saint-Pierre, un peu contre le gré du clergé d'ailleurs, qui ne voit pas d'un bon œil ces « spectacles aux entrées exceptionnellement onéreuses » donnés dans la Maison de Dieu.

Ce n'est pourtant pas la ferveur qui manque à ce public, où se coudoient le riche et le pauvre, le marchand, l'artisan et l'aristocrate, et où l'on peut remarquer la reine-mère Elisabeth de Belgique, fidèle à chaque séance, au premier rang de l'assistance.

Sans doute est-ce un tableau assez insolite que de voir David Oïstrakh, l'éminent représentant artistique de l'U.R.S.S. démocrate et athée, interpréter avec un talent qui rappelle celui du grand Fritz Kreisler, Mozart, Brahms, Schubert, face à la souveraine attentive, avec, comme fond, le retable de Saint-Pierre, de style baroque espagnol.

Un prodige

Ce ne fut pas le seul objet d'étonnement. Le 11, en effet, à la surprise générale, le même Oïstrakh, que l'on croyait encore très loin de Prades, arrivait en compagnie de Menuhin. On peut imaginer le succès du « Double Concerto » de Bach, offert ainsi impromptu en hommage au maître catalan. Non pas que l'on applaudisse ; la sainteté du lieu retient les bravos. Mais la foule tout entière se levant d'un même élan est un gage tout aussi éloquent de son enthousiasme.

Quant à Pablo Casals, il est, tout simplement, un prodige de la nature. Ses doigts sont toujours aussi agiles, aussi souples, son esprit aussi vif et pénétrant, sa maîtrise égale à elle-même. Une seule note mélancolique : depuis son mariage avec une de ses jeunes élèves, celui qui semble ignorer les tares de la vieillesse a émigré vers les cieux lointains de la mer des Caraïbes, à Porto-Rico, en un lieu paradisiaque qui ne connaît pas l'hiver. Ainsi la légende de l'Ermite de Prades a vécu.

Mais Pablo Casals, le virtuose, l'interprète, est toujours le grand Casals.

ROBERT SIOHAN.

DAVIS, tailleur - pantalonnier, a le plaisir d'informer son aimable clientèle que ses magasins sont ouverts pendant tout le mois d'août.

Communiqué.

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 34-07
LA DOLCE VITA v. o.
7e MOIS

THÉATRE DES NATIONS
A PARIS, PENDANT 10 JOURS
GAITÉ LYRIQUE
70, rue Réaumur PARIS (3e)
LOCATION OUVERTE
JEROME ROBBINS
« BALLETS : U.S.A. »
Les 20, 21, 22 et 24 juillet à 21 heures
MOVES, APRES-MIDI D'UN FAUNE, INTERPLAY
CREATION A PARIS DE : EVENTS
Les 25, 26, 27, 28 juillet à 21 heures
N. Y. EXPORT OP. JAZZ, LA CAGE, MOVES, LE CONCERT

Enfin de retour pour vous faire RIRE
FANTOME A VENDRE v. o.
de René CLAIR
au MONTE-CARLO « climatisé »
52, Champs-Elysées

DANSE

Les Ballets U.S.A.

● ***Répété et créé à Spolète, voici « Events », le nouveau ballet que Jerome Robbins, épuisé, vient présenter à Paris.***

APRES les ballets de Maurice Béjart, Paris accueille cette semaine en « post-face » de la cinquième saison du Théâtre des Nations, les « Ballets U.S.A. » de Jerome Robbins. Robbins arrive en France épuisé. C'est qu'il sort à peine des cent jours de répétitions que lui a demandés la mise au point de son nouveau ballet, « Events » (« Actualités »), présenté pour la première fois à Spolète, en Italie, dans le cadre du Festival des Deux Mondes. Ces trois dernières semaines de travail, il les a passées à Spolète, où ont été construits les décors de Ben Shahn, tandis que Robert Prince achevait la partition musicale.

Un endroit effrayant

Lorsque Robbins me reçoit, dans sa loge du théâtre de Spolète, la veille de la première représentation d'« Events », il n'a pas dormi depuis deux jours. Il est terriblement maigre et je lui demande si c'est la préparation de son ballet qui l'a fatigué à ce point.

— *Non*, me dit-il en s'effondrant dans un fauteuil tapissé de soie rouge. *C'est Hollywood qui m'a mis dans cet état.* (Il vient d'y terminer le tournage de « West Side Story »).

— Etait-ce votre premier contact avec le cinéma ?

— *Comme coréalisateur, oui.*

— Et vous n'êtes pas près de recommencer...

— *Si, mais pas dans les mêmes conditions. Il faudrait que je sois libre de faire ce que je veux. En tout cas, je ne referai pas un film tout de suite. J'attendrai d'être remis de cette expérience. Hollywood est un endroit effrayant.*

En regardant un journal

— Comment vous est venue l'idée d'« Events » ?

— *En regardant un journal.* (Il indique du doigt les titres d'un journal imaginaire). *Il faut essayer de trouver un sens à tous ces événements qui se produisent à la fois.*

Je lui demande s'il fait transcrire ses ballets avec les nouvelles méthodes de notation des pas.

— *J'y crois tout à fait, mais je ne m'en suis pas encore servi parce que cela demande beaucoup de temps. Et puis il faudrait être sûr, avant d'engager une telle dépense, que l'œuvre en vaille la peine. Une autre raison qui me fait hésiter, c'est que je modifie tout le temps mes ballets et que ça m'embêterait d'avoir sans arrêt quelqu'un derrière mon dos avec un calepin et un crayon. Ce que j'aimerais, c'est pouvoir enregistrer mes ballets sur pellicule, pour que leur vie soit un peu moins courte.*

— Cela vous aide-t-il, pour mettre au point vos ballets, de les voir au cinéma ?

— *Pas du tout. Pour les travailler, je préfère cent fois les regarder directement. On ne voit pas de la même façon au cinéma et sur la scène.*

— Vous étiez déjà à Spolète quand Béjart a dansé. L'avez-vous vu ?

C'est la question piège, et Robbins, sans doute, le sait.

Béjart et Balanchine

— *Je ne l'ai pas vu.*

Il sourit devant mon étonnement :

— *Je n'aime pas voir le travail des autres quand je crée.*

— Vous n'avez jamais vu danser Béjart ?

— *Non.*

— Mais vous le verrez sûrement un jour ?

— *Oui, quand je ne serai pas en train de travailler. Mais je n'aime pas particulièrement l'idée que quelqu'un a pu s'inspirer de moi. Ça m'intéresserait beaucoup plus de voir une chose complètement différente.*

— Etes-vous sûr que Béjart se soit inspiré de vous ?

— *C'est l'opinion de mes danseurs qui l'ont vu la semaine dernière.*

— Connaissez-vous un chorégraphe qui soit vraiment « différent » ?

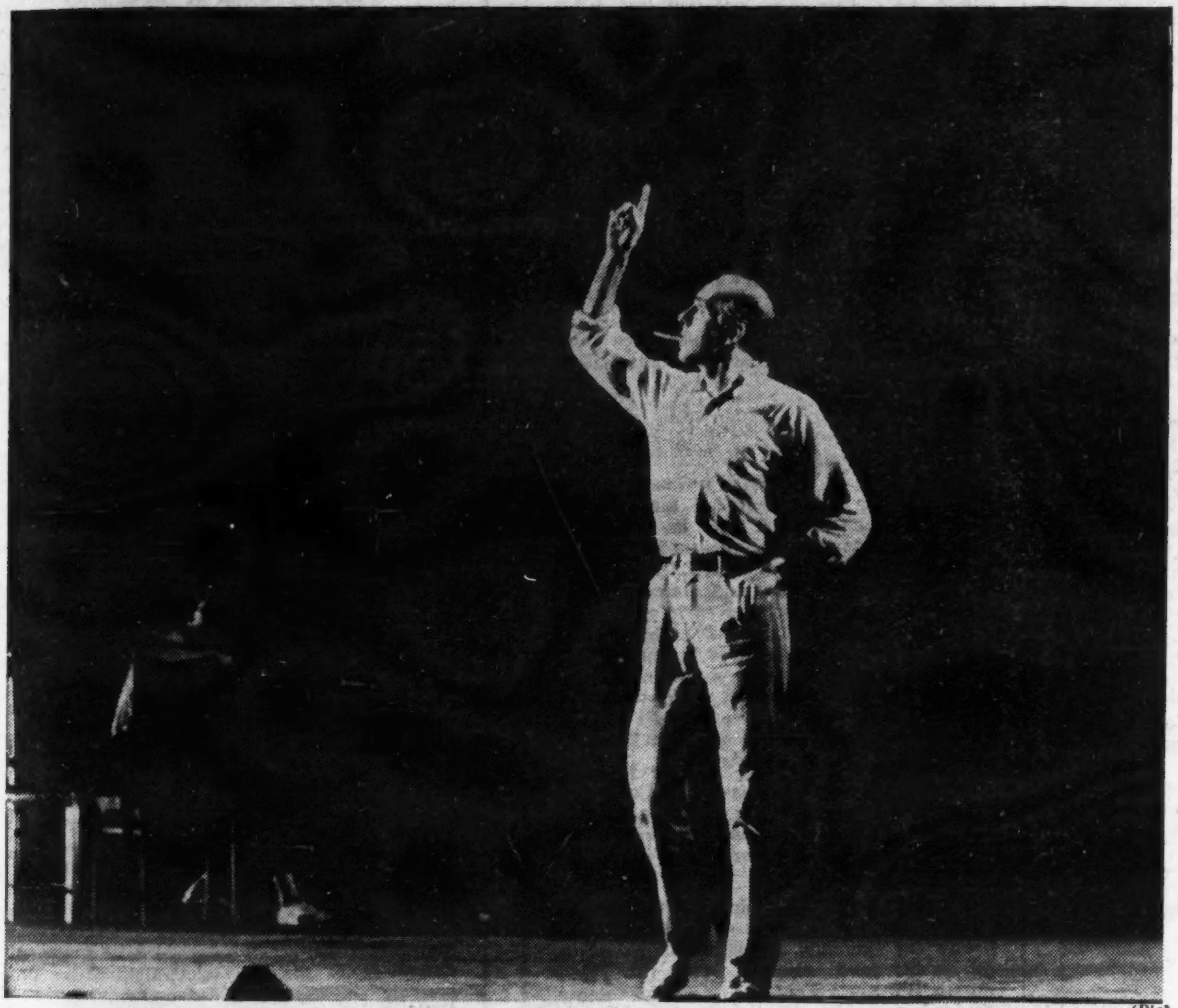
— *Balanchine. Chacune de ses créations est un événement. Avec lui, tout est toujours nouveau.*

L'administrateur de la troupe est entré dans la loge, comme l'infirmière qui vient annoncer la fin de la visite. Une dernière question :

— D'où viennent vos sujets de ballets ?

— *Il n'y a pas de règle. Tout ce qui me touche assez pour me donner l'envie de m'exprimer.*

On me fait signe. En prenant congé de Robbins, je m'apprête à lui souhaiter bonne chance, selon la tradition au théâtre, mais c'est lui-même qui prononce le mot de Cambronne.



JEROME ROBBINS.
Dans une cathédrale.
(Pic)

Pas une protestation

La veille, je l'ai vu travailler, hagard mais calme. Quand les danseurs entrent en scène en file indienne, Robbins les regarde comme s'il les voyait pour la première fois. Quelques indications, sèches, courtes, sans jamais élever la voix. On m'explique : « *Quand Robbins travaille, on se croirait dans une cathédrale.* »

La répétition dure plus de quatre heures : pas une protestation, pas un mouvement d'impatience ou de lassitude, aucun éclat ne vient rompre l'accord parfait qui existe entre Robbins et ses interprètes.

Il ne s'agit pourtant pas d'une compagnie rompue depuis de longues années aux exigences de son chef. Sur 24 danseurs, 3 seulement sont avec Robbins depuis la création des « Ballets U.S.A. » en 1958, année où la compagnie avait été formée pour participer au premier festival de Spolète.

Le succès de « N. Y. Export Opus Jazz », de « L'après-midi d'un faune » et de « Concerto » lui valut une pluie d'invitations à travers l'Europe. L'année suivante, reconstituée grâce à l'appui du Département d'Etat, la compagnie accomplit une tournée triomphale aux Etats-Unis et revient à Spolète pour la création de « Moves », un ballet sans musique dont on parle énormément. Robbins pense avoir enfin une compagnie permanente, mais Hollywood l'appelle. Pendant ce temps, sa troupe s'éparpille.

550 candidats

De retour à New York, Robbins met une annonce pour trouver 12 danseurs : 550 candidats se présentent, il passe quatre semaines à les auditionner. Il lui faut aussi des collaborateurs techniques, des musiciens spécialistes de musique moderne.

Pour ses tournées, Robbins emmène avec lui un chef d'orchestre de rechange, chargé de faire répéter à l'avance les musiciens recrutés dans la ville où la troupe va arriver : pendant que les danseurs étaient à Spolète, l'orchestre de la Gaîté-Lyrique travaillait à Paris sous la direction de Thomas Gligoroff.

La répétition se poursuit : en attendant que l'orchestre prenne place, Robbins parle avec Werner Torkanowsky, directeur musical des « Ballets U.S.A. » et chef d'orchestre numéro un. Puis il disparait au fond de la salle. Il fume sans arrêt, boit du café, du coca-cola. A côté de lui, le chef machiniste dicte dans un interphone des indications aux électriciens. A deux heures du matin, Robbins change encore des pas, des gestes, des distances...

Le lendemain, le miracle a lieu. Robbins y assiste, debout, au fond, encore plus maigre dans son smoking, spectateur anonyme sans fauteuil.

Une pluie nucléaire

« Events », c'est, exprimée par Robbins, l'impuissance de l'homme devant les menaces du monde moderne, à travers une chorégraphie qui est peut-être la plus riche de toutes celles qu'il a créées.

Quatre garçons et une fille sont assis sur des chaises, immobiles. Soudain, une musique de jazz endiablée vient les sortir de leur torpeur et les entraîne dans une série de pas qui symbolisent diverses étapes de la déchéance humaine : la ségrégation raciale, l'homosexualité, l'effondrement de la religion, et enfin la guerre, terreur atomique, pluie nucléaire. Les danseurs ont vainement tenté d'échapper à cette fatalité. La dernière figure du ballet les montre debout, de nouveau figés.

Les décors, remarquables, sont de l'habituel décorateur de Robbins, Ben Shahn. Ils sont faits de toiles et d'éléments découpés. La pluie nucléaire est évoquée par la chute d'un grand rideau sur lequel est peinte, à la manière d'un vieux tableau chinois, une chaîne de neutrons. La musique de Robert Prince, l'auteur de « N.Y. Export Opus Jazz », a un rythme implacable.

« Events » sera le clou du programme de la Gaîté-Lyrique. Mais Robbins présentera aussi ses « classiques » : « Moves », « Interplay », « La Cage », « Le Concert », « L'après-midi d'un faune » et « N.Y. Export Opus Jazz ».

DEENA BOYER.

Restaurants
TABLE DU MANDARIN
8, rue de l'Echelle - OPE. 63-76 - Fermé lundi
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRAIGY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne ELY. 11-61
AU CŒUR DE SAINT-GERMAIN-DES-PRES
les petits pavés
DEJEUNERS - DINERS - SOUPERS
4, rue Bernard-Palissy (6e) - LIT. 99-58
OUVERT TOUT L'ETE
Fermé le dimanche
SPECTACLE PROLONGE en raison du succès
LA PAGODE
M. (LE MAUDIT) de FRITZ LANG
Galerie TONY SPINAZZOLA
34, cours Mirabeau
AIX-EN-PROVENCE
PIGNON
Du 22 juillet au 31 août
FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente le nouveau spectacle de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

CES SACRÉS ANGLAIS...

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'ANGLETERRE — plus exactement le peuple anglais — n'a pas fini d'étonner le monde. Quand les gouvernements occidentaux se demandent de quel soutien ils peuvent disposer pour leur politique, ils seraient bien avisés de regarder du côté de Londres et de Manchester.

Ce qui vient de se produire ces jours-ci entre Gagarine et la foule britannique est une nouvelle et impressionnante démonstration.

Les chancelleries occupées à s'autosuggestionner sur la « crise de Berlin » auraient le plus grand intérêt à ne pas prendre à la légère cet avertissement. Construire aujourd'hui sans l'Angleterre, c'est construire sur du sable.

Pour ceux qui croient encore — nous en sommes — que la démocratie peut s'adapter aux nouveaux impératifs du progrès technique et parvenir à une justice sociale, Londres demeure la métropole. Plus que Washington, c'est l'évidence. Plus que Paris, hélas ! Plus que Bonn, non ?

PERSONNE ne disconviendra que l'Angleterre s'est acquis encore récemment quelques titres à notre considération. Le peuple qui, pas un instant, et tout seul, n'a douté de la faillite finale de l'entreprise hitlérienne même au moment, en juillet 1940, où il devait s'entraîner avec des fusils de bois alors que la Wehrmacht disposait de la maîtrise meurtrière du ciel, et qui eut raison contre tous les avis, y compris ceux des plus hautes autorités françaises, et de l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, M. Joseph Kennedy ; ce peuple qui, dès la victoire acquise, eut immédiatement l'extraordinaire intelligence collective de comprendre qu'un modeste Clement Attlee et les lois de sécurité sociale étaient plus adaptés à ses nouveaux besoins qu'un formidable Churchill et les toasts à la gloire ; ce peuple qui, avant tout le monde, comprit comment et pourquoi l'ère de l'administration coloniale devait se terminer, s'ouvrir celle de la promotion des hommes d'autres races et qui en donna le plus haut exemple en chargeant lord Mountbatten le magnifique de sortir le squelettique Gandhi de prison pour lui donner les Indes ; ce peuple dont le chef militaire le plus militaire, le maréchal Montgomery, vient de choisir comme ultime tâche de sa carrière de faire admettre à l'Ouest la révolution chinoise ; ce peuple a bien montré, sous toutes les formes, sa maturité politique.

Pour ces raisons, et quelques autres, rien de ce qui se produit en Angleterre ne doit nous laisser indifférents.

GAGARINE donc, invité à titre privé par les syndicats de Manchester qui voulaient lui remettre une médaille, est arrivé à Londres accueilli à l'aérodrome par un simple secrétaire du Foreign Office. Rien n'était prévu officiellement pour en faire une occasion solennelle, le gouvernement est, après tout, en pleine crise Est-Ouest sur Berlin.

Et puis, à la surprise générale, une foule énorme de jeunes Londoniens a fait au Soviétique un tel triomphe — de l'avis commun, le plus enthousiaste qu'ait connu un visiteur étranger depuis la guerre — que dans les quarante-huit heures le Premier ministre se faisait photographier à plusieurs reprises avec lui en lui donnant d'affectueuses accolades, et la reine Elizabeth elle-même le recevait en grande pompe.

L'événement — car c'en est un — a inquiété les chancelleries occidentales. Elles ont raison. Le « Sunday Telegraph » écrit : « Les alliés de la Grande-Bretagne sont à la fois perplexes et troublés par la réception faite à l'homme de l'espace soviétique... Certains milieux occidentaux estiment qu'après un pareil événement il sera peut-être plus difficile de mobiliser les mêmes foules enthousiastes en faveur d'une lutte à la vie ou à la mort au sujet de Berlin. »

« Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !... » En clair : il n'est pas question de faire la guerre à l'Union Soviétique. Pourquoi ? Parce que l'Angleterre ne la fera pas. Et cela suffit.

Autant voir les choses comme elles sont. D'autant que Krouchtchev n'est pas Hitler.

CEUX qui ne comprennent pas que la compétition mondiale en 1961 n'a aucun rapport avec les orages de 1939 sont de dangereux animaux à l'œil dans le dos ; ils vivent sur une autre planète que les jeunes gens de vingt ans. On savait déjà que le chancelier Adenauer et le général de Gaulle étaient des hommes préhistoriques mais on n'attendait pas que le jeune président des Etats-Unis, qui justement paraissait l'homme d'un Occident moderne, passât son temps à prendre les conseils de ces autres animaux de musée que sont les généraux Eisenhower et Mac Arthur.

C'est en cela que le désastre de Cuba aura été surtout regrettable : il a rendu John Kennedy extraordinairement timoré et soucieux de se préserver derrière les gloires du passé.

La fameuse « crise de Berlin » éclaire l'état politique de l'Occident. Et le seul, parmi les hommes actuellement en place, qui s'en rend compte, c'est M. Macmillan. S'il avait d'ailleurs le moindre doute, l'épisode Gagarine vient de l'affranchir tout à fait.

La génération d'après guerre n'a nullement l'intention de pratiquer le suicide atomique pour des questions juridiques obscures que les notes diplomatiques remises par Washington, Paris et Londres cette semaine à M. Krouchtchev n'arrivent pas à rendre éblouissantes.

Comme il se trouve que la jeune génération soviétique n'est pas non plus mobilisable le moins du monde pour ce genre de choses — M. Krouchtchev, lui, le sait — il n'y a pas de vrai risque de guerre. Sauf...

SAUF si les généraux d'un côté ou de l'autre prenaient les rênes du pouvoir. Sauf si, par malheur, M. Krouchtchev n'était plus en état de traiter les chefs de l'Armée Rouge comme de simples fonctionnaires ; si, par malheur, M. Kennedy était définitivement intimidé par le Pentagone.

Ce n'est pas le cas encore. Dans l'immédiat, il n'y a donc guère d'inquiétude à se faire, sur la crise de Berlin par exemple, tant que des politiciens — c'est-à-dire des hommes dont le métier et le talent sont de sentir l'opinion — ont les leviers de commande, à l'Ouest comme à l'Est. Le danger, quels que soient son uniforme et sa nationalité, c'est le militaire. Rien n'est plus impératif, pour les années à venir, que de le maintenir étroitement cantonné dans sa spécialité, à l'écart de toute décision politique.

Ce ne sera d'ailleurs pas simple. M. Krouchtchev s'en est déjà aperçu chez lui, et M. Kennedy plus gravement encore. A l'un et à l'autre, l'Angleterre donne un exemple sans bavure, qu'ils ont le plus grand intérêt à méditer.

QUANT à nous, Français, nous sommes, de loin, les plus menacés. Nous avons un régime qui compose à chaque instant avec le lobby militaire, après avoir accepté d'en recevoir le pouvoir, et nous aurons très bientôt une panoplie d'armes atomiques.

Voilà donc le terrain sur lequel doit, en toute priorité, se préparer la succession ou le remplacement du général de Gaulle : maîtriser les militaires. Rien ne sera trop cher pour y parvenir, et aucune alliance à négliger. Car il n'est plus inconcevable, en raison de l'habileté de nos savants atomistes et de la qualité des avions de M. Marcel Dassault, que le sort du monde dépende à un moment donné de la nature strictement civile du pouvoir politique en France. La responsabilité précise de notre génération, qu'on soit de Droite ou de Gauche, est clairement tracée.

J.-J. S.-S.

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

LA science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).

UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Un fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :

— la mise en condition du cheveu,

— des massages manuels ou infrasonores,

— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL

Institut du cheveu et du cuir chevelu

25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 85-87
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-90-17
Résidence Negresco, Nice
Tél. : 88-39-51.

COMMUNIQUÉ.